Analuein

Journal de la F.E.D.E.P.S.Y.



Psychanalyse et politique • Psychanalyse en extension

Clinique psychanalytique • Echos de séminaires, cartels et colloques

Le lecteur interprète • Nouvelles associatives

Activités des membres de la F.E.D.E.P.S.Y. 2011-2012

N° 17 - Décembre 2011

F.E.D.E.P.S.Y.

Illustration de couverture : August Natterer (1868-1933), Berger merveilleux, ca. 1911-1913, mine de plomb, 24,5 x 19,5 cm, coll. Prinzhorn, université de Heidelberg.

Né en 1868 près de Ravensburg, dans le Bade-Wurttemberg, August Natterer est mécanicien de formation. Il est interné en 1907 à l'asile de Rottweil, suite à une tentative de suicide. Les médecins diagnostiquent un processus schizophrénique aigu avec représentations délirantes. Dans celles-ci, il est à la fois le Christ, un prince, un empereur; il revendique le trône de différents pays et pense que la Première Guerre mondiale a été déclenchée afin de le libérer d'un internement humiliant. Dès 1911, il fixe ses apparitions dans des dessins et des aquarelles, qu'il commente dans des écrits. A propos du Berger merveilleux en allemand Wunder-Hirthe), il dit: « D'abord, il y avait un serpent à lunettes dressé en l'air, puis est venu s'ajouter le pied, puis l'autre pied. A ce deuxième pied est apparue la tête de mon beau-père de W.: la merveille du monde (das Weltwunder)... Puis c'est devenu un arbre... les branches de l'arbre ont formé les cheveux. Puis est apparu, entre la jambe et le pied, un sexe féminin, celui-ci casse le pied de l'homme, c'est-à-dire que le péché arrive par la femme et provoque la chute de l'homme... L'un des deux pieds se dresse contre le ciel, ce qui signifie la chute en enfer. Puis est venu un luif, un berger, qui était vêtu d'une peau de brebis. Il y avait de la laine (Wolle) dessus, rien que des W, ce qui veut dire que beaucoup de malheurs (Weh) viendront... Ces W ont été transformés en loups (Wölfe)... c'étaient les loups déguisés en brebis. Et puis les brebis ont couru autour du berger. C'est moi le berger... le bon berger... Dieu !... les loups, ce sont les Allemands, mes

Dans le livre de Hans Prinzhorn, Bildnerei der Geisteskranken, paru en 1922 (traduction française: Expressions de la folie, Paris, Gallimard, 1984), August Natterer (Prinzhorn utilise le pseudonyme August Neter) tient une place à part. Prinzhorn est fortement impressionné notamment par le Berger merveilleux, cette image « étrange, inquiétante » le « tourmente et fascine ». Mais il ne comprend pas pourquoi, et il en déduit que les représentations des « maîtres schizophrènes » se refusent à toute « empathie » de la part du spectateur.

Max Ernst, à son tour, est fasciné par l'« art des fous » et acquiert le livre de Prinzhorn dès sa parution, en 1922. Depuis, les historiens de l'art discutent de l'influence des œuvres qui y sont reproduites sur certains travaux de Max Ernst – et là encore, le Berger merveilleux tient une place de choix.

Bibliographie: catalogue d'exposition Surrealismus und Wahnsinn/Surrealism and Madness, Heidelberg, Sammlung Prinzhorn, 2009/2010; Jean-Louis Ferrier, Les primitifs du XXe siècle. Art brut et art des malades mentaux, Paris, éd. Terrail, 1997.

F.E.D.E.P.S.Y. - 16, avenue de la Paix • 67000 Strasbourg • www.fedepsy.org

Président :

Jean-Richard Freymann

Directeur des publications :

Sylvie Lévy

Responsable de la publication :

Joël Fritschy

Comité de rédaction :

Hervé Gisie Laurence Joseph Daniel Lemler Anne-Marie Pinçon Correspondants:

- · Moïse Benadiba, Marseille
- · Claude Mekler, Nancy
- · Dominique Péan, Angers
- · Alain Schaefer, Saint-Dié

Secrétariat de rédaction : Gabriele Daleiden

g-daleiden@wanadoo.fr

Manuscrits et correspondance peuvent être adressés à :

Joël Fritschy - 26 rue des Boulangers - 68100 Mulhouse - joel.fritschy@wanadoo.fr

Impression: PRINT' Europe - 67450 Mundolsheim - 03 90 20 39 49

E-mail: contact@printeurope.fr

SOMMAIRE

Editorial	LI (1) RE
Laurence Joseph2	Le lecteur interprète
Psychanalyse et politique	Catherine Millot, Ô Solitude Bertrand Piret42
• Egaux Urias Arantes	Patrick Delaroche, Psychanalyse du bonheur Marie-Noëlle Wucher45
• Ruptures et conflictualité dans la transmission Jalil Bennani9	Nouvelles associatives
Psychanalyse en extension	 Procès-verbal de l'assemblée générale de la F.E.D.E.P.S.Y. du 11 octobre 2011
• Un «dyslexique» célèbre Annie Lottmann-Liétar13	Procès-verbal de l'assemblée générale du G.E.P. du 11 octobre 201147
• Le Marchand de Venise: « Au vrai, je ne sais pas pourquoi je suis si triste » Jennifer Griffith18	Procès-verbal de l'assemblée générale de l'E.P.S. du 11 octobre 201148
Clinique psychanalytique • Le «suicide de l'objet»: une lecture de la mélancolie Cyrielle Weisgerber	Activités des membres de la F.E.D.E.P.S.Y. 2011-2012
Echos de séminaires, cartels et colloques	
• Répétition et structures Jean-Richard Freymann	
 Apories Réponses. Commentaire autour de la séance XXI du séminaire d'<i>Un Autre à l'autre</i> de J. Lacan Michel Fomé	

· L'espace-temps des séminaires

EDITORIAL

Trente ans

Laurence Joseph

Nous ne pouvons pas aborder cet édito d'*Analuein* sans évoquer les trente ans de la mort de Jacques Lacan au mois de septembre dernier. Cette date anniversaire a été largement reprise dans la presse, les radios et la télévision. Le témoignage et la filiation étaient au cœur des débats et des publications, une question sans cesse s'entendait: qui a vraiment connu Lacan, qui était cet homme, qui a su voir au-delà des apparences et presque coincer la «substance Lacan»?

En écoutant le flot de témoignages et d'anecdotes, je me faisais la réflexion suivante: voici une famille qui a perdu son père, frères et sœurs se réunissent pour reconstituer le corps et la voix du père mort. *Totem et tabou* 2011. Lacan comme un totem, comme un principe organisateur de la loi analytique qui modèle la communauté? Bien sûr, depuis les années 1950 la pensée et le travail de Lacan discriminent les zones du paysage psychanalytique. Mais dans trente ans, comment se transmettra la clinique lacanienne?

Trente ans, c'est aussi un âge. Qui sont les psychanalystes qui n'ont pas connu Lacan, ceux qui ont entre trente et quarante ans, ceux qui n'ont connu ni le premier ni le dernier Lacan? Ce sont les futurs psychanalystes, les futurs cliniciens de l'institution pour qui la question de la transmission et de la filiation se pose forcément de manière différente. De quelle manière peuvent-ils s'inscrire dans la filiation lacanienne et s'approprier des querelles institutionnelles qui ne sont pas les leurs, querelles qui ont donné naissance aux différentes écoles et institutions actuelles? Est-ce que ce monde, pour les futurs analystes, ne risque pas d'être muet, ou pire ponctué de mathèmes sans aucun enjeu historique et clinique?

Citons autour de cette question un passage du séminaire Le Transfert: «Il convient d'interpeller comme telle la communauté analytique, en permettant à chacun d'y jeter un regard, sur ce qui vient altérer la pureté de la position de l'analyste visà-vis de celui dont il est le répondant, son analysé, pour autant que lui-même, l'analyste, s'inscrit et se détermine de par les effets qui résultent de la masse analytique, je veux dire de la masse des analystes, dans l'état actuel de leur constitution et de leur discours »1. Le texte intitulé «Champollion, un dyslexique célèbre» présent dans ce numéro, rappelle l'affinité du nom propre avec la marque, et l'on pense en effet à des générations très «marquées» Lacan. Mais quelle marque portera la prochaine génération? Cette marque sera-t-elle purement celle du texte?

Certainement que la suite des analystes se formera sur d'autres scènes primitives que les générations antérieures, cela ne peut pas être autrement, mais tous les analystes auront à faire avec la temporalité psychique qu'appelle ce métier. Cette question est largement abordée dans ce numéro d'*Analuein*, du temps des séminaires au temps de la répétition que travaille dans ce numéro J.-R. Freymann. Finalement l'analyste vit de ce temps-là. Cette mise en commun du temps lors des séminaires, des rencontres, permet certainement de mettre en jeu, de mettre au centre de l'échange et de l'écoute, cette part non symbolisable des objets que nous portons. C'est peut-être là l'un des premiers enjeux de «la masse des analystes», comme dit Lacan.

Faire masse de temps en temps en réponse à la solitude de l'analyste, au réel de la répétition et à la vigueur de certaines images.

¹ J. Lacan, *Le Transfert. Le Séminaire, Livre VIII,* Editions du Seuil, 1991, p. 396.

PSYCHANALYSE ET POLITIQUE

Egaux

Urias Arantes

1.

Lorsque l'expert technicien Nyberg informe le commissaire Kurt Wallander que la boîte plastique trouvée dans la voiture de l'avocat Gustaf Torstensson – victime d'un homicide maquillé en accident de la route – servait au transport d'organes et que le trafic d'organes était très répandu dans les pays riches, même en Suède, y compris sous la forme macabre d'une commande passée à des réseaux de tueurs en Amérique du Sud et en Asie, Wallander a eu du mal à considérer l'idée. Car de tels procédés doivent impliquer de nombreux médecins et, comme tout le monde, Wallander croit que les médecins ont une morale supérieure. A quoi Nyberg répond que cette croyance «est la raison pour laquelle ce trafic peut continuer en toute impunit黹.

Plus tard, Kurt Wallander, commissaire dépressif et à la vie affective chaotique depuis son divorce et la tentative de suicide de sa fille de quinze ans, aura la preuve des dangers qui menacent moralement, socialement et politiquement le paradis socialdémocrate suédois, en écoutant les aveux du richissime et puissant - mais n'est-ce pas un pléonasme? – Alfred Harderberg: « Vous devez bien comprendre qu'il s'agit d'une activité tout à fait marginale. Mais mon métier, commissaire, consiste à acheter et à revendre. J'apparais sur une scène qui est celle du marché. Je ne néglige aucune possibilité, aussi insignifiante soit elle »2. Car sur la scène du marché tout s'équivaut, il n'y a pas de hiérarchie des valeurs, car tout se mesure à l'aune d'une loi unique et exclusive, celle du profit. La question est: quelle compréhension du monde et des affaires humaines peut encore tenir, garder un minimum de cohérence face à la découverte que de tels agissements peuvent exister et, plus encore, justifier l'existence de leurs auteurs? «Comment résister à ce qui est incompréhensible?» La réponse du commissaire est remplie d'angoisse: « Je ne sais pas. Mais on doit le faire »3.

On peut avoir des difficultés à distinguer l'égalité engendrée sur la scène du marché – la métaphore théâtrale mérite réflexion – de l'égalité comme un des traits fondamentaux de la démocratie. D'autant plus que l'on se demande si, historiquement, la deuxième n'a pas rendu possible la première. Ou si l'égalité démocratique et la mondialisation capitaliste des biens et des personnes ne sont pas l'une l'envers de l'autre. Et avant même de penser au capitalisme version chinoise (avec même ses allures colonisatrices en Afrique), cela peut inviter à méditer sur les dangers qui entourent les avancées de la

démocratie. «Ce qu'il faut craindre», avertit Tocqueville, « ce n'est pas tant la vue de l'immoralité des grands que celle de l'immoralité menant à la grandeur ». Si nous sommes égaux, celui qui s'élève au-dessus et qui se distingue peut être soupçonné d'avoir réussi non pas grâce à ses mérites et talents, mais grâce à ses vices. « Il s'opère ainsi je ne sais quel odieux mélange entre les idées de bassesse et de pouvoir, d'indignité et de succès, d'utilité et de déshonneurs »⁴.

Un autre aspect du dialogue entre Nyberg et Wallander met en jeu encore une fois l'égalité: l'affirmation selon laquelle l'homogénéisation des comportements engendrée par la marchandisation de biens et personnes comporte, selon la croyance générale, une exception, à savoir les médecins qui ne sauraient aucunement, guidés qu'ils sont par une morale supérieure, apparaître sur la scène du marché. Autrement dit, le médecin n'est pas comme tout un chacun, il n'est pas notre égal. Dans l'univers fictionnel de Mankell, par ailleurs, le policier - en tout cas la majorité des policiers, suédois ou non est aussi une exception. Mais dans la police, il y a des exceptions à l'exception. Le médecin, lui, semble toujours être d'une morale supérieure, c'est la croyance générale qui l'affirme, avec les effets que dénonce Nyberg: une cécité coupable et complice. De par sa place, sa fonction ou son savoir, ou les trois en même temps, le médecin ne serait même pas tenté de commettre des actes nuisibles à la communauté. Il n'y a pas besoin de le prouver, sa supériorité semble garantie à l'avance. L'idée implicite ici est qu'il y a deux catégories d'hommes: ceux qui peuvent être moraux ou immoraux, leur place, fonction ou savoir leur donnant l'occasion de pencher d'un côté ou de l'autre. Dans l'univers fictionnel de Mankell, cela semble être le cas de l'homme politique, mais aussi celui des policiers, même si la police semble plutôt menacée par l'avancée des techniques de l'efficacité et son incapacité à répondre aux nouveaux défis d'une société qui change. Et il y a ceux qui ne peuvent même pas être objet d'un soupçon d'immoralité, des citoyens au-dessus de tout soupcon, les médecins en particulier. Car ils sont par fonction, savoir et place voués à faire le bien du prochain. Du coup émerge la question sur le rôle et l'importance de la croyance dans la constitution et le maintien de l'égalité démocratique, ainsi que sur la « nature » de cette égalité et ses rapports avec les institutions. Egaux? Qu'est-ce que cela veut, peut ou doit dire?

2.

L'égalité garantie à l'avance, Lacan la retrouve également chez le médecin, à qui il ajoute l'homme religieux et l'homme de loi. Et cela dans un rapport où Lacan ne cache pas son admiration à l'égard des avancés de la psychiatrie anglaise pendant la Seconde Guerre Mondiale. Parlant de la psychiatrie « authentique » comme d'une science et d'un « art humain », Lacan rappelle que l'opposition des « aliénistes » aux progrès de la psychiatrie informée par la psychanalyse existe aussi bien en Angleterre qu'en France. Il l'attribue à un *noli me tangere* des trois professions citées : « Ce sont là en effet les trois professions qui assurent un homme de se trouver, à l'endroit de son interlocuteur, dans une position où la supériorité est garantie à l'avance »⁵.

Cette remarque de Lacan est un des points que relève Adam Phillips pour suggérer qu'il y a dans ce texte une sorte de fil conducteur plus ou moins élaboré concernant l'égalité, ou plutôt les liens ou les affinités qu'il peut y avoir entre la psychanalyse et la démocratie⁶. L'intérêt de cette question n'est pas théorique, il n'est pas non plus celui de ce qu'on appelle psychanalyse en extension; une expression qui devrait être réinterrogée si on la considère comme une simple application ou illustration des « concepts » analytiques et non comme leur remise en question. L'intérêt du problème peut être historique si l'on considère que le passé est la matière qui permet de comprendre le présent et libérer l'avenir. D'autant plus que l'égalité, ainsi qu'en général ce qu'on désigne comme les Droits de l'Homme – des notions que la démocratie ne saurait exclure comme pratique ou comme système de valeurs - ne semblent pas faire partie du lexique courant du psychanalyste. Cependant ce n'est pas l'histoire qui nous intéresse ici, mais plutôt la recherche d'un fil qui pourrait permettre le retour sur le passé de la psychanalyse. Car la façon dont Lacan, dans le rapport cité, présente notamment le travail de Bion et de Rickman met en avant l'égalité comme but que l'approche psychanalytique de la thérapie de groupe doit permettre de réaliser. Et tout se passe comme s'il y avait dans l'égalité quelque chose d'effrayant et contre quoi on s'organise pour éviter ou fuir. La question émerge alors de savoir si la psychanalyse a à faire à une guérison du désir pathologique de jouir d'une supériorité garantie à l'avance, une question centrale dans les textes et séminaires de Lacan7.

3.

« Quel est celui qui, parmi des hommes égaux en droits, ose déclarer ses semblables indignes d'exercer les leurs, pour les en dépouiller à son profit? (....) quel terrible pouvoir vous vous arrogez sur l'humanité! »⁸

Considérons la démocratie comme un processus ou plutôt comme une expérience. Même si les choses ne peuvent être complètement distinguées, cela implique de porter moins d'attention aux règles de fonctionnement d'un système politique ou aux fondements d'un système de valeurs. qu'indubitablement la démocratie est aussi. Mais en tant qu'expérience, la démocratie se manifeste comme expérience d'un conflit auquel aucun des adversaires ne saurait imposer une solution définitive. Cela ne veut évidemment pas dire que les adversaires ne cherchent pas à dire le dernier mot et à se créer l'illusion qu'ils maîtrisent les questions que pose la vie en commun. Mais ils échouent, et la démocratie comme expérience - une expérience que l'homme politique ferait bien de prendre en compte dans son discours – peut être saisie comme l'expérience d'un échec permanent. Autrement dit, que le consensus est toujours provisoire car il ne cesse d'être remis en question. A un autre niveau, on peut rappeler qu'une expérience démocratique est celle de l'absence de la vérité ou du fondement de la vie en commun et si personne ne saurait les énoncer c'est tout simplement parce qu'ils n'existent pas, ou alors que c'est leur défaut qui constitue la vérité de la démocratie.

Le conflit indécidable apparaît ainsi comme la voie de l'invention et de l'exploration du sens de l'expérience démocratique. Tout effort pour étouffer le conflit, pour l'empêcher de se manifester ou de se développer – tout effort pour empêcher qu'il s'invente – relève d'une position autoritaire et anti-démocratique. Nous touchons là un paradoxe, car tout se passe comme si l'expérience démocratique ne pouvait exister que là où elle est menacée. Le premier et le plus fondamental conflit démocratique est celui contre les forces autoritaires ou anti-démocratiques.

Or, le conflit démocratique a pour condition nécessaire – mais peut-être pas suffisante – l'égalité des prétentions ou l'égalité des conditions, comme disait Tocqueville. Car là où les distinctions sociales sont fondées sur les privilèges, le conflit est étouffé. Qu'est-ce que le privilège sinon une supériorité garantie à l'avance? On peut ainsi affirmer que celui – médecin, homme religieux ou homme de loi, comme disait Lacan, mais pourquoi en exclure le psychanalyste? – qui croit à un tel privilège souffre d'une sorte de phobie de l'égalité.

Parallèlement il y a un certain sens à affirmer que le conflit est la condition même de la vie du sujet et que sa demande d'aide à l'endroit du psychanalyste est la manifestation d'un désir démocratique de (re)prise du conflit. Car son absence – la solution autoritaire l'aurait refoulé – s'accompagne de souffrance. Phillips suggère qu'il y a un intérêt clinique certain à considérer le Surmoi comme l'instance qui empêche le conflit, qui occupe une

position autoritaire, plutôt que celui qui le provoque. Le Surmoi s'arroge un « terrible pouvoir » sur les différentes et conflictuelles versions du sujet. L'expérience analytique et l'expérience démocratique trouvent quelque chose de commun dans la recherche de l'égalité et dans le refus de la fonction autoritaire, qui sont les conditions même du conflit. Lacan relevait déjà comme « fulgurante » la remarque de Brickman selon qui, « si l'on peut dire que le névrosé est égocentrique et a horreur de tout effort pour coopérer, c'est peut-être parce qu'il est rarement placé dans un milieu dont tout membre soit sur le même pied que lui en ce qui concerne les rapports avec son semblable »9. Le névrosé a une structure hiérarchique et autoritaire qui interdit la manifestation et le développement du conflit: il souffre d'inégalité.

Mais alors qu'en est-il pour la psychanalyse? L'expérience analytique a-t-elle pour but de nous rendre plus démocrates? Si son issue est l'émergence d'un désir de parler et d'écouter les autres et soi-même, un désir de désaccord, de pluralité, d'égalité, de refus de toute supériorité garantie à l'avance, la psychanalyse et la démocratie sont, peuvent ou doivent être des expériences affines? On pourrait même examiner quelques données historiques de ce point de vue, par exemple le fait que le destin de la psychanalyse dans la culture s'est lié à celui de la démocratie américaine. Mais force est de reconnaître que la démocratie n'efface pas la différence des richesses, des talents ou de beauté. De quelle sorte d'égalité parlons-nous alors dans l'expérience analytique? Y a-t-il une sorte d'égalité entre l'analyste et l'analysant? Une séance d'analyse est-elle une expérience d'égalité et en quel sens? Dans les termes de Phillips: dans l'expérience analytique impliquant analyste et analysant, « what are they equal to, and what might they be equal for? ».

4.

Le mot important pour saisir la réponse qu'Adam Phillips élabore à cet ensemble de questions, un mot qui lui permet encore une fois de suggérer une affinité profonde entre l'expérience analytique et l'expérience démocratique, est le mot association. Rappelant qu'il s'agit d'un des rares usages du mot liberté dans le vocabulaire psychanalytique, mais dans un lieu fondamental, la psychanalyse parle de libre association. L'association est libre lorsque les enchaînements répétitifs laissent la place à un enchaînement inédit dont les effets sont imprévisibles, car il s'agit de l'irruption du désir inconscient. Et cela est un moment crucial de l'expérience analytique de rendre manifeste ce qui

justement empêche la libre association des mots. En ce sens le transfert, suggère Phillips, consiste à attribuer à l'analyste la tâche de remettre de l'ordre, lui qui serait le seul censé savoir quel est l'ordre convenable. Le transfert serait le piège dans lequel l'analysant veut faire tomber l'analyste et en même temps ce qui permet à celui-ci de fonctionner comme analyste. La libre association est en quelque sorte le retour du piège sur l'analysant, car elle est au service de la liberté de (from) la censure et des enchaînements autoritaires, et de la liberté pour (for) l'émergence du désir inconscient. En ce sens, associer est synonyme de recherche de nouveaux conflits, de découverte d'autres enchaînements qui peuvent prétendre à la légitimité et à l'existence. Mais comment l'expérience analytique peut-elle alors développer « a taste for democracy »? Car la démocratie est aussi l'expérience de nouvelles associations - et c'est même un des droits fondamentaux - entre les citoyens au lieu ou à côté des associations enchaînant les privilégiés ou les supériorités assurées à l'avance.

Le développement humain implique des inégalités, à commencer par celles entre les enfants et les parents. Ce qui transforme les inégalités ou les différences en hiérarchies figées, suggère Phillips, est l'idéalisation, et non pas l'admiration. L'idéalisation est une des figures de la réification autoritaire, c'est-à-dire de l'interdiction circulation et de conflit. L'idéal du moi et le moi idéal, deux opérations possibles de la libido du moi et de la libido d'objet (d'où les liens avec le narcissisme), se distinguent de la sublimation qui est l'opération de la libido d'objet consistant à diriger la pulsion vers un but autre que la satisfaction sexuelle. Comprise en ce sens, l'idéalisation est un mécanisme de défense qui protège en évitant le conflit. L'admiration - un terme qui ne semble pas faire partie du lexique analytique - peut être pensée comme une figure de la reconnaissance et même comme une forme de plaisir de la différence, des distances, sans effacement de l'égalité: une expérience de « pluralisme agonistique » (expression que Phillips emprunte à Chantal Mouffe) éminemment démocratique.

La question pour le psychanalyste devient alors celle du sens d'une égalité pensable et expérimentable à la lumière des différences. Car la psychanalyse insiste sur les inégalités, mais on devrait parler ici plutôt des différences: tout le monde a un inconscient, mais il n'y a pas deux inconscients égaux. Peut-il y avoir une psychanalyse démocratique? En quel sens peut-il y avoir un certain type d'égalité entre l'analyste et l'analysant, une expérience partagée d'égalité dans l'expérience analytique?

La porte qu'ouvre Phillips est de portée clinique: à partir de Winnicott, il propose que l'expérience analytique est l'expérience d'une nouvelle forme d'association, nouvelle pour l'analyste et pour l'analysant. Et le mot clé est celui de réciprocité. Cela implique que l'analyste se permet d'être « connu » par l'analysant, que les deux cherchent de nouvelles formes de se connaître - « experiencing each other » de sorte que disparaisse l'idée, la fausse croyance dans la supériorité de l'un ou de l'autre. L'analyste commence dans une position d'écoute qui n'engendre aucune supériorité par rapport à celui qui parle parce qu'il n'y a rien envers quoi être supérieur. Ce n'est pas une position de maîtrise parce qu'il n'y a rien à maîtriser. D'où l'idée en contrepoint à la règle fondamentale de la libre association comme talking cure: la free listening. Cela peut se résumer ainsi: « One could think of psyhoanalysis as an enquiry into the equality of listening; into the senses in which we can be equal to what we hear. And into what we might do when we are not »11.

5.

« You can teach poetry, but you cannot teach someone to be a poet. The same is true of psychoanalysis»¹².

De façon visiblement provocatrice, Adam Phillips termine sa revue de la traduction anglaise de la biographie de Lacan écrite par E. Roudinesco en suggérant que sa lecture peut nous inspirer quatre leçons à retenir. La première est que « les héros psychanalytiques » ont toujours un rapport sadomasochiste avec leurs disciples et leurs critiques. La deuxième est que si l'on a le désir de marquer de façon utile les psychanalystes à venir, le mieux c'est d'arrêter de créer de nouvelles théories et se contenter seulement de produire des phrases intéressantes. Troisièmement, il serait mieux de ne jamais enseigner sa propre œuvre, mais seulement les travaux des autres qu'on considère vraiment intéressants (il n'y a pas d'autorité privilégiée !). Et enfin, on ne doit jamais s'impliquer dans les instituts psychanalytiques, mais chercher et trouver des interlocuteurs avec qui on aurait plaisir à discuter. Comme le font la plupart des personnes. « When there are no more students, there will be no more masters »13. Ce que le récit de la vie de Lacan nous apprend, conclut Phillips, est que le nom du jeu n'est pas prestige, mais expérience, et l'expérience analytique - celle de la clinique, mais aussi celle de la formation des analystes - n'est pas un moyen, mais un but.

C'est le point que je souhaite aborder ici en reprenant l'ensemble des questions pour y impliquer celle de la formation des analystes. Dans

probablement la totalité des professions, la formation et la pratique sont très intimement liées. La psychanalyse n'est pas une exception. Et c'est même probablement une profession où les liens entre la formation et la pratique clinique sont plus intimes que, disons, les professions médicales en général. C'est ainsi que l'on accepte depuis Freud l'exigence d'être analysé soi-même comme une des conditions nécessaires - mais est-elle suffisante? pour devenir analyste. Ce qui intéresse Phillips dans l'essai dont j'ai repris quelques aspects est plutôt la pratique clinique, mais rien n'interdit – au contraire, tout y invite – de reprendre la question sur le versant de la formation des analystes: qu'en est-il des liens, s'ils existent, peuvent ou doivent exister, entre l'expérience de la formation analytique et l'expérience démocratique?

Dans l'histoire de la psychanalyse, la formation des analystes a très rapidement été attribuée à des institutions analytiques. Une institution ayant le pouvoir - lui même reconnu par l'Etat ou non - de former, de reconnaître et/ou d'autoriser quelqu'un comme psychanalyste peut facilement être soupconnée d'être habitée par l'illusion d'une supériorité garantie à l'avance en ce qui concerne la théorie, le parcours formateur et la pratique des psychanalystes membres. La multiplicité d'institutions est devenue moins le signe d'une diversité où les différences sont au moins respectées qu'une situation de guerre de tous contre tous dans laquelle les démissions, voire les excommunications, prévalent comme réponse aux conflits internes à l'institution. Parallèlement, les « maîtres » cherchent à engendrer des disciples à leur image et ressemblance avec, bien sûr, la complicité de ceux qui, souvent, ne semblent pas demander autre chose qu'à s'identifier au grand homme. Et ils le font déjà en s'appropriant la mode vestimentaire, les tics de langage, le regard de celui qui flotte au-dessus de la communauté des mortels, etc. Les temps de paix, car ils arrivent également, sont plutôt marqués par l'indifférence des uns à l'égard des autres, c'est-àdire par l'attitude qui consiste à nier aux autres institutions le droit à l'existence en les privant de reconnaissance, de conflit.

Même si de telles considérations pêchent par manque de nuance, on peut affirmer que l'ensemble des institutions analytiques se caractérise par la difficulté, voire l'impossibilité, de s'organiser de sorte non seulement à ne pas empêcher, mais aussi à préserver et même favoriser le conflit, interne et externe. Une névrose probablement commune à toutes les formes d'association entre des hommes. Très souvent, par ailleurs, le discours dominant à l'intérieur d'une institution psychanalytique se sert

de la stratégie ancienne, mais toujours efficace, de l'ennemi commun, laquelle soude le groupe et interdit la manifestation des différends internes qui, bien sûr, ne seraient que des concessions à l'ennemi. D'où la tendance à une cristallisation plus ou moins rigide autour de la figure d'un maître – présent ou absent, mais s'il est absent son pouvoir devient religieux – souvent le maître fondateur. Il faut bien reconnaître que l'univers des sciences dites dures, les sciences de la nature, fonctionne selon des règles bien différentes de celles de l'univers des sciences dites molles, sciences de l'intersubjectivité, les institutions analytiques en particulier.

S'interroger sur les possibilités démocratiques d'une institution psychanalytique rendant possible l'expérience de l'égalité, n'implique pas seulement une dimension pédagogique, même s'il y a transmission. C'est que la transmission en termes psychanalytiques ne semble pouvoir se confondre avec la maîtrise d'un savoir et/ou l'apprentissage d'une technique. Car le psychanalyste - et là l'analogie avec le poète gagne tout son sens - n'est pas un homme du savoir-faire, à moins qu'il s'arroge la position autoritaire. La technique ainsi que la maîtrise du jeu conceptuel sont les béquilles du psychanalyste incapable d'écoute et de parole autrement que dans l'espace étouffant d'une supériorité garantie à l'avance. Le problème ici ne pourrait être celui d'une didactique au sens où il s'agit de trouver le moyen le plus efficace de transmettre un savoir déjà établi. L'analyste en formation n'a pas de maître pour la simple (et difficile) raison qu'il n'y a rien à maîtriser. En quel sens alors l'expérience de se former à la pratique de l'analyste pour celui qui a fait l'expérience de l'analyse est-elle, peut-elle ou doit-elle être une expérience démocratique? En quel sens, pour revenir à l'expression de Phillips, y a-t-il, peut-il ou doit-il y avoir pour ceux impliqués dans la formation des analystes, comme formateurs et comme formants, une expérience de « réciprocité »?

Lorsque Lacan s'interroge, en 1953, sur les « Variantes de la cure-type » 14 – pour en conclure d'ailleurs qu'elle ne saurait exister si l'on réduit la cure à l'application d'un ensemble de préceptes techniques – il aborde également la question de la formation des analystes. Et il le fait avec le souci de l'égalité entre le *formateur* (que l'on ne saurait confondre avec le *formaté*) et le *formant*, une égalité qui n'exclut pas la différence. Même si cet aspect est peu élaboré directement dans le texte. La formation des analystes est intimement liée à la fonction qu'exerce le psychanalyste dans l'expérience analytique, à savoir l'expérience de l'intersubjectivité opérée par la parole, avec pour loi fondamentale la

loi dialectique de la reconnaissance. La reconnaissance implique l'égalité (Lacan parle même d'identité) et la différence. L'identité dialectique comprend la différence. La formation des psychanalystes est ainsi une formation pour rendre cette expérience possible dans sa radicale singularité comme expérience de langage. D'où l'affirmation de Lacan que ce « savoir » est pré-aristotélicien, c'est-à-dire qu'il plonge ses racines dans la dialectique platonicienne. Par conséquent, il ne s'agit pas de former des analystes en leur offrant la maîtrise d'une technique ou un savoir des concepts: « Quelle que soit la dose de savoir ainsi transmise, elle n'a pour l'analyste aucune valeur formatrice »¹⁵.

La question de la formation des analystes se donnant dans le cadre de la question de « ce que parler veut dire », l'analyste occupe une fonction qui est commune à tous les hommes, celle de parler et d'écouter : l'égalité y est, devant ou dans le langage. Mais l'analyste en fait un usage qui n'est pas à la portée de tous : il porte la parole. Et porter la parole, explique Lacan, ce n'est pas savoir ce qu'elle a à dire, il ne le sait pas et ce non savoir rend possible à l'analysant de le faire également. Tout se passe comme si l'analysant avait rendu opaque la vraie parole, celle qui soumet l'analyste et l'analysant à la même loi de la « passion de l'être ». Et que le premier en portant la parole, en la soutenant dans toutes ses manifestations où l'analysant ne l'entend pas, donne accès à cette égalité qui est la reconnaissance de soi dans l'autre. Une autre façon de parler de la réciprocité chère à Phillips.

Le formateur des analystes ne peut être que le formateur à l'oubli des « mirages narcissiques » du moi de l'analyste et la révélation parallèle de son ignorance: oubli et révélation que formateur et formant partagent dans l'expérience de la formation. « La formation du candidat (analyste) ne saurait s'achever sans l'action du maître ou des maîtres qui le forment à ce non savoir ; faute de quoi il ne sera jamais qu'un robot d'analyste » ¹⁶. Et le formateur, un robot de formateur!

Je ne suis pas sûr qu'une institution puisse s'organiser de sorte à ce que les différences ne se réifient en hiérarchie et, par conséquent, en devenant une figure de la légitimation de savoir garanti à l'avance. Mais si cela est possible, la piste se trouve probablement dans l'expression « désir d'analyste » que l'on peut traduire comme désir d'écouter et de parler, ainsi que de rendre compte de ce qui peut empêcher les effets de ce désir. En ce sens, formateur et formant sont dans la même position de non savoir et d'imprévisibilité, et cette position commune, partagée et partageable, est la condition sine qua non de la libre expression du

désir, de l'invention de nouvelles conjonctions que le désir propose lorsqu'il ne cède pas à la tentation toujours présente - c'est là une autre dimension du conflit - de refaire ce qui a déjà été fait, de répéter une voie déjà tracée. Comme s'il n'y avait aucune autre possibilité. Le paradoxe de l'institution démocratique est alors incontournable: il implique l'expérience de règles de fonctionnement qui ne seraient pas là pour dire comment faire, ni ce qu'il faut faire, mais plutôt pour inaugurer un espace d'invention. Comme des symptômes de ce qui s'occulte. Pour essayer de le dire autrement: des règles comme des consensus provisoires. Une institution où prime le désir instituant sur le désir institué. Et le conflit qui en est le moteur. Une institution démocratique est une institution au bord du chaos – de l'inconscient qui ne se laisse pas institutionnaliser. A son bord l'égalité et la réciprocité conflictuelle qu'elle porte peuvent être expérimentées.

Mais une institution et des maîtres du non savoir, peuvent-ils exister? Il ne leur revient pas, s'ils existent, la fonction paradoxale de remettre en question la « science analytique » dans l'enjeu de la formation de chaque candidat. Les règles de la formation (comme celles de la technique) ne doivent-elles être des acquis provisoires qui sont autant de symptômes de notre ignorance? Quelle institution, avec le poids inévitable de l'institué, oserait prétendre à ce que Lacan n'hésite pas à désigner de « docte ignorance »?

¹ H. Mankell, *L'homme qui souriait,* traduit par A. Gibson, Paris, Seuil, 2006, p. 279.

² *Ibid.*, p. 405.

³ *Ibid.*, p. 420.

⁴ La première partie de la phrase sert d'épigraphe au polar de Mankell, la deuxième partie clôt le paragraphe d'où est sortie la citation. A. de Tocqueville, De la Démocratie en Amérique, tome I, Paris, Gallimard, 1961, p. 230. Le renvoi à Tocqueville de la part de Mankell, écrivain best-seller qui a inauguré la vague du polar nordique, invite à lire ses polars à la lumière du véritable traumatisme politique - suédois, européen et à certains titres aussi mondial, en tout cas pour ce qui est d'une gauche non communiste - provoqué par l'assassinat d'Olof Palme en février 1986. La question revient souvent chez Mankell de savoir ce qui a changé, pourquoi y a-t-il eu changement et quel est son sens. Dans La cinquième femme (1996, traduit par A. Gibson, Paris, Seuil, 2006, p. 311s.) Wallander propose qu'avant « la Suède était encore un pays où les gens reprisaient encore leurs chaussettes. J'ai même appris à le faire, à l'école. Puis soudain, un jour, c'était fini. On a commencé à jeter les chaussettes trouées (...). A la fin c'est devenu une sorte de morale (...). Ça a transformé notre vision du bien et du mal (...) surtout des jeunes, (qui) se sentent surtout superflus ou carrément rejetés dans leur propre pays (...). (Ils) vont réagir avec une violence encore accrue (...). Ils n'ont aucun souvenir qu'il ait pu exister une époque où nous reprisions nos chaussettes. Où nous ne rejetions rien, ni les chaussettes, ni les gens. »

 $^{^{5}}$ J. Lacan, « La psychiatrie anglaise et la guerre » (1947), in $\it Autres\ Ecrits,$ Paris, Seuil, 2001, p. 115.

 $^{^{\}rm 6}$ Ce qui suit est en grande partie une reprise de et une réflexion sur l'essai de A. Phillips, « Superiorities », in *Equals*, New York, Basic Books, 2002, p. 3 ss.

⁷ Le texte que cite Lacan est celui de W. Bion et J. Rickman, « Intragroupe tensions in therapy. Their study as the task of the group », in *The Lancet*, n° 27, 1943. Les deux psychiatres relatent et résument leur expérience dans un hôpital psychiatrique militaire ayant à s'occuper de patients présentant des troubles de comportement et incapables par conséquent de fonctionner à l'intérieur de leurs unités. Le but des deux psychiatres est de reconduire ces hommes au théâtre de la guerre et de définir, comme but de leur thérapie, le « *good group spirit* ». Parmi leurs conclusions, Lacan donne une grande importance aux capacités que le groupe peut développer pour faire face à l'arrivée et au départ des membres, à assumer que chaque membre circule

librement à l'intérieur du groupe et soit valorisé par sa contribution au groupe, mais surtout que la thérapie de groupe amène celui-ci à comprendre qu'il « must have the capacity to face discontent within the group and must have means to cope with discontent » - objectif que Lacan reformule en termes de « cristallisation (...) d'une autocritique » (op. cit., p. 110). Cela suppose que le groupe apprenne à faire un usage productif de la différence qui se manifeste exactement grâce à un accord partagé sur les règles. L'égalité n'interdit pas l'émergence des meilleurs et de leur prestige, mais cela ne produirait pas une hiérarchie autoritaire. Et Lacan de conclure que « les grandes sélections sociales » que ces avancées rendent pensables s'inscrivent dans « la plus haute tradition morale »: « A toutes a présidé un rapport de sympathie pour les personnes, qui n'est pas plus absent de cette ségrégation des dullards, où n'apparaît nulle déchéance du respect dû à tous les hommes » (op. cit., p. 114).

⁸ Maximilien Marie Isidore de Robespierre, « Sur la nécessité de révoquer le décret sur le marc d'argent. Discours prononcé dans les sociétés populaires et publié par le Club des Cordeliers en août 1791 », in *Textes choisis*, Paris, Ed. Sociales, 1974. p. 72.

⁹ J. Lacan, *op. cit.*, p. 41.

¹⁰ On peut trouver ici la porte d'entrée dans un conflit fondamental de toute démocratie moderne en ce qui concerne l'égalité: égalité de droits et/ou égalité de fait. La question s'illustre bien à la lecture des deux Déclarations des Droits de l'Homme, celle de 1789 et celle de 1948. Un aspect sur lequel elles divergent (ou non, selon les interprétations!) est celui de la Déclaration de 1948 des droits dits sociaux (travail, éducation, santé, famille, etc.) à côté des droits politiques (liberté, égalité, participation à l'énonciation de la loi, liberté de pensée et d'expression, etc.). A moins que l'on ne se place dans un tout autre point de vue avec H. Arendt et C. Lefort pour reconnaître dans la déclaration le droit fondamental démocratique : le droit de déclarer, le droit à avoir des droits.

¹¹ A. Phillips, *op. cit.,* p. 31.

¹² A. Phillips, *Promises, Promises. Essays on litterature and psychoanalysis*, London, Faber & Faber, 2000, préface p. XVII.

¹³ A. Phillips, « The manicuring of Jacques Lacan », in *op. cit.* note 12, p. 111.

 $^{^{\}rm 14}$ J. Lacan, $^{\rm e}$ Variantes de la cure-type », in $\it Ecrits, Paris, Seuil, 1966, p. 323 ss.$

¹⁵ *Ibid.*, p. 357.

¹⁶ *Ibid.*, pp. 358 s.

Ruptures et conflictualité dans la transmission

Jalil Bennani

Ce texte devait faire l'objet d'une communication aux 4^{es} Journées de la F.E.D.E.P.S.Y. sur le thème « Essais d'une clinique de la déshumanisation » (décembre 2008). L'auteur avait finalement présenté une réflexion qui correspondait davantage au thème du congrès. Il a bien voulu nous confier ce texte afin qu'il ne reste pas lettre morte.

Ici même à Strasbourg, en 2003, je vous parlais de la fondation de la première société psychanalytique au Maroc; aujourd'hui je vais développer les raisons pour lesquelles j'ai quitté cette société. Il ne s'agira pas ici de personnaliser cette question mais de la situer dans le contexte des institutions psychanalytiques et du contexte socioculturel dans lequel elle se pose.

L'institution

Nombre d'institutions psychanalytiques existent dans le monde et tout particulièrement en France, témoins du foisonnement de la psychanalyse mais aussi de la dispersion des analystes. Si l'institution est nécessaire à la formation des analystes, il faut bien reconnaître qu'aujourd'hui cette formation ainsi que la reconnaissance des analystes ne passe plus exclusivement par les institutions.

S'agissant du Maroc, que s'est-il passé?

La fondation

Plusieurs institutions ont existé depuis 1985 mais sans objectif de formation. En décembre 2001, la Société Psychanalytique Marocaine a vu le jour. Le désir et le projet de fondation étaient présents depuis de nombreuses années. Des collègues et amis me pressaient de créer une structure. J'avais trop conscience de l'ampleur de la tâche et de la responsabilité que cet acte représentait. Mais ne pas fonder devenait aussi une responsabilité. La demande insistante des praticiens désireux de commencer une analyse, celle des analysants qui avaient terminé une analyse et qui voulaient une instance de formation théorique nous imposait d'aller plus loin dans la voie de la formation.

Ce qui caractérise cette fondation, c'est le fait que les membres fondateurs n'étaient pas tous analystes. Ceux qui ne l'étaient pas, avaient un désir d'analyse. Il s'agissait donc d'une *société de psychanalyse*, non de psychanalystes.

La deuxième particularité concernait la question de l'analyse personnelle pour ceux qui ne pouvaient s'adresser aux analystes déjà installés. Il ne fallait

pas, comme cela s'est produit dans les débuts de l'histoire de la psychanalyse, que les collègues s'analysent entre eux. Dès lors, l'idée de faire venir un analyste n'exerçant pas au Maroc a fait son chemin.

Compte tenu du rythme espacé des séances, cette formule ne pouvait représenter qu'un début de mise en place du travail analytique. Il a fallu accorder une attention particulière aux processus de résistance à l'analyse qui allaient se développer dans un deuxième temps. Des analyses à un rythme espacé ont aussi été pratiquées par des analystes se déplaçant au Brésil, en Argentine, en Espagne... et tout récemment en Chine. L'essentiel reste la possibilité d'un cadre, même minimal, d'une écoute analytique liée à l'éthique. Des possibilités au cas par cas étaient ainsi offertes pour chaque postulant. D'autres évolutions pouvaient alors prendre corps. Plusieurs analysants ont repris avec leur ancien analyste des tranches de cures ou des contrôles. Des échanges théoriques, par le biais des séminaires et par les colloques, donnaient une existence à l'institution. De nouveaux analysants ont commencé une cure pouvant ou non déboucher sur une formation.

La fondation était un mal nécessaire. Des conflits et des crises allaient se manifester au bout de quelques années.

Les premières conflictualités

Ainsi donc, la SPM a été mise en place avec un certain nombre de critères s'éloignant de l'orthodoxie: une fondation par des non analystes, un déplacement d'un analyste vers les analysants, de la France vers le Maroc, un espacement des séances: quelques séances par mois, ou tous les deux mois, regroupées sur quelques jours. Les débuts de la crise se sont manifestés par des interférences à plusieurs niveaux.

• Entre le privé de la cure et le public du champ social : des interférences inévitables se sont présentées. Il aurait fallu accorder une attention particulière aux processus de *résistance* à l'analyse qui allaient se développer dans un deuxième temps. Personnellement, je n'oubliais pas les expériences qui nous avaient précédées, comme celle du groupe berlinois¹.

- Interférences entre le privé et le public: les analysants retrouvaient leur analyste dans un espace privé.
- Au sein de l'espace institutionnel, le travail de la cure intervenait inévitablement lorsqu'un analysant se retrouvait avec son analyste.

Signalons ici que la prétention à la distinction entre les deux registres était d'autant plus discutable que les analysants n'avaient pas le recul nécessaire, car ils s'étaient retrouvés confrontés à cette situation dès le début de leur travail analytique.

Au sein du petit groupe, *l'amitié* et *l'affectif* se mêlaient au *transfert*. Il devenait dès lors très difficile d'intervenir de l'extérieur sans être le trublion du groupe, un groupe dans lequel des effets de «colle» se sont manifestés de manière criante.

La contestation du rôle du président rejoignait la révolte contre un père fondateur. Révolte certes nécessaire, mais intervenant trop tôt. Prétendre « tuer le père », de manière prématurée, ne pouvait que favoriser son retour.

• Une politisation de la société psychanalytique dont les membres en appelaient à la «démocratie» et à une direction collégiale. Le rôle du Un était nié. Pouvoir administratif et pouvoir symbolique étaient confondus.

Les conséquences cliniques et institutionnelles

Citons notamment:

- le recours fréquent au savoir psychanalytique, aux dépens de la clinique. Les interprétations fusaient en dehors de l'espace de la cure;
- un renforcement du transfert vis-à-vis de l'analyste en déplacement, appelons le « navette » comme ce fut le cas des analystes qui se sont déplacés vers les anciens pays de l'Europe de l'Est. Le transfert s'apparentait à une sorte de relation hypnotique liant l'analyste à ses analysants et exerçant dès lors des effets de séduction, de suggestion et de pouvoir;
- une méconnaissance et un déni du pouvoir exercé par cet analyste qui compensait ses absences par une hyper-présence dans la réalité, intervenant dans l'espace de la cure, dans l'espace institutionnel et dans l'espace privé, ne se privant point ni d'intervenir par des conseils, ni d'être en compagnie des analysants. Il cédait à la séduction et au pouvoir qui lui était conféré;
- ayant été très critique vis à vis de ces dérives, j'ai été, en tant que président de l'institution, alors mis en difficulté par cet analyste qui se mettait en rivalité

et qui interférait à travers le transfert sur l'organisation des séminaires, la gestion de l'association.

Quelles furent les responsabilités prises par chacun?

- La mienne: dans un contexte de demandes insistantes pour créer une institution (celle-ci ayant duré vingt ans!), de développement des neurosciences et des thérapies cognitivo-comportementales, il devenait urgent de donner une réponse en créant un lieu pour la formation. Celle-ci s'est faite en « bricolant » un montage, valable mais fragile et vis-à-vis duquel il convenait de maintenir une grande vigilance. Faute d'adhésion à un minimum de principes, l'édifice se fissurait et des divisions apparaissaient.
- Celle des analysants. D'abord ceux qui avaient déjà fait un travail et qui ont repris une cure. Certains gardaient un recul et un regard critique. Ils ont incontestablement profité de l'apport de l'institution par le biais des journées, conférences, séminaires... Puis ceux qui n'avaient aucune expérience et qui ont confondu les registres, les disciplines: le discours psychiatrique et le discours analytique par exemple,
- Celle des analystes déjà installés: ils ont été les plus critiques et ont quitté l'institution. D'autres n'ont jamais adhéré à l'institution.
- Celle de l'analyste « invité » de l'extérieur : elle est, à mon avis, la plus grande. Il s'est posé en rival avec ceux qui n'étaient pas en accord avec lui, que ce soit le président ou tous les analystes, certains de renom, qui ont été invités après lui. Loin d'entendre les critiques et les dérives rampantes, il les a accentuées, confondant ses fonctions d'analyste avec ceux d'un chef de groupe, celui de ses analysants.

La rupture

Tout prévoir est chose impossible. Mettre en garde, prévenir, relevaient de mes prérogatives. Prenant la mesure de mes responsabilités, j'ai dénoncé la confusion des registres, rappelé les principes fondateurs et l'éthique; et j'ai refusé la « démocratisation », qui n'en était pas une, puisqu'elle visait, non pas à donner place aux différences, mais visait à niveler, à égaliser les rôles.

Fallait-il rester ou partir dès lors que mes réserves n'étaient pas entendues? J'ai choisi de partir, afin de respecter une éthique qui refuse les dérives bureaucratiques tout en n'intervenant pas sur le transfert, quel qu'il soit. Le travail de certains pouvait se poursuivre, le lieu de formation aussi, mais je ne pouvais plus donner ma caution à un travail qui, à

mes yeux, s'était éloigné des objectifs initiaux et de la psychanalyse elle-même. Nous allions vers le registre de la psychothérapie en prétendant à la psychanalyse.

J'ai soutenu mon « désir de l'analyste », désir qui est une fonction. L'axe véritable de l'analyse, c'est le désir de l'analyste. Cette affirmation découle du principe selon lequel le désir est le désir de l'Autre. « L'analyste doit occuper la place qui est la sienne – laquelle se définit comme la place qu'il doit offrir vacante au désir du patient pour qu'il se réalise comme désir de l'Autre », affirme Lacan.

Les effets de la rupture

Mon départ m'a permis de:

- refuser que l'institution serve d'autres motifs que ceux qui ont présidé à sa création. En effet, j'avais constamment à l'esprit d'éviter toutes les dérives bureaucratiques auxquelles n'ont pas échappé les institutions psychanalytiques, une institution pouvant «survivre pour d'autres motifs que ceux qui ont poussé à sa création²», les motifs de sa survie étant à rechercher dans «les bénéfices de son fonctionnement hiérarchique³»;
- travailler en dehors de l'institution, sans chercher à vaincre les résistances de front mais par un détour;
- prendre du recul, en dehors des conflits, des rivalités et des enjeux de pouvoir: « je vous donne tout le pouvoir, mais je garde mon désir », avais-je affirmé:
- être dans une position solitaire: très difficile mais salutaire, permettant de réfléchir, questionner, analyser, chercher de nouveaux liens laissés en suspens: le rapport à l'université, le rapport à la clinique au sein des services hospitaliers de psychiatrie, l'ouverture vers d'autres lieux du savoir et de la culture.

Le contexte

La SPM a été créée en 2001 dans un contexte d'ouverture démocratique. Un début qui s'est avéré bien fragile. Une insuffisance du travail, une certaine précipitation pour certains à s'autoriser, une volonté affichée d'évincer le chef. L'institution est tombée dans le piège des divisions. Celle-ci a des raisons aussi bien institutionnelles qu'extra institutionnelles.

L'héritage colonial: j'ai toujours voulu garder une indépendance de l'institution par rapport aux « multinationales » de la psychanalyse. A mes yeux, il était essentiel de *ne pas affilier* la SPM à une école ou à un courant unique de pensée. Nous devions exister par notre travail d'abord, et non par un courant ou une politique dictés de l'extérieur. Ce choix permet d'être plus inventif, plus novateur et est à même de

favoriser une véritable transmission. C'était la seule manière d'exister de façon novatrice, créatrice et autonome. C'était là pour moi la façon de «réinventer» la psychanalyse, dans un contexte culturel, linguistique différent de celui de l'Europe et de la France en particulier.

Mais c'était sous-estimer les intérêts et les appétits qui se développaient à l'égard du développement de la psychanalyse au Maroc, l'un des rares pays du monde arabe au sein duquel la psychanalyse pouvait avoir une existence. Pour preuve: l'appel au Maroc pour organiser un colloque des psychanalystes arabes à Rabat. J'ai accepté en me réappropriant la proposition, en proposant un argument et en organisant la rencontre entièrement à partir du Maroc.

J'ai toujours refusé activement les modèles importés – faisant fi de l'histoire coloniale et de ce qui existe au Maroc – qui ne peuvent nous apporter que des divisions. J'ai par contre toujours manifesté un accueil et une ouverture à l'égard de ceux qui venaient nous soutenir et nous apporter leurs expériences, leur regard critique et leur contribution à un développement institutionnel et théorique qui partait de nous.

Cela s'appelle diviser... Attitude facile, tentante pour certains qui cèdent à la facilité de se faire porter, conduire, souvent à leur insu, sans prendre conscience qu'il en va de leur dépendance et, d'une certaine manière, de leur aliénation. Il faut donc résister aux bons offices des grandes institutions psychanalytiques, résister à l'offre facile et préserver sa liberté de penser, créer, inventer.

Que proposer?

Une refondation. Je l'ai proposée à l'institution. Sans adhésion majoritaire à cette proposition, j'ai préféré partir. En attendant, j'ai fondé le « Séminaire psychanalytique » en janvier 2008. Le « Séminaire » n'est pas une institution. Il constitue un lieu d'échanges et de recherches. Il constitue un relai vers une refondation. Ses activités s'organisent autour de trois axes:

- des séminaires théoriques animés par les analystes membres du « Séminaire »;
- des séminaires théoriques animés par les analystes invités du « Séminaire » ;
- une ouverture à l'université par le biais de cours et de présentations cliniques en milieu hospitalier.

Afin de répondre à une attente publique du discours analytique, de sa place dans le champ culturel et de son articulation avec les sciences humaines et la médecine, d'autres activités ont été organisées de manière concomitante:

- des conférences animées par des psychanalystes dans des lieux publics: on peut évoquer ici Alain et Catherine Vanier, Jean-Richard Freymann, René Major, Moustapha Safouan, Roland Gori, pour ne citer qu'eux;
- · des séminaires avec des analystes et des étudiants.

D'autres activités sont prévues:

- des non analystes seront invités à donner des conférences, à faire part de leurs recherches et à confronter celles-ci au discours analytique;
- les travaux de chercheurs, écrivains, philosophes, sociologues, anthropologues, linguistes... feront l'objet de débats et de publications.

Face aux dérives bureaucratiques et aux bénéfices de fonctionnement auxquelles n'ont pas échappé nombre d'institutions psychanalytiques, la rupture peut s'avérer indispensable pour accomplir un véritable travail de refondation. Nombre d'analystes ont eu une formation rigoureuse passant par l'analyse personnelle, l'analyse de contrôle et la formation théorique sans être inscrits dans une institution particulière. Une recherche sur les différentes modalités d'habilitation qui ont suivi la « passe » introduite par Lacan et sur de nouveaux moyens relatifs à la transmission de la psychanalyse au-delà de ses frontières géographiques habituelles est indispensable.

Pour transmettre la psychanalyse, j'ai personnellement cherché à m'appuyer sur un double fonds: celui de l'institution psychiatrique et celui du pays, avec ses traditions ancestrales et ses avancées dans la modernité. Je dirai qu'il a fallu réinventer dans la culture. L'origine « laforguéenne » de la psychanalyse du Maroc n'est pas sans poser des problèmes originaires. Le fait de travailler à partir de Lacan et de

son retour à Freud m'a permis de déconstruire les théories de Laforgue et ceux de la tradition magicoreligieuse.

Transmettre, ce n'est pas reproduire fidèlement l'héritage de nos ancêtres, c'est prendre appui sur la culture qu'ils nous ont léguée non pour refaire le passé mais pour en faire un présent. La répétition des modèles conduit aux perversions, aux caricatures, au mimétisme des comportements appartenant à des temps révolus.

Il convient de se réapproprier l'héritage et de la période coloniale et de la tradition en s'appuyant sur les signifiants de la culture. Si l'inconscient est universel, c'est à travers les particularités culturelles et les mutations sociales que le discours individuel est interrogé par la psychanalyse. On peut, dès lors, s'appuyer sur ce qu'on nomme «les spécificités culturelles», conçues non comme des particularismes étroits, mais comme des résistances qu'il convient d'analyser afin de pouvoir les dépasser.

Il convient de renforcer la spécificité du discours analytique en lui donnant entièrement la place qui lui revient dans le champ culturel et de prendre en compte le rôle et la place de la psychanalyse comme étude des processus inconscients qui sont à l'œuvre dans toute activité de pensée et de création. Toutes les disciplines susceptibles de concourir à la connaissance de la psyché sont invitées.

Rupture et conflictualité sont intimement liées au contexte d'une société en mutation comme le Maroc et conduisent inévitablement à rechercher de nouveaux moyens de transmission de la psychanalyse au-delà de ses frontières géographiques habituelles.

Lors des débuts de l'histoire de la psychanalyse, certains comme Karl Abraham et Siegfried Bernfeld ont commencé à exercer l'analyse sans avoir fait une analyse personnelle, ce qui pose tout le problème de l'auto-analyse. Ils pouvaient alors débusquer le refoulement du discours d'un autre, alors que leurs propres refoulements leur échappaient. Citons une anecdote: c'était en 1922, Bernfeld annonce à Freud son projet de s'installer comme analyste, suite à quoi Freud prévoit des difficultés à venir. Ce type d'installation est le cas des pays où la psychanalyse en est à ses tout débuts comme en Russie. L'histoire rapporte que les premiers analystes ont progressivement été amenés à une analyse

personnelle. Citons un cas d'école: le *groupe berlinois*. Comme les analystes se connaissaient entre eux, ils invitèrent Hans Sachs à venir de Vienne et à se spécialiser dans l'analyse des analystes. Très tôt il jugea qu'il lui était très difficile de conduire des analyses, de superviser le travail thérapeutique et de discuter avec eux de questions théoriques. Sagement il dégagea ses analyses de tout enseignement. Cette période va de 1905 à 1923.

² M. Safouan, *Jacques Lacan et la question de la formation des analystes*, Paris, Seuil, p. 20.

³ *Ibid.*, p. 10-11.

PSYCHANALYSE EN EXTENSION

Un « dyslexique » célèbre

Annie Lottmann-Liétar

L'ouvrage de Jean Lacouture, *Champollion, Une vie de lumières*¹, rapporte les difficultés rencontrées dans l'apprentissage de la lecture et de l'écriture par le jeune Jean-François Champollion. D'après cette biographie à laquelle se réfèrent les données de cet article, il a appris à lire seul, vers l'âge de sept ans et demi. Son père était libraire à Figeac et sa mère était illettrée.

« Comme pendant des années on voulut le tenir à l'écart de l'étude, il s'avise d'un moyen pour pénétrer le mystère des livres. Sa pieuse mère avait orné sa mémoire de longs extraits de son missel qu'il répétait sans broncher; il ne tarda pas à trouver un exemplaire du vieux livre, se fit incidemment montrer les pages et les réclames des passages qu'il avait appris par cœur (...) Il commença par attribuer un sens imaginaire aux lettres imprimées pour les distinguer entre elles, puis les recopia (...) et compara les mots dans lesquels il reconnaissait l'un ou l'autre. Il réussit ainsi à identifier chaque mot, chaque syllabe, dans les textes du missel qu'il connaissait »².

Vers huit ans, il écrivait à Jacques-Joseph, son frère aîné chargé de son éducation: «Montreser frère je vous prie demefere savoir de tes nouvelles ejete prie». Ou: «Le plesir a étté plus grand d'apprendre»³.

Dans ce bref écrit, il découpe des groupes de lettres qui isolent des accolements de mots, «demefère», «ejete», «Montreser», où sont pris les pronoms «me», «je» et «mon».

Pour lire, il compare donc les mots où figurent des lettres ou des groupes de mots qu'il reconnaît, et il attribue un sens imaginaire aux lettres imprimées.

Ses rapports originaux avec la lettre annonçaient-ils les compétences futures qui lui permirent de lire les hiéroglyphes? « Un système complexe une écriture à la fois figurative, symbolique et phonétique, dans un même texte, une même phrase, je dirais presque dans le même mot », écrira-t-il dans sa *Grammaire*.

En 1822, il parvient à déchiffrer la pierre de Rosette sur laquelle le même texte est écrit en grec, en écriture hiéroglyphique et en démotique. Le premier temps de sa découverte concerna la valeur alphabétique des phonogrammes et commença par le hiéroglyphe du lion couché qui correspond phonétiquement à la lettre L. En « comparant les deux cartouches de Ptolémée et de Cléopâtre, il avait retrouvé dans l'un et l'autre le lion couché qui prenait dans les deux cas la valeur L. On sait quelle est, depuis l'enfance, l'obsession provoquée en lui par le motif léonin sculpté sur la cheminée familiale et le lien qu'il établit entre le nom de l'animal souverain et le sien propre. Il écrit joyeux à son frère : "Ces deux lions aideront le lion à triompher" »⁴.



Les cartouches de Ptolémée (en haut) et de Cléopâtre (en bas) tels qu'ils figurent sur la pierre de Rosette.

Champollion traitait son propre patronyme de manière particulière. Il semblait le décomposer en une partie phonétique alphabétique, « Champol » et une partie pictographique, « lion », qu'il pouvait transposer ou traduire d'une langue à l'autre. D'après cette biographie, à dix-sept ans il signa une lettre en arabe, du nom de « Lion victorieux ». De plus, le deuxième L de son nom était d'apparition récente. Son grand père, Barthélémy Champoulion, ne savait pas signer. A la génération suivante, le U fit place à un L (cf. note¹).

S'il attribuait une valeur imaginaire aux lettres, il pouvait retrouver quelque chose de son patronyme dans l'image de deux lions entourée d'un cerne, qui était gravée sur la cheminée de sa maison.

Pour tenter de lire l'inscription de la pierre de Rosette, il comparait les groupes de signes qui écrivaient la titulature des pharaons. Ce premier découpage dans le texte fut possible grâce au cartouche ou cartel, signe ovale muet qui représente une boucle de corde nouée, « ce que le soleil encercle ». Il ne se lit pas et pourrait être considéré comme un déterminatif. Ce qu'il allait déchiffrer était un prénom ou un nom, dont l'un était donné par la mère au moment de la naissance.

Pour Lacan, « qu'est-ce que nous attendons, quand nous sommes cryptographistes et linguistes? C'est de discerner dans ce texte indéchiffré quelque chose qui pourrait bien être un nom propre parce qu'il y

a cette dimension à laquelle on s'étonne que M. Gardiner ne fasse pas recours, lui qui a tout de même comme chef de file le leader inaugural de sa science, Champollion; et qu'il ne se souvienne pas que c'est à propos de Cléopatra et de Ptolémée que tout le déchiffrage du hiéroglyphe égyptien a commencé, parce que dans toutes les langues Cléopatra c'est Cléopatra et Ptolémée c'est Ptolémée. Ce qui distingue un nom propre (...) c'est que, d'une langue à l'autre, ça se conserve dans sa structure. Sa structure sonore sans doute mais cette structure sonore se distingue par le fait que justement celle-là, parmi toutes les autres, nous devions la respecter, et ce en raison de l'affinité, justement du nom propre à la marque, à l'accolement direct du signifiant à un certain objet »⁵.

«Le nom propre en tant qu'il spécifie, qu'il identifie comme tel l'enracinement du sujet, est plus spécialement lié qu'un autre, non pas à la phonétisation comme telle, à la structure du langage, mais à ce qui déjà dans notre langage est prêt, si l'on peut dire à recevoir cette information du trait; si le nom propre en porte encore, jusque pour nous et dans notre usage, la trace sous cette forme que d'une langue à l'autre, il ne se traduit pas puisqu'il se transfère »⁶.

Le cartouche qui entourait le nom des pharaons était-il le déterminatif, effacé dans notre écriture, de cette propriété du nom qui passe inchangé d'une langue à l'autre?

En ce qui concerne les phonogrammes, Champollion n'était pas le seul à considérer que certains hiéroglyphes produisent des sons. Il était en compétition avec Thomas Young et d'autres chercheurs, mais ceux-ci ne parvenaient qu'à lire les noms de pharaons étrangers et ne possédaient pas la clé du système qui aurait permis de lire les textes égyptiens. C'est la combinaison de la lecture des phonogrammes avec celle des pictogrammes et des idéogrammes, qui a permis de retrouver la sonorisation oubliée de cette écriture.

L'inscription bilingue de la pierre de Rosette avait permis de déchiffrer les phonogrammes, mais c'est avec la langue copte que Champollion a retrouvé le phonétisme et la nature du langage incarné par les hiéroglyphes. Alors qu'il avait utilisé le missel de sa mère pour accéder à la lecture dont on l'avait tenu à l'écart, il est passé par la langue liturgique des Chrétiens d'Egypte, pour obtenir la clé du système de cette écriture.

Sa dernière étape fut précédée par la découverte de l'existence de signes muets, les déterminatifs. « Derrière certains noms d'étoiles écrits en hiéroglyphes, est dessinée une petite étoile (...); il reconnait l'existence de ce qu'il appelle les déterminatifs, signes muets ajoutés à la fin des mots pour distinguer avec plus de précision des groupes de même orthographe mais phonétiquement différents »⁷.

Son travail évoque L'interprétation des rêves. Pour Lacan, Freud « exemplifie de toutes les manières que cette valeur de signifiant de l'image n'a rien à faire avec sa signification, mettant en jeu les hiéroglyphes de l'Egypte où il serait bouffon de déduire de la fréquence du vautour qui est un aleph, ou du poussin qui est un vau, à signaler une forme du verbe être et les pluriels, que le texte intéresse si peu que ce soit ces spécimens ornithologiques, Freud trouve à se repérer à certains emplois du signifiant dans cette écriture qui sont effacés dans la notre, tel l'emploi du déterminatif, ajoutant l'exposant d'une figure catégorique à la figuration littérale d'un terme verbal, mais c'est pour mieux nous rappeler au fait que nous sommes dans l'écriture où même le prétendu "idéogramme" est une lettre »8.

Le 14 septembre 1822, Champollion examine un cartouche formé « d'un disque de type solaire ocre rouge, ensuite d'une sorte de lettre à trois jambages surmontée d'un épi à trois branches, enfin d'un double signe en forme de potence arrondie (tel celui qui complète le cartouche de Ptolémée, y prenant la valeur d'un S) (...); ce disque ocre rouge, d'allure solaire situé à gauche? Un soleil? Celui-ci en copte se dit Ra. Mais quoi? Mais alors, si le double signe final se lit S ou SES, si le premier signifie Ra, il suffirait que le caractère médian, le tripode ait la valeur d'un M pour qu'il se trouve (...) en présence du cartouche du plus illustre des pharaons, Ramsès »°.

Puis il le compare à un autre cartouche. « A gauche un ibis. Puis le même signe tripode et hérissé repéré dans le cartouche qu'il vient d'attribuer à Ramsès, lui reconnaissant de ce fait la valeur M. Et pour finir, cette espèce de potence courbe, de réverbère qui se lit S dans les cartouches de souverains gréco-latins et hypothétiquement dans celui de Ramsès qu'il vient de scruter. Mais l'ibis, c'est Thot, le dieu Thot, le savant, le lucide, l'inventeur même des hiéroglyphes! Et si la lecture Thot est possible, si le second signe vaut un M, si le dernier s'entend S ou ES, il s'agit du grand Thoutmès (...). Il est bien en présence d'un système non pas double mais triple, les hiéroglyphes signifiant à la fois et tour à tour des sons et des idées ellesmêmes représentées soit au propre soit au figuré. Ra et Thot, soleil et ibis se regardent alors que M et S, signes alphabétiques, s'entendent. Au surplus, le groupe MS revêt le sens "l'a enfanté". Le système est déjà là tout entier. Il se précipite chez son frère en criant: "Je tiens l'affaire" et il tombe dans une syncope cataleptique prolongée »10.

Son frère a rédigé la première partie de sa découverte, communiquée sous la forme de la *Lettre* à *M. Dacier relative à l'alphabet des hiéroglyphes phonétiques.*

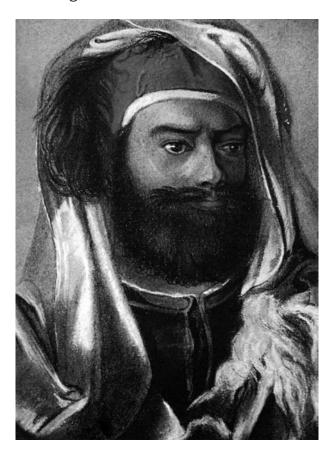
Qu'en était-il du nom de Champollion? Pour Lacan, «la caractéristique du nom propre est toujours plus ou moins liée à ce trait de sa liaison, non pas au son,

mais à l'écriture. Et une des preuves, celle que je veux mettre aujourd'hui au premier plan en avant, est ceci, c'est que quand nous avons des écritures indéchiffrées, parce que nous ne connaissons pas le langage qu'elles incarnent, nous sommes bien embarrassés, car il nous faut attendre d'avoir une inscription bilingue et cela ne va pas encore si loin si nous ne savons rien du tout sur la nature de son langage, c'est-à-dire sur son phonétisme »¹¹.

Les mêmes phonogrammes, qui avaient la valeur des lettres M et S et qui signifiaient en copte, «mice», c'est-à-dire « l'a enfanté », étaient associés au deux idéogrammes qu'il étudiait lors de sa découverte : le disque ocre rouge, Ra, et l'ibis, Thot. C'est la signification « l'a enfanté » qui lui a donné la clé du déchiffrement des hiéroglyphes.

Qui a enfanté de Jean-François Champollion? Dans sa biographie, J. Lacouture relève diverses particularités. Sa mère, Jeanne-Françoise Gualieu, dont il était le dernier enfant, était considérée comme très malade. Elle ne put signer ni son acte de mariage ni son testament. Aucune mention de son décès, survenu peu avant le mariage du frère ainé, ne figure dans leur correspondance. Son père, colporteur de livres, fréquentait les bohémiens.

L'apparence physique du déchiffreur, son teint basané, ses cheveux noirs, ses yeux sombres, et la sonorité gutturale de sa voix, le faisaient surnommer « l'Oriental », et il s'était attribué plusieurs surnoms, dont « Seghir » ou « Cadet ».



Champollion en tenue égyptienne, peinture au pastel de G. Angelelli, 1828

Lacouture considère que «l'hypothèse d'une maternité exotique ou plus banalement hors mariage ne repose pas seulement sur les irrégularités de Jacques Champollion, mais aussi sur les invraisemblances de la version officielle et enluminée, dont la première est l'accouchement d'une femme de 48 ans, ce qui au XVIII^e siècle est un âge avancé – dont la santé est très altérée et qui n'a plus enfanté depuis dix ans, une femme dont le fils miraculeux ne parlera jamais dans sa correspondance alors qu'il fera nombre d'allusions jusqu'à la veille de sa mort, 28 ans après la disparition de Madame Champollion, à "un être cher qu'il aura laissé à Figeac" »¹².

Champollion a trouvé à se repérer à certains emplois du signifiant de cette écriture, qui sont effacés dans la nôtre. Sur la cheminée familiale, voyait-il l'image du blason comme un pictogramme, un idéogramme, un phonogramme, un déterminatif? Le cerne du blason, tel le cartouche qui signalait un nom de pharaon, entourait le dessin de deux lions. Il avait pu les lire comme deux phonogrammes L.

Dès 1792, l'Abbé J. J. Barthélémy considérait déjà que « les hiéroglyphes sur les monuments égyptiens sont réunis dans des ovales (...) pour représenter peut-être des noms de rois ou de dieux » (cf. note ¹). Champollion pouvait-il y chercher la trace de la lettre U, remplacée par un L dans son patronyme ou la trace perdue de celle qui « l'a enfanté » ?

Dans un cartouche de pharaon était aussi inscrit le nom donné par la mère au moment de la naissance. « L'emploi du cartouche est réservé aux deux noms les plus importants du roi qui en possède cinq, l'avant-dernier, précédé de "Roi de la Haute et de la Basse Egypte" et le dernier introduit par "fils de Rê"» ¹³. Le cinquième grand nom, introduit par le titre sa-Rê, est « donné au prince le jour de sa naissance. La majorité des commentaires indiquent l'usage selon lequel l'appellation est formée d'après les paroles prononcées par la reine pendant l'accouchement lorsque l'enfant apparaît (coutume mentionnée par Rabelais) » ¹⁴.

Le blason de la cheminée revêtait-il la valeur d'une écriture oubliée, de l'image effacée de son éventuelle mère de naissance?

Françoise Dolto écrit, à propos d'une enfant abandonnée: "Elle a fait un dessin extraordinaire: les trois points du visage de la mère à l'intérieur d'un rond. Vous savez que dans les dessins d'enfants ces points ne sont pas enfermés dans une forme. Elle les a mis à l'intérieur d'un visage (...). Cette petite, elle, a fait le plus beau dessin que puisse faire un enfant ayant intégré la mère archaïque. On peut dire que c'est presque pathognomonique de l'orphelin, ce dessin du premier visage qui l'a structuré »¹⁵.

Par ailleurs, Champollion a recherché la représentation d'une mère symbolique unique, dans la mythologie de l'Egypte Ancienne. Il écrivait dans sa *Grammaire égyptienne* que «les Egyptiens écrivaient le nom de leurs dieux de trois manières différentes: phonétiquement... figurativement... et symboliquement». Il a cru la trouver dans la déesse Neith.

Dans son *Panthéon égyptien*, il a construit une divinité féminine et mère universelle, en rassemblant dans cette déesse, des attributs et des caractéristiques qui ont été, par la suite, attribués à d'autres.

« Son nom est formé du segment de sphère, T, article féminin de la langue égyptienne, et encore du vautour, emblème et première lettre du mot "mère" (Mou ou Mout) en écriture hiéroglyphique » ¹⁶.

Il a associé en Neith, l'image du lion et celle du vautour. Neith génératrice, principe féminin à tête de vautour: « Les Egyptiens consacrèrent à Neith le vautour, animal qui, dans leur idée, fut le symbole fixe et du sexe féminin et de la maternité »¹⁷. « Le vautour est un animal qui, dans la croyance populaire des Egyptiens, ne comptait aucun mâle de son espèce (...). Pour devenir féconds, ces oiseaux s'exposaient pendant toute la durée des jours épagonèmes, à l'action du vent du nord (...). On croyait aussi que le vautour donnait souvent le plus touchant exemple de tendresse maternelle en se déchirant le sein pour nourrir ses petits de son propre sang »¹⁸.

Neith conservatrice à tête de lionne, Neith castigatrice à tête de lion et de crocodile. « Mais la tête de lion pouvait encore être prise sous d'autres acceptions dans l'écriture symbolique égyptienne; cet animal, doué d'une force physique remarquable, inspire naturellement la crainte aux êtres vivants qui l'approchent, c'est pour cela que sa tête fut aussi l'emblème de la terreur et de tout ce qui est formidable » 19.

Jusqu'alors, les essais de lecture symbolique avaient déjà produit d'importantes erreurs. Si la sonorisation des hiéroglyphes avait progressé grâce à la langue liturgique des Chrétiens d'Egypte, cela ne permettait pas de retrouver toutes les dimensions de l'écriture sacrée d'une civilisation au polythéisme syncrétique complexe ni celles de la langue perdue d'une civilisation oubliée. Il y a une perte, due à la transcription de l'image du hiéroglyphe dans notre système alphabétique. Les règles de l'écriture phonétique permettaient de traduire les écrits courants, correspondances, rapports d'affaires, mais les écritures sacrées ou les textes magiques restaient flous. La transcription du nom des pharaons

étrangers tels que Ptolémée ou Cléopâtre, était possible à l'aide de phonogrammes, mais l'écriture de noms purement égyptiens tels que Ramsès, Horus ou Thot ouvrait sur un champ symbolique tout autre, que la sonorisation par le copte ne permettait pas d'appréhender. Cela posait la question de leur appartenance à deux champs symboliques différenciés.

Cependant, Champollion a tenté de rattacher la mythologie qu'il découvrait à un champ symbolique déjà connu et il n'a pas retenu l'originalité de ce polythéisme.

Pour établir son *Panthéon égyptien*, il a recherché une triade primordiale. Dans sa lettre du 10 février 1829, il précise: «Le point de départ de la mythologie égyptienne est une triade formée de trois parties d'Amon-Ra, savoir Amon (le mâle et le père), Mout (la femelle et la mère) et Khons (le fils enfant). Cette triade s'étant manifestée sur la terre, se résout en Osiris, Isis, et Horus. Mais la partie n'est pas complète puisque Osiris et Isis sont frères. C'est à Kalabbschi que j'ai enfin trouvé la triade finale, celle dont les trois membres se fondent exactement dans la triade initiale: Horus y porte en effet le titre de mari de sa mère; et le fils qu'il a eu de sa mère Isis et qui se nomme Malouli »²⁰.

Pour Freud, ce même vautour a été à l'origine de son erreur de traduction dans *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, où il a traduit « nibbio » qui signifie « milan » en italien, par « vautour ». Il a utilisé tout à la fois les valeurs pictographiques et symboliques du phonogramme dessiné par le vautour qui a pour valeur alphabétique la lettre M. Ce phonogramme figure dans l'écriture du nom de la déesse Mout et permet par ailleurs d'écrire le mot « mère ». Cependant, ce n'était pas un vautour mais un milan que Léonard de Vinci avait dessiné dans le *Codex Atlanticus*.

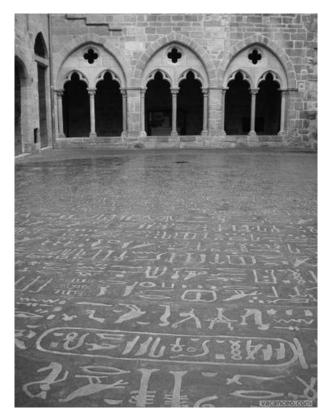
A la recherche d'une déesse mère, Champollion et Freud ont tenté de traduire des noms propres, alors que la caractéristique du nom, c'est que d'une langue à l'autre, il ne se traduit pas, il se transpose. Leurs erreurs maintiennent quelque chose de pictographique ou d'idéographique, à coté de la seule transcription phonétique que permet notre alphabet.

Freud a écarté le milan qui représente la déesse Isis.

Champollion s'est aussi heurté au mythe d'Osiris et il l'a laissé de côté. « La partie n'est pas complète ». Pourtant, les jours « épagonèmes » ainsi que le milan symbolisant la déesse Isis, appartiennent au mythe d'Osiris dans lequel l'interdit premier est celui de l'inceste entre frère et sœur.

Quand on a pu « sonoriser » les images de cette écriture, la différence entre la lecture des phonogrammes qu'il est possible de traduire avec notre alphabet, et celle des idéogrammes et pictogrammes qui appartiennent à un système tout autre est apparue. Elle souligne l'hétérogénéité des deux champs symboliques, dont l'un conserve l'image comme lettre. A leur interface, signifiants effacés, cerne qui découpe le nom donné par la mère de naissance, valeur imaginaire des lettres, phonétisme d'une langue oubliée, souvenir d'un visage maternel, ontils constitué les particularités de l'apprentissage de la lecture par le jeune Champollion?

²⁰ J.-F. Champollion, lettre d'Egypte du 10 février 1829, cité par J. Lacouture, *op. cit.*, pp. 454-452.



Inaugurée en 1993, la reproduction monumentale de la pierre de Rosette sur la place des Ecritures, à Figeac, ville natale de Champollion.

¹ Jean Lacouture, *Champollion, une vie de lumières,* Paris, Grasset, 1988.

² H.P. Hartleben cité par J. Lacouture, op. cit.

³ Cité par J. Lacouture, op. cit.

⁴ J. Lacouture, op. cit., p. 446.

⁵ J. Lacan, *L'identification, Séminaire IX*, 1961-1962, non publié, pp. 67-68.

⁶ *Ibid.*, notes p. 73.

⁷ Doblhöfer, cité par J. Lacouture, op. cit., pp. 447-448.

⁸ J. Lacan, Ecrits I, Paris, Seuil, 1966, p. 268.

⁹ J. Lacouture, op. cit., p. 453.

¹⁰ Ibid., pp. 454-455.

¹¹ J. Lacan, *L'identification* (voir note ⁵), pp. 67-68.

¹² J. Lacouture, op. cit., p. 149, citation Fonds Grenoble N.1549 (4).

¹³ G. Posener, S. Sauneron, J. Yoyotte, *Dictionnaire de la civilisation égyptienne*, Paris, Hazan, 1988, p. 42.

¹⁴ C. Desroches-Noblecourt, *Amours et fureurs de la lointaine*, Evreux, Stock/Pernoud, 1995, pp. 90-91.

¹⁵ F. Dolto, *Dialogues québécois*, Paris, Seuil, 1987, p. 167.

¹⁶ J.-F. Champollion, *Panthéon égyptien,* Tours, Inter-Livres, 1992.

¹⁷ Ibid.

¹⁸ Claudius Aelianus, *De natura animalium Lib. II, 46*; Horapollon, *Hieroglyphica Lib. I, § II, cité par J.-F. Champollion, op. cit.*

¹⁹ Horapollon, *Hieroglyphica Lib. I*, Hiéroglyphe 20, cité par J.-F. Champollion J.F., *op. cit.*

Le Marchand de Venise: « Au vrai, je ne sais pourquoi je suis si triste »

Jennifer Griffith

Que vient faire un article sur *Le Marchand de Venise* de William Shakespeare¹ dans le journal d'une association de psychanalyse? Dans son séminaire sur *L'Angoisse*, au chapitre XVI, Lacan, en tâtant son chemin, fait référence à un nombre assez époustouflant de créations, philosophiques, littéraires, spirituelles. Et, entre autres, *Le Marchand de Venise*. Cette référence par Lacan à des sources si différentes témoigne de son engagement vis-à-vis du sujet qu'il aborde et peut-être aussi de la difficulté à le cerner. L'idée de cet article est d'essayer de situer la problématique qui se joue entre Antonio et Shylock, protagonistes cités par Lacan, comme une des trames de la pièce tissées autour du thème de l'amour et la haine.

Tout d'abord, et malgré le ton tragique des relations entre Antonio et Shylock, la pièce est désignée par Shakespeare comme une comédie. Elle est écrite entre 1596 et 1598, sous le règne d'Elisabeth I^{re}, grande passionnée de théâtre, à une époque où le peuple aime fréquenter le théâtre pour s'amuser et se divertir, en contribuant à la pièce par force commentaires et bruits de fond. Elle offre des jeux de mots, des scènes de déguisement et de retournement de situations avec au cœur, et c'est bien le cas de le dire, les relations entre le Marchand de Venise, Antonio, et le riche Juif, Shylock.

Voyons d'abord les personnages principaux. Antonio, marchand à Venise, et son ami très cher, Bassanio. Ce dernier est épris de Portia, une jeune femme riche et orpheline. Shylock, le riche Juif qui vit sous le même toit que Lancelot, le bouffon, ainsi que sa fille unique, Jessica qui, elle, est amoureuse de Lorenzo, un chrétien.

Malgré sa désignation comme comédie, la pièce démarre sur une note mélancolique: Antonio, le marchand, est triste et il ne sait pas pourquoi. Propriétaire de biens, sans souci matériel, ne manquerait-il de rien? Nous apprenons que son ami, Bassanio, aime Portia. Mais il est sans argent pour lui faire la cour et passer l'épreuve des trois coffrets. Antonio lui propose de l'argent et Bassanio va accepter. Le seul hic c'est que, même s'il est très riche, Antonio, à ce moment-là, ne dispose pas d'argent liquide. Ses navires et les marchandises qu'ils transportent sont tous en mer. Pour réunir les fonds promis à son ami, Antonio décide d'emprunter de l'argent à Shylock. C'est là où les choses vont devenir intéressantes. L'accord qui va se conclure entre Antonio et Shylock tourne autour du mot «bond» en anglais. C'est un mot qui vient du vieux norvégien. Il signifie « gage », ce qui s'offre « à la place de», par exemple, à la place de l'objet emprunté. Il a aussi le sens de «ce qui lie l'un à l'autre». Cela nous envoie aussi à «gage de quelque chose», comme la bague offerte en tant que gage d'amour que nous retrouverons avec une des autres trames. (La traduction en français par «billet» ne permet pas de passer ces sens multiples.)

Normalement les gages seraient du même ordre. Shylock, cependant, propose un gage fusionnant les ordres symbolique et réel, qu'il qualifie d'«amusant»: si Antonio n'arrive pas à rembourser à temps, Shylock pourra prendre comme dédit une livre de chair d'Antonio, à découper et à prendre dans la partie du corps qu'il lui plaira. La « livre » renvoie à un montant d'argent, au sens de métal, mais aussi au poids qui constitue ce montant. Shylock souhaite se faire payer, mais en quelle monnaie? Le « jeu » semble loin d'être évident. Cependant, chose étonnante, Antonio va accepter et engager l'intégrité de son corps. S'estime-t-il hors danger, en s'engageant ainsi, où pense-t-il n'avoir plus rien d'autre à perdre que sa vie?

Même si elle est celle à laquelle la plupart des lecteurs vont penser quand les mots « Marchand de Venise » sont prononcés, la scène du tribunal ne va se jouer qu'au moment du quatrième acte. C'est-à-dire, elle constitue une des trames par lesquelles Shakespeare explore le thème des liens et celui de l'amour et de la haine. Nous y reviendrons. Que s'est-il passé? Contre toute attente, tous les navires d'Antonio ont fait naufrage, l'un après l'autre. La date pour rembourser Shylock est arrivée et Antonio se trouve sans moyens pour le faire. La scène du tribunal met donc en face Antonio, effacé et dépourvu, et Shylock triomphant, sûr de la validité de son obligation et de son droit.

Qui va assurer la défense d'Antonio? C'est un jeune avocat, assisté par son clerc. Les spectateurs savent qu'il s'agit ni plus ni moins que de Portia, celle qui est aimée par Bassanio, et sa servante, déguisées en hommes. Mais les autres personnages ne sont pas au courant. Les termes du contrat sont examinés. L'avocat va donner à Shylock la possibilité de délier l'obligation: par exemple, recevoir trois fois la somme d'argent qui est due. Mais rien n'y fait. Shylock, révélant toute sa haine envers Antonio, insiste sur les conditions du contrat. Alors intervient un retournement de situation. L'avocat lui signifie qu'il prépare son couteau, qu'Antonio défait son chemisier, mais que, selon les termes du contrat, il n'a droit qu'à la livre de chair, à une once ni plus ni moins, et qu'aucune goutte de sang n'est autorisée. A son tour Shylock se trouve coincé, car les autres aussi peuvent prendre les termes de son contrat au pied de la lettre.

C'est donc cette scène-là à laquelle Lacan renvoie dans le chapitre XVI. Mais elle ne se termine pas avec ce questionnement sur la nature du « *bond* » et la sanction du comportement de Shylock. Elle se conclut autour de la question d'un autre gage, cette fois symbolique, l'échange de bagues comme témoin de l'amour.

Bassanio ne peut assez remercier le jeune avocat d'avoir délivré son ami, Antonio, et lui propose une rémunération qui est refusée. Bassanio insiste et à ce moment-là l'avocat, Portia, et ce moment d'ironie dramatique est délicieux, lui demande sa bague:

«Et, pour votre amour, je vous prendrai cet anneau... Ne retirez pas votre main, je ne prendrai rien de plus,

Et votre amour ne me refusera pas cela».

L'expression « Ne retirez pas votre main, je ne prendrai rien de plus », renvoie à deux sens : c'est la bague qu'elle veut, et rien d'autre, mais aussi, elle ne lui prendra pas sa main en chair. L'échange reste symbolique.

Bassanio résiste et l'avocat part, apparemment mécontent. A ce moment-là c'est Antonio qui intervient et demande à Bassanio de la lui donner quand même. Que dit-il exactement?

« Mon seigneur Bassanio, laissez-lui cet anneau, Que ses mérites et mon amour pour vous Soient mis en balance avec les ordres de votre femme. »

Antonio n'y est pas pour rien dans ce qui lui est arrivé. N'oublions pas ses paroles au geôlier quand il apprend qu'il va devoir honorer la dette envers Shylock:

« Allons geôlier, avance, prions Dieu que Bassanio vienne

Me voir payer ma dette, je n'ai cure du reste!»

D'ailleurs le texte anglais dit « payer sa dette ».

Le cinquième et dernier acte se joue à proximité de la maison de Portia. Comique, il s'adonne à cœur joie aux équivoques et aux identités méconnues. A l'époque de Shakespeare les hommes jouaient les rôles féminins. Ainsi les rôles de Portia et de Nerissa étaient assurés par des hommes qui jouaient des femmes qui s'étaient déguisées en hommes. De quoi s'y méprendre! Gratiano, qui avait donné sa bague, lui aussi, mais au clerc de l'avocat, répond à Nerissa qui joue la dépitée:

« Pour ma part je voudrais que celui qui l'a reçue fût châtré,

Puisque vous prenez tellement la chose à cœur, ma bien-aimée. »

Le ton de cet acte final est léger. Portia et Nerissa prennent un malin plaisir à tourmenter leurs maris, pour avoir donné à quelqu'un d'autre les bagues reçues comme symbole de la fidélité en amour. Gratiano ne trouve d'autre défense que de dénigrer la valeur du serment trahi. Quand Portia lui demande quel est l'objet de leur dispute, il répond qu'il s'agit:

«D'un cercle d'or, d'un misérable anneau Qu'elle m'a donné, dont la devise était Absolument pareille aux vers de coutelier Qu'on grave sur les couteaux, "Aime-moi et ne me quitte pas" ».

Se trouve ainsi posée encore la question du poids de la parole, que vaut une parole? Une fois les méprises révélées et que l'action va vers sa fin, Bassanio veut se rattraper:

> « Portia, pardonne-moi cette faute obligée, Et devant tous ces nombreux amis qui m'écoutent Je te jure, par tes beaux yeux Où je me vois... »

Mais Portia, fin connaisseur de l'équivoque, ne se laisse pas jeter de la poudre aux yeux:

«Ecoutez bien cela! Dans mes yeux il se voit double! Une fois dans chaque œil, jurez donc par votre âme double

Et ce sera un serment bien digne de crédit. »

De nouveau revient le thème de serments et de crédit, qui a dû faire la joie des spectateurs tout en posant la question de la valeur d'une parole.

Dans la dernière scène Antonio réapparaît, pour se désigner «la cause infortunée de ces querelles». Le traducteur introduit un jeu de mots autour d'«infortuné» qui est tout à son honneur. Cependant le texte dit «unhappy subject». Sujet/objet/cause malheureux de ces querelles. Le malheur d'Antonio, sa mélancolie déclarée dès la première ligne de la pièce, font de lui le moteur de l'action, ce qui permet de comprendre pourquoi la pièce porte son nom.

Pour calmer le jeu, Antonio va se porter de nouveau garant, au nom de son ami. Ayant déjà engagé son corps, il monte d'un cran:

« J'avais gagé mon corps pour sa prospérité, Et sans celui qui a reçu l'anneau de votre mari Tout était perdu. Une fois de plus je me porte garant,

Cette fois sur mon âme, que votre seigneur Ne violera plus jamais sa foi volontairement. »

Et nous voilà repartis pour un nouveau tour.

D'autres trames rejoignent celles déjà présentées. Il y a l'amour entre Lorenzo et la fille de Shylock, Jessica, qui trouve sa plus belle expression au début du cinquième acte où Shakespeare leur fait cadeau de répliques qui sont de la pure poésie. Sans oublier le thème des trois coffrets: celui qui choisira le coffret juste sera récompensé de la main en mariage de Portia.

Mais un autre thème apparait, en parallèle à celui de l'amour. Dans cette pièce où les personnages s'adonnent à l'amour et à tous ses aléas, il reste Shylock qui semble agi par une haine des plus profondes. Il entre sur scène (acte I, scène III), lorsque Bassanio et Antonio viennent lui demander de prêter de l'argent. Nous apprenons qu'Antonio, en tant que chrétien, prête de l'argent gratis, grevant ainsi le taux d'intérêt que pouvait demander Shylock. En voyant arriver Antonio, Shylock réfléchit à part:

«Si je peux le tenir une fois sur le flanc, J'assouvirai la vielle rancœur que je lui porte. Il hait notre sainte nation, et se répand en injures, Dans le lieu même où s'assemblent les marchands, Contre moi, mes affaires, et mon profit bien gagné, Qu'il appelle intérêt. Maudite soit ma tribu, Si je lui pardonne. »

Au fur et à mesure de l'action (acte III, scène 1), nous découvrons un autre objet de la haine de Shylock, sa fille, partie avec un chrétien et emportant de l'argent et des bijoux en même temps:

«Jamais la malédiction ne s'était abattue sur notre nation jusqu'à ce jour, jamais je ne l'avais ressentie jusqu'à ce jour – deux mille ducats que je perds là, sans compter d'autres bijoux précieux, fort précieux; je voudrais ma fille morte, là, à mes pieds, les bijoux à l'oreille: je la voudrais enterrée, là à mes pieds, les ducats dans son cercueil!»

Ses paroles font vibrer une onde de choc, quant à leur violence. En effet, Shylock est présenté comme le seul personnage qui n'aime pas. Et que personne n'aime.

Pour conclure revenons à Lacan! En parlant de la livre de chair, Lacan fait intervenir la Bible hébraïque

et la loi de la dette et du don. « L'enjeu du pacte », dit-il, « ne peut être et n'est autre que cette livre de chair, à prélever, comme dit le texte du Marchand, tout près du cœur. » Shakespeare, dit Lacan, en attribuant cette thématique à Shylock, un Juif, avait été inspiré par « quelque chose de toujours effleuré et jamais attaqué dans sa profondeur dernière ». Au sujet de cette pièce qui traite de l'amour et de la haine, Lacan introduit ce qu'il appelle « la zone sacrée, où l'heure de la vérité est évoquée, qui sonne la rencontre avec le côté implacable de la relation à Dieu, avec cette méchanceté divine par quoi c'est toujours de notre chair que nous devons solder la dette ».

Cet article a effleuré la complexité travaillée et toujours pertinente du texte de Shakespeare. *Le Marchand de Venise* permet de multiples interprétations, encore aujourd'hui. Reste à faire le lien entre cette citation de Shakespeare et les associations suivantes de Lacan autour de Kwan yin, divinité féminine, connue autrefois sous le nom d'Avalokiteshvara².

¹ William Shakespeare, *Le Marchand de Venise*, Folio théâtre, édition bilingue Gallimard, 2010. Le titre de ce texte reprend la première ligne de la pièce: «*In sooth I know why I am so sad*» (Antonio, acte I, scène I).

² J. Lacan (1962-1963), *L'Angoisse, Livre X*, Paris, Seuil, pp. 254-255.

CLINIQUE PSYCHANALYTIQUE

Le « suicide de l'objet » : une lecture de la mélancolie

Cyrielle Weisgerber

Une clinique questionnante

La question de la mélancolie a été ouverte pour moi par une femme qui, si elle « est » mélancolique, me fait l'indélicatesse de l'être alors ou trop, ou trop peu! Je l'ai rencontrée pendant l'une de ses hospitalisations, alors que je travaillais comme interne en psychiatrie. J'ai continué à la recevoir en consultation, de cette même place d'interne en psychiatrie, intéressée, ou peut-être lancée à la découverte de la psychanalyse — d'un tel «lancement » on ne sait trop où l'on va retomber... C'est de cette même « place », un peu en plein vol, que j'écris ce qui suit.

Louise, âgée d'une cinquantaine d'années, vient donc me voir toutes les semaines, parfois deux à trois fois par semaine lorsqu'elle me « cause » trop d'angoisses, dans les deux sens du terme, et me parle, plus ou moins, plus ou moins laborieusement. De multiples aspects de son discours, et de notre lien clinique, appellent à réflexion. Je n'en retiens ici que quelques-uns, et m'intéresserai surtout à une certaine période de nos entretiens: alors qu'elle a quatre épisodes dépressifs dans son passé, dont un pendant lequel je l'ai rencontrée, et dont elle a « guéri » rapidement, cette fois-ci l'état mélancolique perdure, même pendant et après l'hospitalisation.

Sa parole est peu spontanée, son histoire fragmentaire, et je me vois déployer toutes mes ressources d'astuces et d'énergie pour « la faire parler »; que chercherais-je donc à lui faire avouer? Elle parle de son état en termes de maladie, comme si elle parlait moins d'elle-même que d'une affaire qui serait surtout celle du médecin qui la soignerait.

Et pourtant son histoire regorge d'événements et de situations dramatiques; sans doute pourrait-on en tirer sans peine la matière d'une trilogie tragique. Comme dans les grandes œuvres classiques, l'héroïne est en proie au courroux des dieux, singularisés ici depuis l'avènement du monothéisme, et dévorée par la culpabilité. La faute sexuelle en serait la cause désignée, après plusieurs relations amoureuses dans sa jeunesse; mais derrière cet écran se révèle progressivement un autre motif, au sens musical cette fois-ci, qui se répète aux moments cruciaux de son histoire.

Il s'agirait, de manière ramassée, de la question de remplacer un mort: le père de Louise s'est vu hériter de la ferme familiale. En effet, il était revenu seul du front où il avait été envoyé avec ses frères aîné et puîné, à la fin de la Seconde Guerre mondiale.

Mais le père n'est pas seul à venir prendre la place d'un défunt. La mère de Louise est la deuxième épouse de son père, d'un remariage survenu très rapidement après le décès de la première femme; celle-ci est morte des suites d'une grossesse extrautérine, à son cinquième mois, ainsi que le fœtus, dont Louise sait qu'il s'agissait d'un garçon. Et, comble du sort ou de l'ironie, c'est quelques mois après le décès de la première épouse de son mari, que Louise l'épouse à son tour. D'ailleurs, malgré leur amour pour elle évident après une rencontre fortuite de cet ancien ami d'enfance, déjà marié alors, Louise insiste à dire qu'elle n'a accepté ce mariage qu'avec une certaine répugnance; ce qui a emporté sa résistance serait moins son grand amour, que son souhait de fuir sa situation insupportable de gouvernante dans la maison d'un prêtre, où elle semblait avoir trouvé une position d'expiation permanente de ses fautes, sous le joug d'un homme aux manières perverses.

Que faire de ce très beau, trop beau scénario? Qu'y a-t-il à en apprendre? Les réflexions autour de cette rencontre clinique m'auront enseigné au moins la fascination que peut exercer l'histoire dans son illusion explicative: au-delà de l'illusion d'explication, impasse de la cure, les motifs de l'histoire narrée par le sujet permettent de repérer quelque chose de la place que vient prendre le sujet sur la scène de sa réalité, et qu'il rejoue encore dans le lien transférentiel.

J'avançais en guise d'entrée que Louise était ou trop, ou trop peu mélancolique. Dans la période qui m'intéresse ici, de non-guérison d'un épisode dépressif, Louise me tient en effet un discours tout à fait mélancolique, empreint de vide, d'absence complète de tout élan désirant, d'une évanescence du lien à l'autre et au monde; dans le même temps elle ne souhaite pas être réhospitalisée, car elle tient à s'occuper de son plus jeune fils encore scolarisé, et gère ainsi toutes les tâches du quotidien.

Les idées classiquement délirantes, présentes au début de son épisode dépressif, de culpabilité, incurabilité, damnation, abandon par Dieu, indignité, restent exprimées avec moins de véhémence, mais, me semble-t-il, pas vraiment moins de certitude. Cependant, comme tout au long de notre relation clinique, c'est étrangement sous la forme d'une question qu'apparaissent ces idées. « Je pense que Dieu m'a abandonnée et que je ne guérirai jamais », me dit Louise, « mais qu'en pensez-vous, Docteur,

pensez-vous que je guérirai? ». Et lorsqu'elle « va un peu mieux », elle me répète encore, « c'est toujours la même question, mais j'ai besoin de vous la poser encore: pensez-vous que je vais guérir? ». Un discours délirant peut-il se formuler comme une question posée, voire adressée au thérapeute? S'agit-il ici d'un discours délirant à proprement parler?

Détours théoriques

Ces questions m'ont amenée à un petit détour dans les méandres de la théorie. Qu'est-ce qu'un discours délirant? Que sait-on du sujet délirant et de son discours? Le sujet délirant serait celui qui ne serait plus dans la même « réalité partagée » que les autres, celui avec lequel il serait vain d'essayer de discuter de son délire, car non dialectisable, celui qui serait dans un autre monde, son monde délirant, comme non accessible aux autres. Dans le cas caricatural du syndrome d'influence, le sujet devient le jouet de l'autre: ce n'est plus lui-même qui parle ou pense, c'est l'autre à travers lui; ce n'est plus lui-même qui dirige son propre corps, c'est l'autre.

Que peut-on entendre ici de cet étrange rapport à l'altérité? Mais tout d'abord, que serait le rapport à l'autre du sujet « normal » ou névrosé?

Le sujet « normal » ou névrosé, quant à lui, sait bien que lorsqu'il parle, il dit ce qu'il a lui-même choisi de dire; lorsqu'il agit, il fait ce qu'il a choisi de faire; du moins il le croit... Il aura fallu attendre Freud pour soulever le voile de cette évidence trompeuse, voile qui pour autant, pour tout un chacun retombe bien vite. Et Lacan de l'exprimer avec son implacable précision: «Le désir est le désir de l'Autre», «l'inconscient est le discours de l'Autre»... Quelle serait alors la différence entre la névrose et le délire, si ce n'est la méconnaissance de son aliénation par le névrosé? Etrange renversement des notions classiques. « Il est fou, il délire, il est psychotique, c'est-à-dire il est aliéné »; un tel modèle ne tient plus dès lors que l'on a entendu un tant soit peu, dans la parole de ceux qui nous parlent, dans notre propre parole, dès lors que l'on a expérimenté, la banale aliénation du sujet névrosé ou « normal ». « La banale aliénation du sujet normal », aurait-il pu écrire aussi. Aussi insoutenable que la légèreté de l'être.

Amertume de névrosée que tout cela, bien sûr; le carcan de la répétition, de la soumission à la demande, du désir, des mots et jusqu'à l'intonation de l'autre au creux de « ma » voix, serait un baume pour celui qui est pris dans les affres du délire. Serait-ce alors que nous n'avons de « choix » qu'entre différentes formes d'aliénation, dont la névrose ne serait que la moins terrible? Mais pourquoi l'autre semble-t-il ainsi omniprésent, et surtout au cœur du moi et de l'intime, où il m'anime et m'agit?

Dans son article « Die Verneinung », Freud montre comment le monde se crée à nouveau pour chaque

être parlant à partir de la distinction première du dedans et du dehors, du moi et de l'autre; il souligne de plus que cette distinction, base de toute pensée et de tout jugement, est un avatar de la dynamique pulsionnelle qui peut se résumer en « bon/mauvais », et «prendre en moi/rejeter hors de moi». Cependant, alors même que la distinction est essentielle, il décrit le double mouvement incessant de la projection et de l'introjection par lequel se constituent dedans et dehors, moi et autre. Ainsi c'est en quelque sorte de la confusion perpétuelle du moi et de l'autre que résulte leur distinction. Lacan aura aiguisé l'arête de ce paradoxe en forgeant le concept d'« intimextimité », ou encore en se référant à la topologie et à ses étranges bouteilles n'ayant finalement ni dehors ni dedans à force de torsions alambiquées.

La bande de Möbius, ce long rectangle dont les deux petits côtés sont soudés l'un à l'autre après torsion du rectangle, vient imager l'étrange rapport ainsi constitué entre moi et autre. Il semble, à chaque endroit du rectangle, qu'il y ait deux faces et deux côtés du rectangle, alors qu'il suffit de glisser le doigt tout au long d'une face pour se rendre compte qu'elle rejoint celle qui semblait être une «deuxième» face, une «autre» face.



La bande de Möbius

Jean-Marie Jadin, dans un de ses ouvrages², propose de représenter l'opération du Nom-du-Père par une coupure latérale sur la bande de Möbius, qui permettrait de lui redonner une structure de rectangle, et de différencier ainsi les deux faces, le moi et l'autre. C'est là que la représentation, serait-elle topologique, montre ses limites: pour le sujet névrosé il y a deux faces, et il n'y en a qu'une à la fois: à la fois moi et autre sont distingués, et ils se confondent.

Comment dire simplement, trop simplement peutêtre, à quoi correspond l'opération ou la métaphore du Nom-du-Père? Est-il trop simpliste de l'entendre comme l'inscription dans la réalité psychique, tissu de mots et d'images, comme tel illimité, de la limite dans le Réel? Est-il trop réducteur de considérer que le concept de castration vient rendre compte de cette opération, dans le monde pulsionnel où baigne l'enfant avec les premiers autres/Autres que sont ses parents? Si, comme le propose Jean-Marie Jadin, c'est le Nom-du-Père qui permet une différenciation presque artificielle du moi et de l'autre, qu'implique alors la notion de forclusion du Nom-du-Père? Rendelle compte d'un rapport spécifique à l'altérité pour le sujet délirant?

La question du rapport du sujet à l'autre est démultipliée dès qu'est introduite en plus la distinction lacanienne du petit autre et du grand Autre. Dans la modélisation möbienne du lien à l'autre, de quel autre s'agit-il? Sans doute avant tout du petit autre, celui dont l'image captive le sujet, celui qui devient objet d'amour et d'identifications. Mais le grand Autre, sur un autre plan que l'imaginaire, se montre lui aussi dans une forme de lien möbien avec le sujet: lui, l'Autre, celui que je suppose à l'œuvre dans l'autre humain rencontré dans la réalité, dont je crains le jugement et cherche l'assentiment, dont je ne sais ce qu'il me veut, c'est pourtant bien son désir que je prends pour le mien et qui m'anime. Le schéma optique vient en quelque sorte mettre en relief ces deux dimensions du lien möbien à l'autre et montrer de quelle manière elles s'articulent entre elles.

Que serait une position subjective mélancolique?

Si l'on se réfère à ces quelques idées comme à un certain éclairage, une façon parmi d'autres de parler de la condition de l'être parlant, qu'y aurait-il à dire alors du sujet mélancolique? Et surtout que dire, qu'entendre de ce que dit Louise?

Dans La cruauté mélancolique³, Jacques Hassoun analyse la position subjective mélancolique et ses implications dans la cure psychanalytique d'un sujet mélancolique. Pour lui, une des spécificités de la position subjective mélancolique serait la nonconstitution de l'objet: l'objet n'a pas pu se détacher de la Chose première, l'Autre n'a pas perdu l'objet. Il semble s'agir ici d'une manière indistincte à la fois de l'objet de la relation d'objet et de l'objet a. Une indication d'Hassoun quant à la « cause » de la nonconstitution de l'objet serait l'idée que la mère ellemême, du fait de son mode de lien à son homme, n'a pas pu accepter de perdre l'objet, n'a pas pu céder le sein.

La scène de la réalité psychique du sujet mélancolique serait alors construite autour d'un Autre tout-puissant, non-manquant, et donc non-désirant. Non-manquant, il ne peut s'intéresser à rien, et en particulier au sujet mélancolique, qui ne peut dès lors qu'être un déchet à ses yeux. Le défaut du manque, et de l'objet à proprement parler, interdit au sujet mélancolique lui-même tout désir: aucun «objet» du monde ne saurait être désiré. L'agalma socratique serait comme absent du monde du sujet mélancolique, qui ne peut ni le receler en lui, ni le déposer en aucun objet.

Mais je commence à me perdre dans l'abstraction des termes techniques et des essais de théorisation. Revenons à Louise pour me sortir de cette impasse.

Lors de cet épisode dépressif qui s'éternise, Louise finit - le temps, l'environnement institutionnel, les psychotropes aidant, peut-être - par aller un peu mieux; elle ne souffre plus d'angoisse, se sent capable d'assumer ses tâches quotidiennes, et avec le sourire s'il vous plaît. Même la perspective de devoir faire des achats ne l'épouvante plus. Seule et nouvelle ombre au tableau, elle apprend, deux semaines après sa sortie de l'hôpital, que son mari a une maîtresse. La réalité vient là comme répondre à une interrogation qu'elle se formulait déjà de manière indirecte: « Pourquoi la dépression dure-telle si longtemps cette fois-ci? », se demandait et me demandait-elle, « ne serait-ce pas parce que quelque chose s'est brisé en moi, qu'il y a comme un dégât dans mon corps ou dans mon âme? ». « Mon mari lui aussi souffre beaucoup de cette dépression; il m'a dit qu'il ne pourrait en supporter une de plus. D'ailleurs lui aussi pense que je n'irai plus jamais mieux, que je ne serai plus jamais comme avant », ajoutait-elle.

Alors, enfin me semble-t-il, elle commence à aborder le thème du remplacement de l'objet d'amour. Dans son discours, moins téléguidé par les questions de l'autre, moi en l'occurence, se dit son étonnement devant la hâte avec laquelle son mari s'est remarié après le décès de sa première femme. «Je ne comprenais pas comment il pouvait se remarier si vite; j'ai cru que c'était à cause de moi, parce qu'il m'aimait ». La remise en cause de son mariage lui permet aussi d'évoquer plus précisément toutes les difficultés rencontrées dans cette union et toute son insatisfaction: en particulier elle relate l'importance qu'a gardée sa belle-mère pour son mari: « Dès qu'elle lui demandait quelque chose, il faisait ce qu'elle voulait; alors que moi je n'avais pas mon mot à dire ». Ici s'entend, et Louise elle-même commence à l'entendre d'ailleurs, que la place d'épouse de cet homme que Louise est censée venir prendre, à vrai dire n'est pas libre. La mère du mari ne l'a pas vraiment quittée, cette place, et que penser de la première épouse comme si vite oubliée? Un autre élément semble important: Louise explique que le mariage a été organisé très rapidement, à la demande pressante de son mari et/ou de la mère de celui-ci, sur l'argument essentiel que l'enfant du mari, une petite fille de quatre ans, « avait besoin d'une mère ». C'est donc à cette place de mère de l'enfant de son mari que Louise a été convoquée, place que sa belle-mère qui l'y convoque ne lui cèdera pourtant ensuite qu'avec peine. Etait-ce la seule place « libre »? En quoi n'estce pas aussi une mère pour lui que le mari de Louise demande, alors même qu'il en a déjà une, qu'il en a comme plus que de besoin, d'une mère?

Louise dit de plus s'être prêtée au jeu: « Je voulais être une mère pour cette petite fille ». N'est-ce pas aussi pour la petite fille qu'elle a été qu'elle demande une mère, une mère aimante? En effet cela aura été un des premiers thèmes abordés dans nos rencontres, celui de l'impression de Louise de n'avoir pas été aimée par sa mère. Surgit alors le souvenir très vague d'un épisode de sa petite enfance totalement passé sous silence jusque-là: à l'âge de dix-huit mois Louise a été hospitalisée pendant deux ou trois semaines. Elle sait n'avoir pas eu de visite pendant ce séjour à l'hôpital: « Je n'ai pas de vrai souvenir, juste un très grand sentiment d'abandon; et j'ai toujours ensuite eu très peur d'être abandonnée ».

A nouveau les événements et le tragique se pressent à la porte de l'histoire de Louise. Au-delà du drame se repère que dans le motif du remplacement d'un mort, domine surtout l'impossibilité du remplacement, comme un écho aux théories proposées par Jacques Hassoun. En effet dans cette confrontation au «remplacement d'un mort», tout se passe pour Louise comme si l'objet n'était pas perdu, comme si le manque ne s'était pas constitué, comme si alors l'objet de la relation d'objet ne trouvait pas de place où se loger, interdisant la suite métonymique du remplacement de l'objet d'amour. Lorsqu'il s'agit pour Louise de remplacer l'épouse de son premier mari, à vrai dire la place d'épouse est encombrée encore de la mère du mari, et d'ailleurs ce n'est pas là qu'on attend Louise, mais à la place de la mère de la fille laissée orpheline, place qui par définition peutêtre n'est pas une place permutable: comment pourrait-elle devenir la mère d'un enfant qui n'est pas le sien, et qui surtout a déjà une mère, même morte? C'est encore à une place déjà prise qu'on l'attend, qu'on l'assigne.

Serait-ce en écho aux autres « remplacements » de la famille? Le père de Louise a hérité à la place de son frère; à quel impossible a-t-il là été confronté? Sa première épouse est morte à cinq mois de grossesse, avec son premier enfant, qui n'est pas là qu'un fœtus indéterminé, mais un enfant dont on a su qu'il était un garçon. Non seulement la mère de Louise, mais aussi Louise elle-même et ses frères et sœurs, viennent à la place de ce couple mère-enfant disparu. Louise ne ressemblait pas à sa mère, ditelle, mais à la famille de son père. A qui ou à quoi s'identifie-t-elle là, qui la mène de manière récurrente dans sa vie à s'identifier au déchet pour lequel se prend le sujet mélancolique?

En guise de conclusion... provisoire

Autour de mon lien clinique avec Louise, les pistes, les idées, les hypothèses, foisonnent. Il y en a d'ailleurs eu d'autres par le passé, il y en aura probablement d'autres encore, si nos rencontres se poursuivent. Un peu arbitrairement j'aimerais resserrer mon propos autour de trois points cliniques et théoriques.

Le discours de Louise est-il délirant? Est-il mélancolique au sens du délire mélancolique?

A nous pencher sur le rapport à l'autre, nous avons cru pouvoir repérer l'étrange rapport « normal » à l'autre, fait de continuité et de discontinuité simultanées. Dans ce lien à l'autre/Autre que l'on peut dire möbien, le sujet non délirant ne sait pas ce que lui veut l'Autre, il s'interroge à ce propos, cherche à lui plaire et craint de le décevoir. Dans toute rencontre, du moins jusqu'à celle qui me fera délirer, je me demande: «Il dit ça, il fait ça, mais qu'est-ce qu'il pense? Qu'est-ce qu'il veut? Qu'estce qu'il me veut?». L'Autre comme réponse supposée à ces questions, construction psychique une fois encore, demeure un mystère et une interrogation pour le sujet non délirant. Pour le sujet délirant au contraire, tout se passe comme s'il se retrouvait confronté brutalement à savoir ce que lui veut l'Autre, puisque l'Autre l'agit, le manipule, le fait parler, le fait penser, ou encore lui assigne une mission. Le sujet délirant mélancolique lui aussi sait très précisément ce que lui veut l'Autre, à savoir rien: en effet que pourrait-il lui vouloir, cet Autre que Hassoun nous décrit privé de manque et de désir?

Et Louise, alors, Louise qui me questionne encore et encore? Il y a peut-être lieu de s'intéresser à ceci précisément, au fait qu'elle interroge *encore et encore*. Quelles que soient les formes de réponse (dans une première tentative un peu trop spontanée de la rassurer), puis de non-réponse que je tente de lui apporter, la question revient toujours. Tout se passe ici comme si Louise n'entendait pas la réponse de son interlocuteur dans la réalité, comme si elle ne pouvait entendre que la réponse qu'elle suppose à l'Autre, et qui serait: «Non, tu ne seras pas pardonnée, tu ne le mérites pas, tu ne vaux rien, non, tu ne guériras pas ». C'est bien la réponse que murmurent sans relâche à ses oreilles l'incapacité, l'indignité, la culpabilité qui la tenaillent.

En ce sens, au sens où Louise ne sait que trop bien ce que lui veut l'Autre, à savoir rien, je pense que son discours peut s'entendre comme délirant et mélancolique.

Et pourtant, c'est là le deuxième point sur lequel j'aimerais insister, son discours, voire sa position subjective, ne correspondent pas tout à fait au modèle théorique du délire et de la mélancolie, et ne sauraient s'y résumer. Ici le modèle inspiré de Jacques Hassoun, d'une réalité psychique du sujet mélancolique gouvernée par un rapport aliénant à un Autre cruel et tout-puissant, non désirant, ne se trouve pas confirmé à la lettre pour Louise. Louise traverse aussi des périodes pendant lesquelles un élan désirant est possible, et il en reste parfois quelque chose, de cet élan, même au cœur de ses périodes les plus sombres. Pour Louise ce n'est pas que l'objet n'a jamais été perdu, n'a jamais existé, qu'il n'y a jamais eu de manque; mais tout se passe, dans certaines circonstances de sa vie faisant vaciller sa réalité psychique, comme si.

La rencontre de Louise illustre ainsi la subtilité et la multiplicité des variantes cliniques d'une théorie de la réalité psychique du sujet mélancolique, mais aussi sa plasticité. Comment d'ailleurs pourrait-il en être autrement, puisque la clinique nous enseigne que la mélancolie se donne en épisodes et non en une structure fixe et figée? Le modèle théorique au contraire offre l'impression trompeuse d'une fixité: les rouages de la scène de la réalité psychique, à savoir les rapports du sujet/moi à l'Autre/autre, peuvent sembler donnés une fois pour toutes dans la constitution subjective. Au contraire il s'agit peut-être de les appréhender dans toute leur mobilité potentielle, remise en jeu dans toute rencontre, et en particulier dans la rencontre avec un psychothérapeute ou un analyste. La réalité psychique serait alors cette scène apparaissant dans un jeu de miroirs déterminé par le rapport, mobile et mobilisable, du sujet à l'autre, à l'Autre et à son moi.

Enfin, troisième et dernier point, j'en viens au « suicide de l'objet » que j'ai inscrit au titre de ces réflexions éparses. Lacan, parlant de mélancolie, lâche l'expression énigmatique de « suicide de l'objet » ⁴, reprise et commentée par Jacques Hassoun entre autres. Etrange paradoxe: comment pourrait-il y avoir suicide d'un objet? Car le terme de suicide implique que l'agent et l'objet de l'acte sont confondus, mais il nécessite un agent, que l'objet

pris dans sa dimension passive d'objet de la relation ne saurait incarner. Le paradoxe peut se résoudre par la prise en compte du lien möbien du moi et de l'autre, et de l'intimextimité lacanienne. C'est bien le moi comme l'autre (d'ailleurs faudrait-il parler ici de moi ou de sujet?) qui tuent et sont tués dans ce suicide particulier: la non-constitution du manque et de l'objet fait perdre toute existence dans un monde pulsionnel, dans un monde de désir, à tout objet, à tout autre, comme au sujet et au moi eux-mêmes.

Le «suicide de l'objet» serait alors un aléa, un accident, un achoppement, dans le jeu de miroirs faisant apparaître la réalité psychique du sujet, ou encore dans le jeu des relations möbiennes du moi/sujet avec l'autre/Autre; à revenir au modèle de la bande de Möbius et de la coupure latérale de l'opération de Nom-du-Père, proposée par Jean-Marie Jadin, le « suicide de l'objet » pourrait alors être considéré comme une forme bien spécifique de forclusion du Nom-du-Père.

Il reste encore à souligner un autre aspect étrange de ce suicide. Il s'agirait d'un suicide après lequel l'objet peut renaître, s'il est vrai, et la clinique le montre, qu'un sujet peut sortir d'un épisode mélancolique. L'objet lui-même n'est pas construit et présent une fois pour toutes, n'est pas du registre de l'être, mais bien de celui de l'apparition fugace et toujours renouvelée dans un certain jeu de miroirs.

Lucien Israël a intitulé *L'aliénation* son séminaire de l'année 1989-1990, et y traite entre autres de l'aliénation du sujet parlant.

² Jean-Marie Jadin, *Toutes les folies ne sont que des messages*, Strasbourg, Arcanes/érès, 2005, p. 250.

³ Jacques Hassoun, *La cruauté mélancolique*, Paris, Aubier, 1995.

⁴ Jacques Lacan, séminaire *Le Transfert*, séance du 28 juin 1961.

ECHOS DE SEMINAIRES, CARTELS ET COLLOQUES

Répétition et structures

Jean-Richard Freymann

Ce texte est la transcription d'un exposé oral de J.-R. Freymann dans le cadre du séminaire de la F.E.D.E.P.S.Y. qui s'est tenu à Besançon, le 13 mai 2011. Il a été présenté par Dominique Vinter en ces termes:

« Nous poursuivons ensemble nos questionnements avec ces soirées de psychanalyse vivante pour reprendre le joli terme d'une amie. Nous avions commencé par interroger la question de l'acte dans son rapport à la parole, au langage ce qui nous a conduit vers le concept de répétition cette année dans nos cartels et lors d'une première soirée en mars.

C'est avec J.-R. Freymann que nous avons décidé de nous arrêter un moment ce soir sur ce thème "Répétition et structures".

Nous te remercions chaleureusement d'être à nouveau parmi nous, répétition, pourrions-nous dire, oui, si nous entendons d'emblée que la répétition, ce n'est pas à confondre avec du ressassement ou un retour à l'identique mais c'est distinct puisqu'on ne refait jamais la même chose. Il y a quelque chose de nouveau à chaque fois, selon une formule de J. Lacan dans les années 1964. Il va s'agir d'introduire un certain nombre d'éléments à propos de la répétition en les posant les uns à côté des autres dans un ensemble pas très bien cousu mais ce sont des éléments qui auront émaillé nos discussions en cartel et lors de cette soirée de mars dernier.

Ce concept de répétition nous a quelque peu surpris en bien des occasions, déjà en le travaillant, et en lisant et relisant des textes de Freud. Il y a un important décalage entre l'idée commune qu'on peut se faire de la répétition, comme retour de l'identique ou du même, par exemple, et l'expérience que Freud et Lacan ont donné à ce concept dans le champ psychanalytique. » [...]

Introduction

Merci beaucoup à toi, Dominique Vinter, non seulement d'amener ton propre message, mais aussi de faire état du travail que chacun d'entre vous a contribué à faire dans ces cartels et je remercie Aline Durandière, Florence Pichot et vous tous de m'accueillir. Je vais essayer de jouer le jeu du « cartel d'enseignement ».

Je m'explique. Ce qui était proposé par Lacan dans la dynamique du cartel, c'est justement de sortir de la répétition, des répétitions du groupe, pour que chacun amène sa propre parole, alors je vais essayer de faire écho. A la fin de mon topo, je répondrai aux différentes questions qui sont posées sous ce titre très large de « Répétition et structures ». [...]

Je vais d'abord partir de trois vignettes cliniques, comme on dit, et essayer de tirer quelques questions de ce qui me semble être un des grands piliers de l'affaire. Après je reprendrai à ma manière des points un peu précis que Freud soulève à l'endroit où il fait intervenir la question de l'«Au-delà du principe de plaisir¹» c'est-à-dire véritablement quand il invente, si je puis dire, la question de la répétition. On va essayer d'être précis. Et enfin, on essaiera de dire quelque chose des solutions à la question de la répétition vue sous l'angle de l'analyse. [...]

On est toujours en train de développer Lacan comme ayant amené de nouvelles choses comme lecteur mais, quand on retourne à Freud, on voit qu'il y a d'autres pistes qui vous attendent; et ça c'est très rassurant, voyez-vous parce que quand on sort d'une relecture, si on a la chance de pouvoir ne plus le lire de la même manière, on sort d'un certain rapport à la répétition. [...]

Trois exemples

Je vais d'abord vous donner trois petits exemples. Je ne vais pas beaucoup vous en parler, mais je vais vous montrer que, à partir d'une demande première, quand les gens ont fait un travail analytique suffisamment long – parce que cela, c'est le problème du côté anachronique de la psychanalyse. Nous sommes un anachronisme, nous avons un champ anachronique. C'est-à-dire qu'une psychanalyse rapide, à part les électrochocs, on voit pas bien ce que ça peut donner! ...

Donc concernant la *première personne*, je dirai que nous avons affaire à une *répétition névrotique*. C'est un peu le quotidien de l'analyste. Il s'agit de quelqu'un (de fictif) qui d'abord se plaignait de sa gentillesse extraordinaire et d'être un cocu magnifique. Et, d'être un cocu magnifique, il était étonné et venait se plaindre de ne pas trop s'en

plaindre. C'est-à-dire que cela montrait bien que luimême repérait, qu'il était pris dans un certain nombre de répétitions, répétitions auxquelles il ne comprenait rien. Il était lui-même la marionnette d'un certain nombre de choses. Par contre, ce qui s'est passé comme rupture de la répétition, c'est d'avoir constaté que ce qui avait fait brutalement rupture dans son monde qui marchait bien – bien sûr c'est un couple qui marchait bien; tout le monde avait ses petites ritualisations, chacun avait sa part du marché, enfin ca marchait bien, – c'est qu'un jour, il s'est mis en colère. Il s'est mis en colère sérieusement, pas du tout par rapport à la question de la tromperie, mais il s'est mis en colère parce que sa femme avait rangé la vaisselle à une place complètement autre que ce qui était, pourrait-on dire, contractuel.

Vous voyez que dans le couple, il y a un certain nombre de ritualisations, et donc, elle avait tout changé. Incroyable! Vous vous rendez compte, elle avait mis les cuillères à la place des fourchettes, les verres à la place des tasses, une horreur complète... Et, première chose, il avait été étonné de mesurer cet effet de colère.

Le deuxième point, c'est qu'il a vu, à ce moment-là, sa femme faiblir, c'est-à-dire la fermer. C'est incroyable elle qui envahissait le champ langagier, brutalement elle s'est tue, et donc, il s'est précipité chez l'analyste.

Ce qui s'est passé, c'est que, quelque chose pour lui s'est éclairé au moment où il a repéré, alors qu'il le savait, que son père, qui était un des adjoints avec des galons, un uniforme magnifique, — à l'armée, il avait du galon, à la maison, beaucoup moins —, que ce père donc n'avait pas un mot à dire. Il était totalement dans cette position d'essayer de répéter une identification à ce père et ce silence faisait d'ailleurs qu'il avait besoin de faire appel à un autre homme qui prendrait la parole par rapport à sa femme. Il s'y plaisait parce que cet homme cherchait au travers de sa femme un homme de parole. Vous voyez ce que c'est un homme de parole? Un homme de parole, c'est le contraire de quelqu'un qui trompe.

Bon, je ne vous en dirais pas plus mais quelque chose semble important dans une différenciation d'une répétition d'avec une demande c'est-à-dire de quelque chose qui a à voir avec la question de la répétition du fantasme et du coup, on va avoir à les différencier. Ce monsieur était comme tous les névrosés qui sont répétitivement les marionnettes d'une répétition de leur fantasme inconscient. C'est cela qui définit le névrosé. Le névrosé, c'est quelqu'un, hystérique y compris, qui se pense d'une originalité incroyable par rapport à l'autre et qui va découvrir qu'il est au fond une pure marionnette du fantasme. Ça ne veut pas dire d'être tout le temps dans le même sens puisque vous savez que le fantasme, Lacan l'a défini comme \$\(\lambda \) « S barré

losange petit *a* ». C'est-à-dire que c'est un certain mouvement inconscient entre le sujet et l'objet: vous pouvez être battu ou, retournement, être celui qui bat, vous pouvez manger ou être celui qui ne mangera plus. La structure du fantasme ne signifie pas quelque chose de figé, c'est un mouvement.

Se pose donc la question de la *répétition fantasmatique* et derrière cette répétition fantasmatique, première différenciation, va se cacher la répétition la plus difficile à saisir, la *répétition désirante*. Le fantasme ne fonctionne pas tout seul, il est le support du désir. Or ce désir, il y a un problème. Parce que le désir, c'est quelque chose en pointillés. Le désir, comme le disait Lacan, n'a pas d'objet pour se satisfaire. Il ne se satisfait de rien du tout, preuve en est justement la position hystérique. Il y a un objet qui cause le désir mais il n'y a pas d'objet qui satisfasse le désir.

Vous voyez que, vue sous l'angle du désir, cette histoire de répétition est extrêmement problématique. C'est-à-dire que sous l'angle du désir, ce n'est pas quelque chose qui va se répéter sous une seule forme. Vous allez devoir deviner, repérer derrière une demande première, en quoi il y a quelque chose d'une répétition d'un désir qui essaye de se signifier tout en se reposant sur le fantasme. C'est-à-dire que comme le désir n'a pas d'objet qui le satisfasse, le psychisme a trouvé un truc extraordinaire, il va se reposer sur le fantasme qui, lui, trouve de l'objet. Mais quand il se rapproche trop de l'objet au niveau du fantasme, catastrophe! Voyez ce qui se passe dans la passion, dans la vraie passion amoureuse, quand vous avez trouvé un objet. D'abord, vous n'avez pas trouvé un objet total, ce n'est pas vrai. Dans la passion, vous mesurez que c'est un objet tout à fait partiel. Au fond, vous êtes passionné d'un nez ou vous êtes passionné d'un œil, d'une oreille, je vous passe les détails, ou d'un regard. Essentiellement d'un regard. La passion est avant tout passion d'un regard.

La question de la répétition est d'emblée chez le névrosé une question topologique et topique c'està-dire que pour chaque individu, vous êtes obligé de complètement redessiner les choses.

On peut alors donner une première réponse. Pour le névrosé, la solution à cette forme de répétition, c'est obligatoirement d'habiter, d'en venir à habiter un peu plus le désir inconscient qui est sous-entendu. Parce que ce qui se passe, c'est qu'en arrière fond, dans un deuxième ou plutôt un troisième plan après le fantasme et la question du désir, se pose la vraie répétition freudienne, à savoir la question de la répétition pulsionnelle qui pose des problèmes très importants au niveau de la structure et de cette répétition. C'est pourquoi je vais faire retour tout à l'heure à l'« Au-delà du principe de plaisir », au moment où Freud le découvre. Qu'est-ce qui se passe dans un mécanisme où vous n'abaissez pas la tension? Qu'est-ce qui se passe quand vous êtes

dans un processus – parce que c'est cela le principe de plaisir, c'est de revenir à l'état zéro; c'est ce qui se passe dans vos petits plaisirs de tous les jours, d'essayer de remettre l'homéostasie, l'appareil psychique à une sorte de point zéro – mais qu'est-ce qui se passe dans les mécanismes où vous allez aller ailleurs, plus fortement, dans l'excès – excès quand il s'agit de forcer quelque chose – quand vous allez du côté, justement, de la jouissance pulsionnelle?

Quand on est du côté des rapports sexuels par exemple, ce qui n'est pas uniquement une question de principe de plaisir, enfin je vous le souhaite, et qui a à voir avec cette histoire d'un au-delà, donc qui pose la question - pour le dire en termes actuels mais c'est un complexe à soi tout seul - de jouissances. C'est ce en quoi si on veut des outils corrects concernant la question de la répétition, il faut savoir que cette histoire d'au-delà du principe de plaisir est fondamentale et c'est d'autant plus drôle, si je puis dire, pour ceux qui traversent les textes de Freud, c'est que Freud a écrit – et ça vous ne le savez pas - deux textes sur l'au-delà du principe de plaisir. Il y a un premier texte où il n'a parlé que de répétition. L'histoire de la pulsion de mort à partir de l'automatisme de répétition, c'est un deuxième texte. Dans un premier temps, c'était centré purement sur la question de la répétition, je crois qu'il avait le même problème que vous mais la question de la pulsion de mort qui a été rajoutée, ça c'est un second temps et c'est effectivement la question de l'automatisme de répétition qui est: qu'est-ce qui différencie la répétition avec l'automatisme de répétition?

En tout cas, ce qui se cache là derrière, c'est cette troisième répétition qui est la répétition pulsionnelle. Le texte de Freud nous décentre les choses. La question posée à Strasbourg depuis longtemps est la suivante: Est-ce que le pulsionnel c'est quelque chose qui a été récupéré par le fantasme et le fantasme a constitué l'assise du désir? Ou alors y a til un cheminement pulsionnel pur qui expliquerait en particulier un certain nombre de rapports à l'acte, qui tiendrait aux pulsions elles-mêmes c'est-à-dire où il y aurait une clinique des pulsions? C'est une vraie question par rapport au contexte actuel. La clinique de la pulsion n'est-elle pas avant tout la clinique de l'acte? [...]

La deuxième forme clinique à laquelle je vais faire allusion, c'est du côté des psychoses, puisqu'on m'a posé la question.

Je vais là aussi vous apporter une petite vignette (fictive!): c'est l'histoire de quelqu'un qui est venu me voir parce qu'il n'arrivait pas à passer ses examens de géographie. Il avait tous ses examens, mais il y avait une matière, la géographie physique, où il n'arrivait pas à passer les épreuves. Dans les autres matières, il avait des notes énormes, il était allé jusqu'à la maitrise mais cette épreuve-là, il n'y avait rien à faire.

Il s'est avéré que derrière cela cette personne avait un délire assez costaud. De plus il y avait un problème très important par rapport à l'espace et surtout par rapport à ses parents. Il avait un père qui était fonctionnaire. Je voyais ce monsieur depuis un certain temps et soudainement, le père m'avait téléphoné: « Est-ce que je peux venir vous voir tout de suite? » Je lui réponds qu'il n'en est pas question, que je m'occupe de son fils. Et ce Monsieur, ce père, a fait irruption pendant la consultation. Il a ouvert les portes et la nuit d'après, ce patient a essayé d'agresser son père. Il s'agit là de l'irruption du tiers réel dans quelque chose qui se mettait en place de la répétition transférentielle, de l'automatisme à l'intérieur du transfert, comme cela a été inscrit. Lacan le dit clairement, le transfert ce n'est pas l'automatisme de répétition, mais il y a de l'automatisme de répétition dans le transfert. Donc au moment de la mise en place du transfert, quelque chose se nouait. Irruption du tiers réel, la personne du père a failli y passer!

Je n'étais pas au bout de mes surprises, l'histoire a duré et tout ça a renvoyé à une histoire très dure d'une mère malade qui injuriait ses enfants de façon incroyable. Et alors, il s'est passé quelque chose dans le transfert et il a fait une érotomanie sur une chanteuse. Chaque fois que celle-ci se produisait, il allait l'écouter, et qui plus est, il faisait une correspondance... à lui tout seul. C'est-à-dire que quelque chose qui est du côté de la répétition psychotique, à l'intérieur même de la répétition psychotique, là aussi ne reste pas en l'état. Il y avait une évolution propre de l'affaire transférentielle. Cela touche la question, non pas du symptôme, mais du sinthome. « Le sinthome² », c'est cette partie de l'œuvre de Lacan où il explique, à propos de James Joyce entre autres, que l'écriture est venue fonctionner pour Joyce comme un sinthome c'est-àdire permettre au fond aux trois ronds de ficelle, le réel, le symbolique et l'imaginaire, de tenir ensemble quand le nouage ne se fait pas.

C'est une clinique intéressante parce que, à un moment donné, par l'acte, quelque chose se symbolise. Même dans l'état psychotique et dans le transfert psychotique, il y a une forme de *Durcharbeitung*, de perlaboration, qui se fait.

Alors *troisième exemple*, cela vous le retrouvez dans un des numéros d'Ornicar³, **à propos du scénario pervers**.

La question à propos de la répétition est la suivante. Autant le scénario fantasmatique est d'une certaine manière répétitif, répétitif dans sa mouvance même, – il va bouger entre le sujet et l'objet, dans le rapport à l'Autre... pour être voilé, pour être au niveau de l'inconscient – autant le scénario pervers, du côté de sa répétition, n'est pas du tout à confondre. Ce n'est pas la même répétition! C'est pour cela que c'est important qu'on soulève cette question.

Le névrosé de service, quand il se met à trouver dans la réalité des éléments de son fantasme, cela l'angoisse. Rencontrer le partenaire de sa vie, c'est un cauchemar complet, je vous le déconseille. Pour le névrosé, l'objet ce n'est pas l'objet de la réalité, il n'attend pas l'objet de la réalité, au contraire, il va déposer son objet dans l'autre. D'ailleurs toute l'analyse va consister à essayer de récupérer l'objet; alors les récupérations sont plus ou moins bien du côté de la répétition.

Tandis que le scénario pervers, ce n'est pas pareil. C'est quelqu'un qui était venu me voir. C'était d'ailleurs mon premier analysant. Je l'avais pris pour un névrosé. Il était venu pour un bégaiement dont il souffrait assez moyennement. Il venait, son employeur payant les consultations. Il était assez content de voir un petit jeunot qui était prêt à tomber dans son piège.

Un jour, au cours de la séance, il raconte qu'il va régulièrement voir une prostituée. Il se fait déféquer dessus et, de plus, il veut voir la scène même de la défécation tandis que la personne l'injurie et le traite de merde.

Ce scénario pervers était intéressant parce qu'il avait une forme de « scénario de naissance ». Il regardait fonctionner sa propre naissance. C'était un homme qui répétait la vision de sa propre naissance et en plus c'était comme créer une forme d'Œdipe et une scène primitive qui n'avait pas fonctionné.

Soi-disant, ce n'était plus rentable de se faire payer sa séance. C'était soi-disant une évolution formidable (!): il n'avait plus eu besoin de la prostituée.

Dans la perversion, on est dans une autre forme de répétition, pas du tout du côté du scénario fantasmatique dont nous parlions tout à l'heure.

Je vais donc en arriver à *différents points* pour qu'on se repère un peu dans ce thème.

Le dedans et le dehors

Au fond, la notion de structure à partir de la question de la répétition, après tous les auteurs qui se sont succédés, il faut la penser, la formuler à partir du nouage ou du non nouage du réel, de l'imaginaire et du symbolique. On ne peut pas la penser dans une seule dimension. C'est le premier point. Ensuite on pourrait détailler.

On pourrait dire qu'il y a une formule qui rend bien compte de cette histoire de ces trois dimensions ou au moins de deux, mais qui est à interpréter de façon différente selon les structures. C'est la formule qu'on trouve aussi bien chez Freud que chez Lacan: « Ce qui n'est pas symbolisé revient du réel ⁴ ». On la voit chez Freud, très tôt d'ailleurs, et Lacan l'a radicalisée.

Et ce qui fait que dans la névrose, le névrosé est pris d'une perte première, il va fonctionner avec ses mécanismes. L'endroit où l'on va toucher des choses insupportables, en particulier, concernant des histoires de traumatismes, concernant les affaires de symptômes, etc., cela va se répéter, ca va justement revenir du réel sous forme d'une prise de conscience, si je puis dire, de la répétition ellemême, qui va mettre en place quelque chose de l'ordre de la demande. La demande c'est déjà l'effet de quelque chose qui est mesuré par «le sujet» (le sujet entre guillemets), et qui va faire qu'il va être lui-même persécuté par une demande au regard de ce réel. Et c'est intéressant, on va voir ça chez Freud, à propos de ce qu'on appelle le réel. Il faut savoir qu'il y a deux réels, même si c'est plutôt la réalité chez Freud Wirklichkeit, et chez Lacan, c'est le réel: il y a le réel du dedans et il y a le réel du dehors. C'est-à-dire que l'individu est pris par du réel de l'extérieur. Vous perdez quelqu'un, on vous donne un coup de poing sur la gueule et vous êtes pris par du réel du dedans qui sont justement ces forces pulsionnelles et l'inconscient en tant qu'il reste actif quelle que soit votre répression qui va fonctionner.

Donc on a un double système et cela Freud le repère dès la «*Traumdeutung*»⁵: la question de la perception. C'est très important cela, la représentation de l'appareil psychique qu'a introduit la psychanalyse alors qu'on n'est pas encore dans la psychanalyse, on est dans la question de l'inconscient, de définir ce qu'est l'inconscient, ce qui se passe dans l'inconscient.

On est dans un double combat: le combat de la perception par rapport à un extérieur qui est tout un monde: comment ça se produit, qu'est-ce qui se passe, est-ce que c'est traumatisant, est-ce qu'il y a une irruption du réel, quel est l'effet de cette perception.

Et il y a une perception du dedans, c'est-à-dire que vous pouvez être là tranquillement, tout va très bien sur le plan de la réalité et voilà que pour l'obsessionnel une catastrophe survient. Il est pris dans ses rituels, ça marche, tout est au point et suite à une perception interne, à un moment donné, il fait une mélancolie. Quand vous allez au plus près du symptôme qui fonctionne et qu'il y a soit disant une homéostasie, vous avez l'au-delà du principe de plaisir qui fonctionne, qui est derrière tout ça, qui vient d'ailleurs, qui vous fait complètement exploser le système. C'est-à-dire que, au moment où vous commencez à vous identifier à vos propres symptômes, en fin d'analyse c'est très bien, mais du côté de la dynamique psychopathologique, c'est une catastrophe. C'est pour cela qu'il y a des gens qui se débrouillent pour que ça aille toujours très mal. Tu parlais des névroses de destinée, les névroses de destinée, ils se débrouillent pour que ça aille mal, il faut que ça continue à aller mal, c'est indispensable.

On est dans une double perception tout le temps. Alors on peut dire peut-être que la psychanalyse, son but, c'est de rendre, un peu, ce clivage-là vivable. C'est au moment où vous vous dites, je n'ai pas d'embêtements, tout va bien, on ne m'a rien fait,

c'est bon, je n'ai pas eu de deuil depuis quelques jours, vous avez le dedans, soi-disant, le dedans du dehors qui est le dehors du dedans, que surgit une pulsion complètement folle: vous commencez par être attiré par votre voisine... non mais c'est incroyable! C'est-à-dire que le système, l'appareil psychique était sur la base de la répétition mais aussi de la libido.

L'intrication pulsionnelle

C'est le deuxième point que je voudrais amener. [...]

C'est d'une part effectivement l'intrication entre Eros et Thanatos, entre pulsions de vie et pulsions de mort, cela c'est très important mais je n'insiste pas, et d'autre part l'articulation, le nouage entre les pulsions partielles.

Dans un premier temps, Freud parle des pulsions partielles à partir des *Trois essais sur la théorie de la sexualité*⁶. Pour que vous ne soyez pas complètement fou, il faut bien que votre corps, on pourrait dire, que votre érotisation corporelle passe par un certain nombre de pulsions partielles, ces pulsions partielles se mettant autour d'un orifice et ayant un trajet particulier et il faut que l'ensemble soit pris dans une image spéculaire.

De l'autre côté, c'est très tardif, c'est dans l'« Au-delà du principe de plaisir » que la question de l'Eros et celle de Thanatos fonctionnent de manière intriquée. Il y a toute une clinique autour de cette intrication. Quand vous êtes dans une intrication du désir et de la pulsion de mort – c'est tout le champ du névrosé – comment au fond, va-t-il faire pour abandonner un certain nombre de répétitions? Alors il faut tout de même savoir que c'est en saisissant, en habitant de plus en plus ce désir inconscient que quelque chose du relâchement de la pulsion de mort va se faire. C'est vrai, mais la pulsion de mort est à entendre surtout au niveau de la répétition. La pulsion de mort n'est pas seulement une répétition, elle met en place d'autres choses. Et voyez-vous ce que ça donne quand cette intrication pulsionnelle est en défaut? On est du côté de l'acte.

Il y a un autre repérage possible concernant la répétition, là où vous repérez le pervers. Ce repérage de la perversion se fait par deux choses: premièrement par le fétiche, il ne manque jamais, il est toujours à trouver, et deuxièmement cette répétition à vouloir provoquer l'angoisse de l'autre. Avec ça, vous avez les deux mamelles de la perversion.

Le traumatique

Alors je voudrais venir en quelques mots, à ce que j'ai développé tout à l'heure en référence à l'« Audelà du principe de plaisir⁷». On a dit qu'il y avait deux formes de réel, un réel intérieur et un réel extérieur et Freud fait un chapitre d'une part sur la question « extérieur » et sur la question « intérieur »

concernant la répétition. C'est là où il introduit, dans l'histoire de la psychanalyse, la question de la répétition. Le premier article est traduit, c'est « Les mécanismes de défense contre les excitations extérieures et leur échec» avec comme sous titre, la tendance à la répétition, et l'autre chapitre: toujours dans « Au-delà du principe de plaisir », c'est « La contrainte de répétition, obstacle au principe de plaisir ». C'est là où il invente.

En ce qui concerne d'abord la question de l'extérieur, je vais aller un peu vite ce qui est dommage, mais il y a une conclusion concernant la question du traumatique. C'est une première conception du traumatique. On pourrait dire que c'est une conception d'un traumatisme primaire, ce n'est pas la première conception, c'est à un moment de l'au-delà, ce n'est pas tout au début, mais cela met en place l'idée d'un traumatisme primitif. L'individu est considéré comme une boule protoplasmique – Freud avait des fantasmes, il venait de la neurologie – mais ce qu'il dit c'est que quand on a une excitation qui dépasse une certaine limite, la membrane extérieure est détruite. Vous avez une membrane protoplasmique, vous prenez quelque chose sur la tête, irruption du réel, paf, la membrane est lésée. Que va-t-il se passer? C'est ça la définition du traumatisme, du traumatique vu sur le plan de l'au-delà du principe de plaisir, vu sur le plan énergétique. On est quand même dans les années 20, on est tardivement dans l'œuvre de Freud. Nous appelons traumatiques les excitations extérieures assez fortes pour rompre la barrière représentée par les moyens de protection. Ce qui est traumatique, c'est que vous rompez la barrière du principe de plaisir, de l'homéostasie possible, cette sorte de circonférence qui arrête.

Et alors quand il y a les perturbations qui sont venues du côté de l'économie énergétique et psychique, le principe de plaisir est mis hors de combat: vous avez la membrane qui nous entoure, le principe de plaisir, c'est fini, on est donc dans une autre dimension que le principe de plaisir, et ce qu'il va s'agir de faire, ça va être de mobiliser psychiquement une contre charge. On dirait maintenant que pulsionnellement, du côté de vos pulsions partielles, vous allez répondre, vous allez lutter contre cette effraction. Vous avez une contre énergie qui va essayer de se mettre en place par rapport à cette énergie qui vient de l'extérieur et où la membrane a été détruite.

Le traumatisme, ce n'est pas juste de prendre l'événement sur la tête. Je n'insiste pas. Là, quelque chose se passe et c'est ce qu'on trouve dans la névrose post-traumatique. Dans la névrose post-traumatique, il y a cette dimension de la répétition qui est la plus importante. C'est peut-être là-dessus que j'aurais dû centrer mon propos mais pour ça, vous n'avez pas besoin de moi. Mais je crois qu'il faut insister sur cette histoire. C'est-à-dire que la névrose post-traumatique — qu'on appelle

maintenant dans les nouvelles nosographies, DSM et compagnie, le stress post-traumatique – est toujours présente. C'est intéressant. Savez-vous sur quoi cela avait été appuyé? C'est né avant Freud. Ce sont les questions de névrose de guerre, après 1914. D'ailleurs, j'en profite pour dire un truc, très difficile qui nécessite une érudition très importante et beaucoup de lectures, c'est que, après un certain temps, les textes de Freud ne sont pas que sa ligne à lui, il est dans les combats de l'époque. Ses textes sont des réponses à ce qui se dit à l'époque, ce sont des problématiques qui sont soutenues dans l'époque de Freud.

Cette névrose post-traumatique a quelque chose d'intéressant parce que c'est une notion qui est venue rompre la répétition de la réalité. La névrose post-traumatique c'est l'endroit où l'on n'a pas pu anticiper ce qui allait venir de l'extérieur. C'est la non anticipation, nous on rajouterait, fantasmatique. Vous n'avez pas pu prévoir le coup... C'est une rupture dans la répétition qui permet l'homéostasie. Cela va provoquer des rêves répétitifs très intéressants. Les rêves répétitifs sont une des exceptions à la théorie du rêve de Freud. Les rêves répétitifs de la névrose post-traumatique ne sont pas la réalisation d'un désir, ça n'a rien à voir avec un désir qui se signifie.

Ce n'est pas rien! Il y a une vraie rupture avec la répétition. Le rêve se répète pour essayer de symboliser l'affaire.

Mais Freud - et je trouve que, là, il y a un champ extraordinaire - pense que cette part traumatique existe chez tout le monde. Il ne pense pas que seul le rêve comme réalisation du désir est présent dans tout l'être, il y a aussi cette part traumatique, cette part du rêve traumatique. On a tous une partie qui n'est pas symbolisable. Et cela on ne sait pas que c'est Freud qui l'a avancé. Donc cette partie interne qui est la contrainte de répétition - je vous ai dit avant, là, c'était le côté extérieur, ce côté traumatique - donc avec ce côté traumatique qui n'est pas quelque chose de mort, une passivité de l'extérieur, il y a une contre charge qui vient de l'autre côté mais où le point important cliniquement, c'est qu'il y a eu frayeur ce qui renvoie à quelque chose de traumatique, à des rêves traumatiques. Mais cela renvoie à une notion clinique beaucoup plus large, celle de savoir si cette part traumatique n'existe pas toujours. N'est-on pas toujours renvoyé à des traumatismes primordiaux de l'enfance qui seraient une part non symbolisée? À l'époque, Jean-Pierre Bauer⁸ et autres appelaient cette part non symbolisée qui serait au fond des mécanismes psychotiques qui sont chez chacun, le noyau psychotique.

C'est là que, en ce qui concerne les mécanismes internes, les histoires du dedans, nous tombons sur les histoires de jeu de l'enfant et sur la question de la symbolisation. Mais là aussi il y a un truc qui est extraordinaire, en allemand c'est encore mieux, c'est

le fait que dans un premier temps, le jeu de l'enfant, c'est par rapport à ce qui va se passer par la suite. C'est une manière défensive formidable, au niveau psychique, de se défendre contre l'adversité.

L'enfant dans le jeu, et encore une fois dans un premier temps, reproduit et répète un événement même désagréable. Cet événement désagréable c'est en particulier que sa mère peut partir ou revenir, l'histoire ne le dit pas, en tout cas, si je puis dire, entre l'entrée et la sortie, entre la venue et le départ, le point fondamental pour les analystes, c'est l'angoisse, c'est ce point-là qui est à négocier, qui est extrêmement difficile.

En tout cas dans le jeu de l'enfant, le *fort-da*°, l'enfant reproduit, répète un événement désagréable par une activité. C'est-à-dire qu'il maîtrise quelque chose d'une impression qu'il va avoir, il ne subit pas. Le but du jeu, je vous assure que c'est génial par rapport à une analyse, par rapport à la démarche analytique, il ne subit pas par le jeu, il se met en position active pour ne pas garder justement cette attitude passive qui est insupportable subjectivement. Et c'est ce qui est génial. C'est là qu'on est à la base de la question : à quoi sert la répétition?

La répétition, c'est pour éviter de vous trouver subjectivement dans une position passive par rapport au réel et ce qui est génial c'est que c'est en même temps la limite de la fin d'analyse de l'homme.

Que dit Freud en 1938? Qu'est-ce que la butée, ce qui a à voir avec le roc de la castration? La butée de l'homme à la fin de l'analyse, chez la femme c'est l'enfant, je passe rapidement l'histoire du *Penisneid*, chez l'homme, c'est d'être en position passive par rapport à un autre homme, autrement dit, la butée chez l'homme, c'est tout le temps la crainte de se faire sodomiser psychiquement ou physiquement aussi d'ailleurs. Cette butée c'est justement cette position passive.

Répétition et castration

Donc vous voyez, l'enfant, il est déjà face à la question de la castration, il est dans cette affaire tout de suite, il n'est pas seulement dans des histoires œdipiennes à traverser, il est déjà en train de négocier la question de la castration d'emblée. C'est quand même extraordinaire, la symbolisation c'est déjà analytique si je puis dire, l'analyse ne rejoue qu'avec la question du jeu. Et dans un deuxième temps, ce caractère disparaît. C'est-à-dire, que l'on va perdre cette capacité du jeu, du jeu de l'enfant, après la période de latence. Après cela, il y a la construction du fantasme qui est inconscient. Là aussi, le jeu se retrouve, entre le sujet et l'objet. Le jeu de l'enfant, vous le retrouvez dans le fantasme. On pourrait dire que le jeu de l'enfant est inscrit dans l'inconscient, il se symbolise dans l'inconscient comme mécanisme fantasmatique. Que se passe-t-il alors? Ce caractère disparaît et qu'est-ce qui va permettre ce jeu fantasmatique? Il y a une autre répétition qui apparait, parce que le jeu de l'enfant est une répétition assez énervante parfois lorsqu'on veut avoir la paix, mais c'est une pure répétition. Les gosses qui jouent tout le temps au même jeu, c'est assez spécial mais ce qui est intéressant, c'est qu'est-ce qui se passe? Et chez l'adulte, qu'est-ce qui permet le retour au jeu de l'enfant?

C'est la psychanalyse elle-même. C'est la *Durcharbeitung*, c'est le travail analytique, c'est le transfert lui-même qui va remettre en jeu tous ces éléments. Et surtout une fois que c'est mis en route, difficile de terminer!

Pourquoi c'est difficile de terminer? C'est très simple, nous dit Freud, vous remettez en jeu la question du jeu de l'enfant, du jeu de mot, la question du Witz. Or la question de l'interprétation, c'est le Witz, l'interprétation c'est tout ce champ-là.

Donc c'est ce mot du Witz, du mot d'esprit, de l'interprétation qui renoue avec le jeu de l'enfant et qui permet un obstacle à la répétition. C'est ce monde de l'interprétation qui permet un obstacle à la répétition. C'est là où quelque chose de l'effet métaphorique va se produire, c'est là où il y a l'effet de nouveauté qui va faire coupure et c'est bien la raison pour laquelle, depuis l'aube des temps, les fins d'analyse c'est une vraie catastrophe parce qu'on est face à un vrai problème. Comment va-t-on pouvoir abandonner cet investissement « witzig » de l'enfance et cet investissement des mots puisqu'on va jouer avec ces mots comme on jouerait avec des petites voitures ou avec des poupées. [...]

¹ S. Freud (1920), «Au-delà du principe de plaisir», in *Essais de psychanalyse*, Petite Bibliothèque Payot, 1971.

² J. Lacan (1975-1976), *Le sinthome, Le Séminaire Livre XXIII*, Seuil, 2005.

³ J.-R. Freymann, « À propos d'un scénario pervers », *in Ornica*r? 24, 1981

⁴ J. Lacan (1955-1956), *Les psychoses, Le Séminaire, Livre III*, Seuil, 1981.

⁵ S. Freud (1900), « Die Traumdeutung », L'interprétation des rêves, PUF, 1967.

[°] S. Freud (1905), *Trois essais sur la théorie de la sexualité infantile*, Idées *nrf* Gallimard, 1962.

⁷ S. Freud (1920), «Au-delà du principe de plaisir», in *Essais de psychanalyse*, Petite Bibliothèque Payot, 1971.

⁸ J.-P. Bauer, «Recueil. Textes et Ecrits», inédit.

⁹ S. Freud (1920), op. cit. note 1.

Apories Réponses Commentaire autour de la séance XXI du séminaire D'un Autre à l'autre de J. Lacan

Michel Forné

Ce texte est la reprise d'un exposé présenté dans le cadre d'un groupe de travail se réunissant à Mulhouse.

Utopie versus Eutopie

Le terme *utopia* provient d'un néologisme grec forgé par Thomas More en 1516 pour désigner la société idéale qu'il décrit dans son œuvre *Utopia*. Ce terme est composé de la préposition négative u et du mot *topos*, le lieu. Le sens d'*utopie* est donc, une sorte de « sans lieu », un lieu « qui ne se trouve nulle part ».

A une lettre près nous croisons la route de la médecine. Celle-ci parle d'atopie pour qualifier un domaine imprécis et que l'on ne sait pas trop où classer: celui du terrain des prédispositions allergiques.

Thomas More, dans l'en-tête de l'édition de 1518 du même ouvrage, utilisera cette fois le terme d'*Eutopia* pour désigner le lieu imaginaire auquel il se réfère. Ce second néologisme ne repose plus sur la négation *u* mais sur le préfixe *eu* qui signifie bon et que l'on retrouve dans euphorie par exemple (avec *eu-pherein* signifiant bon transport, c'est-à-dire grande joie). L'*Eutopie* évoque par conséquent le bon lieu et noue d'étroits rapports avec le lieu d'absence de l'utopie... de là à penser le bon lieu comme l'absence même et inversement, il y a un pas que je vous propose de faire ensemble.

De ce préambule il en ressort un premier paradoxe puisqu'il est question d'un rendez-vous en un lieu dont aucune coordonnée ne permet de le localiser.

Permettez-moi de vous parler de mes vacances. Cet été près d'une piscine, je voyais la personne chargée de son entretien, passer le balai aspirant pour en nettoyer le fond. La photo que je vous ai ramenée, montre la variation d'incidence de la tige du balai plongée dans l'eau. Nos yeux perçoivent bien le balai au fond de l'eau, mais pourtant ce n'est pas à l'endroit où notre regard le capte, qu'il se situe en réalité. Au lieu du rendez-vous réel, pas la moindre brosse... Autrement dit, là où nous le voyons, il n'est pas et là où il se trouve, nous n'y voyons que du feu, ou plutôt que de l'eau...

Le « bon » balai se trouve en un lieu vide, autrement dit, l'eutopie est utopique. Et ce lieu vide ne pourra dès lors s'approcher que par soustraction. Il sera un point apophatique situé exactement là où l'ensemble de tous les autres points ne seront pas. C'est un lieu qui n'a pas lieu d'être mais qui, comme le mécanisme d'aspiration de notre balai aquatique, est un lieu d'aspiration au désir: qui n'a pas rêvé un jour d'utopie?



«Le névrosé met en question ce qu'il en est de la vérité du savoir, nous dit Lacan. Il le fait en ceci que le savoir apprend à la jouissance 1 »...

Comment cette jouissance que je qualifierai étymologiquement d'idiote², serait également utopique au sens de More et comment du savoir pourrait-il s'en approcher? Ce qui permet l'émergence d'un bout de savoir au travers de la cure, c'est le symbolique. Pour entendre cet effet d'éclairage, il faut accepter d'ouvrir son bec, de laisser couler la jactance mais aussi de ne pas rester bouche bée par l'effet sidérant d'une compréhension définitive. «Si vous croyez avoir compris, vous avez sûrement tort³», lance Lacan à la cantonade. Mais voilà qu'un nouveau paradoxe apparaît: ce symbolique, passerelle de lumière vers les ténèbres de l'inconscient est aussi le pont-levis qui exclura l'accès à la jouissance...

Avant d'examiner plus précisément l'articulation entre savoir et jouissance, faisons une excursion historique, puisque Lacan nous y invite et partons à la rencontre d'un homme d'église, nommément l'évêque Wilkins.

L'évêque Wilkins, langage et nullibieté

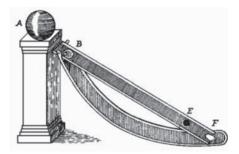


L'évêque John Wilkins

John Wilkins (1614-1672) rédigea un livre intitulé *Natural Magick*, pendant une période de l'histoire ou beaucoup de faits que l'on pouvait qualifier de «magiques», se voyaient être expliqués de façon mécanique ou scientifique.

Il s'employa, dans cet ordre d'idées, à réaliser un

mouvement perpétuel et mit au point un dispositif mécanique schématisé ci-contre. Celui-ci se composait de deux rampes inclinées, d'une boule de fer et d'un aimant fixé au sommet d'une colonne.



Machine magnétique perpétuelle de Wilkins

L'aimant (A) attirait la boule (E) en haut de la rampe droite. Celle-ci en passant par un trou (B) ménagé dans la rampe, devait tomber puis rouler vers le bas pour passer dans un autre trou (F). La bille alors à nouveau attirée par l'aimant, pouvait entamer un nouveau trajet ascensionnel.

Malgré ses attentes, Wilkins dût se résoudre à constater que la boule ne tombait jamais dans le trou (B), mais remontait directement vers l'aimant, passant par dessus l'orifice.

De nos jours encore, de nombreux inventeurs et scientifiques nourrissent l'espoir que les progrès technologiques puissent permettre de réaliser un tel mouvement, sans contrevenir aux lois de la thermodynamique. Un mouvement perpétuel, qui d'une certaine façon se « contiendrait » lui-même, sans besoin d'intervention tierce... et on entend là résonner un écho lacanien : « un discours qui aspire à pouvoir entièrement se recouvrir soi-même, rencontre des limites ⁴ ».

L'impossibilité pour la boule d'échapper à l'attraction de l'aimant, l'impossibilité de tomber dans le trou et plus généralement l'impossibilité du mouvement perpétuel produisant sa propre énergie, ne constituent-ils pas une métaphore respectivement de la pulsion, du non rapport sexuel et du réel selon Lacan? Disons-le autrement: un sujet dont l'inclination s'avère portée à éviter d'en passer par le trou de la castration, est attiré bille en tête, vers l'axe univoque de son aveuglement.

Ne peut-on y entrevoir une préfiguration du ruban de Möbius (décrit deux siècles plus tard) avec son effet de coupure et le difficile accès à l'autre versant du discours?

Mais laissons cet aspect-là des recherches techniques de l'évêque et arrivons-en à ce pourquoi Wilkins s'est fait connaître en matière de langage.

L'Ancien Testament évoque la tour de Babel avec le désordre mis intentionnellement dans le langage des humains, afin qu'ils ne se comprennent plus et cessent ainsi de construire une tour dont le sommet toucherait le ciel. Depuis cette époque, dit la Bible, les humains ne parlent plus la même langue et n'ont pas encore réussi à se mettre d'accord sur l'usage d'une langue commune.

Wilkins imagine un système d'écriture basé non sur un alphabet, mais sur un système idéographique compréhensible internationalement. Il travaille six ans à ce projet qu'il présente en 1668 sous le titre An essay towards a real character and a philosophical language.

Sa première tentative est une sorte de langue véhiculaire (ou pivot), dans laquelle pourraient être traduites toutes les langues vernaculaires. Très vite, il a le projet de dépasser cette langue utilitaire pour créer une langue véritablement «philosophique» selon sa dénomination. Il entend créer une langue qui serait le miroir parfait du monde qui nous entoure. Non pas une langue faite de mots tels que nous les connaissons mais de «caractères», qui n'aurait pas l'ambiguïté du langage. Ainsi son «real character» serait si précis et univoque qu'il n'y aura plus sur terre de guerres possibles entre les peuples qui ne se comprennent pas. On repère là, la tentation de reprendre l'ascension babylonienne pour se rapprocher du divin.

La conception aristotélicienne du monde basée sur le fluctuant et l'instabilité des choses, est battue en brèche par la science naissante et son désir d'immuabilité et de maîtrise. La langue philosophique de Wilkins recèle un fantasme panoptique de souveraineté. L'étymologie du mot «évêque» d'ailleurs, nous y renvoie aussi puisqu'évêque se dit *epi-skopos* en grec, c'est-à-dire une scopie située au dessus des autres, donc un gardien. Cette langue finalement épiscopale, était langue de surveillance et bien qu'objective, elle opérait en réalité des classifications subjectives du monde, qui étaient celles de son concepteur.

Les travaux linguistiques de Wilkins rappellent le danger que représente tout projet de langue essentielle, dans la mesure ou il tend à lui imposer un moule idéologique. «Seule une langue facile, régulière, débarrassée de toutes formes d'homonymies, de synonymies et de polysémie, peut mettre un terme à la dérive du sens et à la confusion », soutient-il⁵. «La variété des expressions qui tombent en désuétude lorsqu'elles ne sont plus à la mode ne peut que nuire à la bonne entente des hommes entre eux 6 »!

En se débarrassant des métaphores et des métonymies, on porte atteinte au fonctionnement même de la langue. Ces projets linguistiques qui se présentent sous les plus nobles desseins, n'annoncent pas moins leurs ambitions hégémoniques et totalitaires. On pense là au *Basic English* de Ogden⁷, ou à un des ses avatars littéraires, la «novlangue» d'Orwell. Elles visent l'élimination de tout sens secondaire ou figuré pour servir le dictat d'un *Big Brother*.

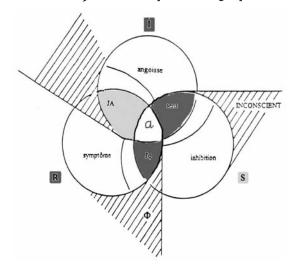
On retrouve ici le fil de notre exposé, où cette langue en tant qu'utopique, s'apparente à un hors lieu de jouissance ayant les caractéristiques de la pulsion de mort.

J.L. Borges, en 1957, reprend l'utopie sémiologique de l'évêque Wilkins dans son ouvrage *La langue analytique de John Wilkins*. Il y questionne les propriétés de la lettre volée du récit d'E.A. Poe,

lettre présente bien qu'introuvable. C'est cela la « nullibieté » dont parle Lacan⁸, une jouissance exclue du fait du symbolique.

Après cette ballade historico-linguistique, revenons à nos moutons, en espérant qu'ils ne soient pas de Panurge... et observons de plus près, savoir, jouissance et symptôme.

Savoir versus Jouissance: place du symptôme?



Lacan a topologisé la jouissance dans le nœud borroméen. Mais une fois repérée, la voilà qui se divisait déjà dans les lunules d'entrecroisement des trois registres du Symbolique, de l'Imaginaire et du Réel°, autour du pivot foraminal qu'est l'objet a. Cette subdivision nous compliquant encore davantage la saisie de ce concept.

- Entre R et S, y est décrite une zone de jouissance dite phallique. Du fait de l'inexistence discursive du rapport sexuel et du Réel, elle sera contrainte ¹⁰ à une impossible jouissance sémiotique.
- Entre R et I, est délimitée une zone de jouissance dite de l'Autre, hors du registre du symbolique. Ce champ concerne aussi bien un hors-corps (corps de l'autre) qu'un *en-corps* (corps propre). Du fait de l'*ex-istence* même de la mort et du Réel, ce champ sera contraint à une impossible jouissance imaginaire.
- Enfin entre S et I, se situera une troisième zone de jouissance, dite du sens. Ici le Symbolique et l'Imaginaire se verront mutuellement contraints à une impossible « j'ouïs-sens » (comme le dit Lacan 11), du fait même de l'exclusion du Réel en tant que facteur limitant toute jouissance.

Le travail théorique autour de ces compartiments de jouissance, passant de l'un à l'autre dans la dynamique du désir, n'est pas sans entraîner pour qui s'y livre, une sorte de sensation ébrieuse, pour laquelle Marcel Ritter à employé le terme de carrousel des jouissances. Dans ces moments d'instabilité, nous sommes sujet au vertige 12, à moins que ce ne soit sujet-du-vertige, comme on dirait, sujet-de-l'inconscient?

Demandons-nous alors: la jouissance est-elle dans un hors-savoir radical? Est-elle, malgré un certain éclairage du savoir inconscient, irrémédiablement dans son cône d'ombre?

«Le sujet surgit du rapport indicible à la Jouissance d'avoir reçu le signifiant», écrit Lacan 13 . De ce rapport, un reste choit, par lui dénommé « objet a » et le sujet dont le chemin à vouloir faire unité, lui est barré par sa prise dans le langage (\$), s'en trouvera définitivement distancié comme deux aimants de même polarité cherchant à s'unir. Nous somme là au lieu-dit du fantasme, que Lacan a transcrit de son mathème bien connu: (\$ \sim a).

Le fantasme n'est finalement rien d'autre que l'habillage du trou creusé par le signifiant, dans la substance jouissante du réel. Écrits au pluriel, les fantasmes se découvrent au fur et à mesure de l'avancée d'une cure. Couche corticale, ils dissimulent un noyau appelé fantasme fondamental, dans lequel tous les fantasmes secondaires se subsument.

Ce fantasme fondamental va réduire le sujet au rang d'un objet détachable du corps, capable de répondre à la demande supposée de l'Autre, dispensateur de soins. Les premières métaphores de cet objet se feront physiologiques (le lait, la selle, le regard, la voix). Cette propriété d'objet perdu amorce la désirance de le retrouver. On ne devrait d'ailleurs pas à proprement parler d'objets perdus (qui ne sont que des vicariances plus logiques que chronologiques, d'une perte initiale qu'il n'y a jamais eu) mais plutôt d'objets représentant une perte fantasmée originelle.

Les fantasmes impliquent toujours une région sexualisée du corps. C'est autour de cette zone érotisée prévalente, que le fantasme fondamental va s'organiser en prenant appui sur les objets cessibles que nous venons d'énoncer: l'objet sein, l'objet anal et un objet conceptuellement plus difficile à repérer, l'objet rien.

On peut dire que dans son fantasme fondamental, le sujet s'identifiera donc tout entier à l'objet, c'est-à-dire qu'à ce moment-là, tout son être hallucinera être l'objet. Lacan le formule ainsi: « ...ces objets, partiels ou non, mais assurément signifiants, le sein, le scybale, le phallus, le sujet les gagne ou les perd sans doute [...] mais surtout il est^{14} ces objets selon la place où ils fonctionnent dans son fantasme fondamental 15 ».

Que le sujet arrive à dégager un savoir concernant la structuration objectale à l'œuvre dans son fantasme fondamental, suffit-il à se poser comme « Savoir »? Sûrement pas, si ce n'est à l'entendre comme un savoir relatif, ouvert, athée ou encore socratique ¹⁶ pourrait-on dire.

Et Lacan d'épingler encore la vérité du savoir en tant que *pas-toute*: « Je dis toujours la vérité, dit-il ¹⁷, pas toute, parce que toute la dire, on n'y arrive pas... les mots y manquent... C'est même par cet impossible que la vérité tient au réel ».

C'est donc bien par le symbolique qu'un certain savoir surgit. Et c'est par le symbolique que la limite du savoir se pose. La jouissance commence, pourrait-on dire, là où le symbolique s'arrête. Et c'est à cela, précise Lacan, « que notre pratique s'attache. Là où on a affaire au symptôme, y dévoiler le lien à la jouissance, qui est notre réel en tant que le symbolique l'exclu ¹⁸ ».

Cette limite est une aporie. Et l'aporie est un embarras, ou plutôt un chemin barré. Un chemin (du grec *poros*) et un petit « *a* » (encore un...) qui prive et contraint à frayer, indéfiniment, la voie de son désir en guise de réponse.

Le procès analytique cherchera à approcher ce point à l'infini nommé jouissance, dont le fantasme se fait le pointeur et l'objet a, la douille du tir qui le vise. La jouissance pourrait s'apparenter à une timbale de laquelle pendouille un «pompon» de savoir que le sujet tente de décrocher à chaque tour de manège. Là est l'aporie du névrosé: il pense que le savoir lui donnera l'accès à la jouissance, mais c'est une clef qui n'ouvre qu'un tiroir dans lequel se trouve une clef permettant d'ouvrir un autre tiroir dans lequel se trouvera une clef... un effet de signifiant.

Nous parlions d'un lieu utopique pour la jouissance, et bien lisons Nassif: «... Il n'y a pas de lieu où le savoir s'identifie au discours. Nous sommes attelés à cette tâche impossible de rendre la parole à un sujet qui est précisément ce point évanescent où un discours se tient sans savoir, où un savoir s'énonce sans discours ¹⁹ ».

L'objet *a*, pour aussi lointainement arrimé à un objet corporel perdu qu'il soit, n'en demeure qu'un objet dont il faudrait pouvoir dire en définitive qu'il n'est que construction fantasmatique littérale. Uniquement une présence sur fond d'absence. Je dis littérale parce qu'entre les livres disposés sur une étagère, un seul espace suffira, comme le dit Safouan²⁰, à ce que le livre qu'il n'y a jamais eu à cet endroit soit *dit*²¹ manquant.

Cette absence est une désillusion, une détresse absolue, la *Hilflosigkeit* freudienne. Nous ne sommes même pas un peu de lait, ni même un bout de fèces, ni même un rien quand ce dernier tendrait à se faire quelque chose.

Quand il est certitude, le savoir confine à la paranoïa. L'amour passionnel n'en est pas loin comme nous le montre le délire érotomaniaque. Un cran en deçà, quand la certitude se clive d'un doute et se soutient de l'élection d'un fétiche, nous sommes introduits au registre de la perversion. Lacan illustre ce propos par le stylo-plume qu'il a reçu un jour en cadeau. Ce don provenait d'une personne qui semblait savoir quelque chose sur l'attente supposée de Lacan. Nous sommes là, à l'endroit où le pervers vient faire part d'un savoir sur le désir de l'autre, espérant colmater par cette illusion, le trou de l'Origine du monde²². Dans son exemple, le stylo est fétichisé. Il se fait patch, permettant à la fois la «gonflette» narcissique et l'obturation de la faille de l'Autre qui ainsi ne manquerait plus de rien.

Ce qui viendra suturer la béance, équivaudra à un plus-de-jouir, selon l'analogie marxiste de la plus-value et dans ces effets d'au-delà de la consommation, nous y sommes plus que jamais. «Les temps antiques étaient plus éloignés de la jouissance, nous, par le capitalisme nous y sommes accolés ²³ » et ce capitalisme conduit à vouloir faire la révolution. Mais celle-ci demeure un mouvement qui revient sur lui-même tout en visant un point d'eutopie situé à l'infini. Et pour Lacan, «le point à l'infini est toujours introduit par l'approche de la conjonction sexuelle ²⁴ », qu'il soit visé par le capitaliste ou le travailleur.

Alors où se place le symptôme dans tout ça? Du symptôme, le sujet voudrait en faire quelque chose, tout comme de son manque à être. Quelque chose qui le représenterait dans une identité finie. Une identité de signifié lui donnant une signification, une raison d'être.

«Un sujet en tant qu'il se réduit [...] à un "desêtre", est strictement identique à un autre. Seul son symptôme lui confère une originalité, et c'est sans doute pourquoi il y tient tant », dit le dictionnaire de la psychanalyse ²⁵.

Pour Freud, «le symptôme névrotique constitue toujours, soit la satisfaction substitutive de quelques tendances sexuelles, soit des mesures pour entraver cette satisfaction, soit et c'est le cas le plus général, un compromis entre les deux ²⁶ ». Une définition semblable est soutenue par Daniel Lagache: «Le symptôme est un compromis entre désirs refoulés et défense du moi ²⁷ ».

Freud insiste sur le rôle commutant du symptôme qui selon lui, se forme à titre de substitution à la place de quelque chose qui n'a pas réussi à se manifester au dehors ²⁸, et de recoller à la clinique en précisant qu'ils [les symptômes] ont pour but, soit de procurer une satisfaction sexuelle, soit de l'éluder. Satisfaction prédominant dans l'hystérie et ascèse de l'évitement prédominant dans la névrose obsessionnelle ²⁹. Le symptôme viendrait dire à sa façon, le hiatus impossible à combler entre un désir inconscient et la souffrance que procure le seul fait de son hypothèse. Un compromis articulé entre l'intime et l'extime de chaque sujet.

Le symptôme est le vouloir-dire, le vouloir-se-dire le plus singulier vissé au corps. Il n'a pas d'homonyme. C'est au sens étymologique, la passion de l'identité, c'est-à-dire le *pathos*, la souffrance ³⁰. Jamais deux symptômes rigoureusement identiques. Véritables empreintes digitales de l'inconscient, ils tracent les lettres constitutives de l'individu. Ce traçage lie et sépare tout à la fois. Comme l'illettré signant d'une croix, c'est-à-dire traçant un trait qui le représente puis revenant le barrer en un point d'intersection.

De la lettre à la jouissance, la fonction du manque dans l'Autre porte l'accent sur le réel du lieu vide de la Chose. Une autre évocation d'un endroit entre utopie et eutopie, un entre-deux. Cette jouissance et finalement ce réel ne peuvent être approchés que

par retranchement, comme pour la théologie négative. Ne sommes-nous pas tous autour de ces textes de Lacan, à tenter de dire ce qu'il en est du réel et de la jouissance, en ne pouvant faire mieux que de les approcher par ce qu'ils ne sont pas?

Il existe un trou entre savoir et jouissance. Et Lacan de prendre appui sur les mathématiques pour l'illustrer: « Tel est le drame qui, à être transposé au niveau mathématique où il s'énonce de façon parfaitement correcte, à un autre niveau, se traduit par l'irréductible béance d'une castration réalisée ³¹ ». On retombe là sur la suite algébrique de Fibonacci, dont le rapport (1/a) métaphorise l'objet *a* en tant que point situé à l'infini et ceci quels que soient les numérateurs et diviseurs de ce rapport.

En clinique

Le « parlêtre » cherche-t-il une réponse ou davantage une question? Les analysants le formulent ainsi à un moment ou l'autre: « Je me demande ce que je cherche en venant là ». C'est bien là le préalable indispensable à toute tentative de réponse.

Que demande le névrosé? «Voici mon symptôme mais que suis-je à travers lui?» – «Ce n'est rien d'autre que cette frontière que le névrosé réinterroge et que rien en fait ne peut suturer, celle qui s'ouvre entre savoir et jouissance³²».

Le symptôme chez le malade ne se comporte-t-il pas en limite à la jouissance comme l'infini pour le mathématicien? L'obsessionnel déploie beaucoup d'efforts pour, de la place du maître, s'en maintenir à une distance d'au moins 1,61 unités, à prendre le nombre d'or comme une des représentations de l'objet a. Il s'assure de la tenue de cette distance minimale, en vérifie et revérifie la solidité ainsi que l'étanchéité. Pour lui, l'idée que cette distance puisse se réduire provoque l'angoisse, risquant de l'anéantir dans le désir supposé à l'Autre. Le tonneau des Danaïdes qu'évoque Lacan³³, n'est autre que la réédition mythique de l'impossible rencontre avec la jouissance. L'obsessionnel fuit, dans le contrôle de l'absence de fuite. La névrose de contrainte se place ainsi à la croisée entre désir, souffrance et haine, dans l'horrible excitation d'une torture, ou dans l'insolvable paiement d'une dette comme chez Ernst Lanzer, l'Homme aux rats. Surtout ne pas conjoindre l'Un à l'Autre.

Ce paradoxe est le procès névrotique même, que je définirai comme une défense maladroite contre l'accomplissement d'un désir infantile, en maintenant paradoxalement possible l'illusion de cet accomplissement. L'objet *a* est successivement l'objet de convoitise et le prix impayable pour son obtention. Il prend valeur dans l'obsession, à faire équivaloir le sujet à son propre produit de dégradation, le bol fécal.

L'Homme aux rats nous montre la couleur de cette « hainamoration » : la pierre au milieu de la route qu'il jette hors du chemin pour éviter un accident à sa dame, puis qu'il remet sous couvert philanthropique

(comme le dit Freud), parce que dans le bas-côté, elle aurait également pu blesser quelqu'un ³⁴, ou bien le rêve dans lequel il relate le décès de la mère de Freud et les condoléances qu'il veut lui adresser: il craint de ne pouvoir retenir un rire en les lui présentant et décide de lui rédiger une carte qui finirai par les initiales *p.c.* (pour condoléances), mais un *lapsus calami* lui fait écrire *p.f.* (pour félicitations) ³⁵.

Cette «horreur du désir» apparaît ainsi dans un moment d'analyse: une femme vient à sa séance toute de noir vêtue et à ma remarque sur cette tenue, feint d'avoir choisi ses habits par «fainéantise», dit-elle. Sa sœur se faisait opérer ce matin-là. Comment ne pas entendre la «hantise» qui se frayait un chemin dans cette fainé-hantise d'apparence, et plus loin la violence d'un désir inconscient portant le deuil anticipé de cette sœur adorée et abhorrée qui avait un enfant alors qu'elle même n'en aurait jamais. Cette absence de maternité, incluse dans le «fait-néant...».

Ce sont dans ses rituels que le névrosé obsessionnel rencontre l'illusion de la jouissance en tentant de la conjurer. Alors si prêt d'égaliser, de faire Un, de faire rapport, il se remet en dette, il en «contracte» une à nouveau. Ce n'est pas pour rien que tant de colopathies spasmodiques rythment le quotidien de ces individus par la contraction des muscles lisses intestinaux et la rétention de leurs «avoirs».

Pour l'hystérique, à l'instar de l'obsessionnel qui ne pouvait se prendre pour le maître qu'à y maintenir un écart minimal, elle, ne pourra se prendre pour *La* Femme, précise Lacan. Elle « allumera » chez le corps médical comme chez toute figure d'autorité, un feu d'artifice somatotrope qui laissera croire en sa possible possession (au triple sens méphisto-phélique, matériel mais aussi sexuel). Mais ces avances ne seront jamais que prières à être reconnue comme manquante-à-pouvoir-faire-Un, par amour. Quel que soit le sexe anatomique de l'hystérique, elle se fera toute entière cet objet *a*, objet d'un désir que seul son corps de langage viendra insatisfaire.

Une analysante déplorait ainsi que son compagnon amoureux ne s'éloigne à nouveau d'elle. « Je veux lui montrer combien je l'aime, disait-elle, et j'le perds ». Ce témoignage d'amour n'interrogeait-il pas l'analyste à l'endroit d'un savoir faisant défaut? « ... ai-je le père? ». Dans cette névrose, ce n'est pas tant la génitalité qui est redoutée, que la sexualité en tant qu'elle serait le point ultime menant à la jouissance. C'est de cela qu'elle se défend.

L'hystérique fait du savoir la cause ultime de son discours, parce qu'il lui importe de méconnaître que le savoir tient au sexe, c'est-à-dire à cette différence qui fait du signifiant, la cause matérielle de tout discours.

Toute névrose, l'hystérie, l'obsession, la phobie ainsi que certaines formes de perversion, ne cessent de témoigner de ce hiatus qui se fait symptôme. Son ressort unique, précise encore Lacan, « est toujours

la façon dont se sont présentés les désirs chez le père et la mère, c'est-à-dire dont ils ont offert au sujet le savoir, la jouissance et l'objet *a*. C'est là que gît le "choix" de la névrose ³⁶ ».

J'ajouterai qu'il existe, selon moi, dans toutes les névroses, une anamorphose de ce point de jouissance, qui est l'absence même de point. C'est le point qu'il n'y a point. C'est la castration, le manque à être, la *Hilflosigkeit* ou l'ombilic du rêve pour revenir à Freud. C'est cet instant de *desamparo* qui est refoulé et sur lequel viennent se plaquer des rustines phonématiques à intention univoque. Si l'angoisse surgit du manque du manque comme parle Lacan ³⁷, la castration pourrait bien n'être que le manque définitif du manque du manque, autrement dit l'impossibilité du plein à l'exclusion du pur réel qui lui ne manque de rien.

En conclusion

«L'acte ne réussit jamais si bien qu'à rater » 38

Une analyse est à mon sens une entreprise de mise à distance de la jouissance et de ses produits dérivés (angoisse, inhibition, symptôme, pulsion de mort), au profit du désir, du plaisir et de la vie. Une question se pose alors: ces effets apaisants sont-ils définitivement acquis à la fin d'une cure ou bien ne se remettront-ils pas à bouillonner à mesure que le

feu pulsionnel reprendra de la vigueur sous la casserole du sujet?

La question de la fin de la cure reste ainsi en suspens et les circumlocutions les plus serrées ne seront jamais qu'une approche asymptotique du sujet, au regard de son manque à être et de sa jouissance. Alors, est-ce que l'issue d'une analyse serait de décrocher le pompon d'un savoir qui saurait qu'il en va de lui, comme d'un rebond perpétuel, soumis à une limite faisant loi? Serait-ce une réponse soutenable à la question de la vérité, d'y accoler que ce savoir est érotique en son essence et signifiant en sa structure?

Ainsi en est-il du savoir. Du sien comme celui de tout autre. Ils s'avèrent troués. Que l'on nomme cet Autre, père, mère, Dieu ou c'qu'on voudra.

La psychanalyse subvertit cette interrogation centrée par le savoir en un entre-deux, seul point de vérité et épiphanie du sujet. Nous sommes barrés par un Autre de langage. Ainsi est la condition humaine. Vouloir s'y soustraire c'est être bien mal barré... et que l'objet a, objet cause du désir, se résume à une pensée (chez l'obsessionnel), à un monde « corporisé » (chez l'hystérique), à un corps « mondanisé » (chez le phobique) ou à un fétiche (chez le pervers), il demeure en même temps le moteur et la bride de cette condition même.

J. Lacan, (1968-69), *D'un Autre à l'autre. Le Séminaire, Livre XVI,* Seuil, Paris, 2006, séance XXI, p. 334.

² Du latin *idiotès*, ignorante (O. Bloch, W. von Wartburg, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, PUF, 2002, p. 329).

³ J. Lacan, (1953-1954), Les écrits techniques de Freud. Le Séminaire, Livre I, Seuil, 1998, p. 181.

⁴ J. Lacan, op. cit. note 1, p. 330.

⁵ S. Sorlin, Université de Montpellier 3, http://revue.etudes-episteme.org/IMG/pdf/ee_12_art_sorlin.pdf

⁶ Ibid.

Il s'agissait d'une langue anglaise simplifiée qui pourrait remplacer tous les projets de construction d'une langue artificielle universelle. Elle comportait environ 850 mots qui suffisaient, selon Charles Ogden (1889-1957), à rendre compte de tout contenu sémantique.

⁸ J. Lacan, op. cit. note 1, p. 327.

⁹ J. Lacan, (1974-75), RSI, Séminaire inédit.

¹⁰ J.-M. Jadin, « La jouissance comme contrainte », in *La jouissance au fil de l'enseignement de Lacan*, Eres, 2009, p. 488.

¹¹ J. Lacan, (1975-76), *Le Sinthome. Le Séminaire, Livre XXIII*, Seuil Paris, 2005, p.73.

¹² M. Ritter, «Le carrousel des jouissances ou les variantes de la jouissance», in *La jouissance au fil de l'enseignement de Lacan,* Eres, 2009, p. 490.

¹³ J. Lacan, *op. cit.* note 1, p. 327.

¹⁴ Souligné par moi.

¹⁵ J. Lacan, « La direction de la cure », in *Écrits*, p. 614.

¹⁶ « Je sais que je ne sais rien ». Maxime attribuée au philosophe grec Socrate. On trouve cet adage chez Platon dans l'*Apologie de Socrate* (21d), et dans le *Ménon* (80d 1-3).

¹⁷ J. Lacan, Télévision, 1973

¹⁸ J. Lacan, *op. cit.* note 1, p. 327.

¹⁹ J. Nassif, *Freud, l'inconscient,* Ed. Galilée, 1977, p. 23.

²⁰ M. Safouan, *Le langage ordinaire et la différence sexuelle*, Odile Jacob, 2009, P. 56. (en référence aux propos de Lacan, séminaire sur l'*Angoisse*, (1962-63), Livre X, Paris, Seuil, p. 15).

²¹ Souligné par moi.

²² Selon le tableau de Gustave Courbet dont Lacan possédait un exemplaire d'après E. Roudinesco (*Lacan, envers et contre tout,* Seuil, 2011, pp. 104-108 et p. 137).

²³ J. Lacan, *op. cit.* note 1, p. 333.

²⁴ Ibid.

²⁵ R. Chemama, R. Van der Mersch, *Dictionnaire de la psychanalyse*, p. 417.

²⁶ S. Freud, (1938), Abregé de psychanalyse, p. 56.

 $^{^{\}it 27}$ D. Lagache, La psychanalyse, collection « Que sais-je ? », p. 64.

²⁸ S. Freud, (1916), *Introduction à la psychanalyse*, p. 261.

²⁹ *Ibid.,* p. 281.

³⁰ Op. cit. note 2, p. 466.

³¹ J. Lacan, *op. cit.* note 1, p. 336.

³² Ibid.

³³ *Ibid.*, p. 335.

³⁴ S. Freud, (1909), *Cinq psychanalyses*, PUF, 2008, p. 329.

³⁵ *Ibid.*, p. 331.

³⁶ J. Lacan, *op. cit.* note 1, p. 332.

 $^{^{37}}$ J. Lacan, (1962-63), L'Angoisse. Le Séminaire, Livre X, Seuil, 2004.

³⁸ Jacques Lacan, Discours à l'E.F.P., 6 décembre 1967.

L'espace-temps des séminaires

Blandine Darbon

Ce texte a été présenté dans le cadre d'un séminaire animé par Moise Benadiba à l'hôpital Valvert de Marseille.

Serge Leclaire, au sujet du déroulement des séminaires, préconise de « partir de l'expérience et non pas des textes freudiens » l. Procédons de même, aux fins d'ancrer nos mouvements de réflexion, de théorisation, dans un vécu et ainsi tenter de faire apparaître de nouvelles données en lien avec le sujet de l'inconscient.

Un séminaire de psychanalyse de l'enfant est ouvert tous les vendredi matin. La dynamique qui s'y produit semble nourrir le groupe d'une émulation psychique, favorise une prise de recul et pour certains, selon leur dires, presque l'émergence d'un état contemplatif au sens où l'entend Denis Vasse². C'est en tous cas pour chacun la possibilité d'entendre autrement, et parfois de reprendre autrement une situation qui préoccupe.

Pour exemple: un homme, ou plus exactement un père de famille, nous est décrit par le psychiatre qui suit l'enfant. Il nous est décrit lors d'un événement signifiant, tombant en arrière malgré son ventre bedonnant. A l'écoute de cet événement, l'image d'une femme enceinte, portant trop lourd, ou perdant l'équilibre et préférant protéger son ventre, nous apparait. Cet homme paraissait symboliquement en posture maternelle pour son fils. Quand on y ajoute qu'il est tombé en arrière, dans la mer... c'était même du transgénérationel qui émergeait là.

Bref, le temps du séminaire donne l'impression de sortir d'un point de vue³, de traverser une membrane invisible qui nous contient dans la vie de tous les jours dans une appréhension matérielle des événements, une appréhension simpliste, en tous cas commune à tous pour que, quand même, on puisse un peu vivre ensemble. Dans ce nouvel espace ouvert par le séminaire, la matière à penser est différente, notre perception des distances change, la célérité des associations d'idées se modifie, comme lorsqu'on passe de l'eau à l'air et que les mouvements sont plus rapides. Vu le lien entre la vitesse, le temps et le désir (cf. la vectorisation du désir de J. Lacan), ces moments doivent bien influer sur le désir d'être analyste, si tant est que cela puisse relever d'un désir.

Telle la remarque d'un collègue qui confie: «J'ai l'impression que l'espace de pensée s'agrandit comme dans les plaines de Mongolie». Ou un autre, qui s'étonne: «Dans ces moments-là, j'ai l'impres - sion d'être plus intelligent».

Alors que se passe-t-il pour que la pensée semble se déployer dans l'espace et dans le temps lors de ses séminaires? Que se passe-t-il pour que l'écoute analytique puisse exister? Trois phases, nous dit Serge Leclaire.

Les trois temps du séminaire

Selon S. Leclaire ⁴ donc, les séminaires débutent par un mouvement d'esquive. Celui-ci constitue un premier défi, qui est d'éviter la prégnance des sens premiers, esquiver l'évidence première et refuser de s'arrêter à un diagnostic. «L'esquive est la dimension nécessaire d'un certain abord de l'inconscient ». L'évanescence ensuite, ou le temps du dévoilement, serait de «laisser venir à l'oreille un ordre autre », accepter de «se détacher du vertige né de la multiplicité des ordres possibles » pour rester dans une écoute flottante. Et enfin la butée, comme temps nécessaire à l'analyste pour fixer son mouvement. Choisir l'interprétation la plus parlante possible pour entendre ce qui se joue.

Au final, on pressent bien ici la membrane psychique, certainement faite de refoulement et de normes communes, qu'il nous faut traverser pour entrer dans l'espace-temps du séminaire. Cette entrée s'initie par la contrainte de devoir se détacher de nos réflexes auditifs usuels et se referme ensuite par l'élection d'une nouvelle écoute.

Ce qui semble s'opérer dans cette bulle ainsi ouverte, c'est un détachement entre le signifiant et le signifié, un décalage permettant l'attribution d'un autre signifié, plus fonctionnel pour entendre le sens d'un symptôme et ainsi libéré, reconnaître, un élément resté inconscient. Finalement, c'est aussi passer d'un langage de désignation à un langage de signification, ou l'inverse parfois. A ce sujet, c'est Lucien Israël qui va nous éclairer.

Les deux formes de langage

Dans un de ses ouvrages⁵, L. Israël s'appuie sur la linguistique qui définit deux formes de langage. Le premier, le *langage de désignation*, du style « passe moi le sel », laisse peu de doute sur ce qui se demande. L'objet est clairement désigné. Il offre une correspondance unique et directe entre le signifiant et le signifié.

Le second, le *langage de signification*, est plus complexe. L. Israël s'appuie sur une bande dessinée pour nous le décrire: une femme est allongée sur une plage. Non loin de là, un homme cherche à l'aborder et s'imagine diverses formulations. « Alors, on est en vacances? », ou: « Voudriez-vous une cigarette? », ou encore: « C'est la première fois que vous venez ici? ». Tout cela parce qu'il est difficile de lui désigner directement le fond de sa pensée, c'est-à-dire: « Est-ce-que vous voulez qu'on couche ensemble? »

Apparemment de manière évidente pour un homme, L. Israël dit qu'un troisième larron se pointe et, ayant dépassé la phase d'évanescence et trouvé une butée, il demande à la femme: « Alors, on est en vacances? ». Et la femme lui répond: « Oui, et vous? ».

Ce serait cela le langage de désignation parce qu'en effet le contenu des phrases utilisées n'a aucun rapport avec ce que le sujet veut dire. Le rapport entre le signifiant et le signifié est infini, ici de par une pluralité de signifiants possibles, mais cela peut également être parce que plusieurs signifiés peuvent y être entendus.

Cela fait penser à ces pères de famille que l'on reçoit parfois dans les Services de Protection de l'Enfance parce qu'un contexte incestuel est suspecté, et qui disent: « Mon fils aime beaucoup venir me voir et on regarde ensemble pousser sa salade ». Je ne sais pas pourquoi c'est souvent sa salade qui pousse, mais lorsqu'ils prononcent ces mots, on peut difficilement s'empêcher d'y entendre autre chose. En tous cas le doute s'installe en nous sur le fait que ce monsieur, justement, nous raconte des salades.

Si je vous donne cet exemple, c'est que je cherche à attirer votre attention sur cette sensation de doute, cette impression que, sous une désignation, se logent d'autres significations. Il faut savoir que Lucien Israël fait ce détour par les deux formes de langage pour nous décrire un type de personnalité précis, type de personnalité qu'il ne désigne pas totalement car, de manière très fine, il nous amène à penser que c'est justement lorsque l'on se laisse aller à la désignation que l'usurpateur se dérobe dans un langage de signification... Et vice versa d'ailleurs.

Revenons donc à cette sensation de doute, car cette ouverture que l'on pressent dans ces moments-là, d'un signifiant vers plusieurs signifiés, n'est finalement pas si étrangère à la phase d'évanescence que l'on traverse lors des séminaires. Aïe! J'entends d'ici les réactions méfiantes, voire les réactions bruyantes pour être sûre qu'on ne va pas lever trop de lièvres. Rassurez-vous, la différence majeure entre les déplacements d'objet, ou de but, chez les pervers et les déplacements de signifiés chez les séminaristes, c'est l'éthique qui la garantit. L'éthique existe chez l'un et pas, ou peu, chez l'autre. Voilà pourquoi l'ouverture sur plusieurs significations met mal à l'aise avec l'un et élève l'esprit avec l'autre.

Je me suis déjà prise à réfléchir que pour penser si loin, il fallait être tenue par une certaine éthique, au risque de tomber dans le scabreux. Ainsi limités dans nos angles de vue, ou dans notre écoute, on peut par exemple se permettre d'entendre le désir inconscient d'une mère, qui amène sa fille voir son grand-père, grand-père qui avait abusé de deux de ses filles sauf d'elle, lorsqu'elles étaient toutes trois enfants. Loyauté, culpabilité insupportable d'avoir été épargnée, désir incestueux qui n'aurait pas totalement pu se réorganiser... Ce qui autorise de telles hypothèses, c'est l'intention qui les sous-tend. Il s'agit d'être le plus au clair possible sur le bénéficiaire de nos analyses: soit libérer le sujet d'éléments inconscients qui, n'osant être pensés, influent et déforment son équilibre de vie, soit se satisfaire soi-même, jubiler en dépassant la limite du

Bref, on retrouve la même comparaison possible entre les ouvertures de langage pervers et les interprétations analytiques. Lucien Israël décrit la psychothérapie analytique comme utilisant le passage d'une forme de langage à l'autre pour débusquer une signification restée cachée sous une désignation, ou à l'inverse ramener un élément de réalité désigné là où l'imaginaire infantile restait prégnant. De nouveau l'éthique qui sous-tend notre travail est déterminante pour garantir la composante d'altérite. Ceci alors que la méthode peut manifester des zones de recouvrement avec celle d'un plaisir moins honorable.

D'ailleurs, ce qui paraît parfois si inquiétant au contact de ce type de personnalité, c'est, comme le dit Lucien Israël, que le pervers sait. Il a dans son champ de conscience ce que l'autre doit s'efforcer de mettre au travail pour être révélé, ce que l'autre à refoulé. Le pervers sait, parce que ces éléments n'ont jamais été marqués par du dégoût dans le langage de ses parents et de sa mère notamment.

Une dernière chose, et nous serons totalement rassurés sur la différence fondamentale entre les deux phénomènes. Ce qui sépare un signifiant d'un signifié pour l'ouvrir à l'infini le temps de l'évanescence, doit se faire d'une posture active en séminaire. On s'oblige un peu. D'ailleurs quand on rentre de vacances, ou que l'on est fatigué, on entend moins bien les choses, on reste plus facilement dans la prégnance des sens premiers. Chez l'acrobate du dit à demi-mot la séparation entre signifiant et signifié est un état de fait, presque déliaison permanente, un résidu de morcellement peut-être. Au final l'analyste fait entendre, là ou le pervers laisse entendre... et c'est bien là le piège, ce n'est même pas lui qui instaure le détachement qui ouvre à un nouvel ordre.

Le voir et l'entendre dans les séminaires

Lorsque l'on est attentif à entendre les choses différemment, justement, on se rend compte du nombre d'expressions que chacun utilise et qui a trait à la vision et à l'audition. Vous voyez ce que je veux dire.

Armand Abécassis a très habilement travaillé sur ce thème ⁶, Moïse Benadiba aussi dans ses séminaires sur la Genèse. Ce qu'on peut en retenir pour ce qui nous occupe, c'est que la création du monde, comme le développement d'un sujet, traverse plusieurs phases, étayées sur deux sens organisateurs, la vision et l'audition. Ces deux sens interagissent et se structurent l'un l'autre de manière progressive et différente selon la phase de développement à l'œuvre. Un peu à la manière dont Piaget décrit la main du nourrisson venant dans le champ de vision pour prendre un objet, avant que le champ visuel ne puisse plus tard s'accommoder au lieu où se trouve la main. Il en est de même pour le voir et l'entendre, l'un s'adaptant à l'autre, le structurant pour qu'ensuite le second vienne réorganiser le premier dans la phase suivante.

Il est bien possible qu'en séminaire, ce processus d'inter-étayage soit également de mise, puisqu'à partir d'un patient rencontré, vu et écouté, le séminariste qui nous en parle nous permet de faire émerger une nouvelle façon de voir, indirectement, à partir de ce qui nous en est dit.

Nous vivons dans un monde où l'image prime, nous disent Charles Melman ⁷ et Jean-Pierre Lebrun ⁸, décrivant notre dérive sociale dans une appréhension en deux dimensions, «sans gravité», obturant la dimension symbolique. Voilà certainement pourquoi les psychanalystes ont tant à faire en restaurant la fonction de la parole et de ce qu'il y a à entendre dans, ou sur nos vies, pour nous ouvrir à d'autres points de vue.

Mais alors qu'est ce qui différencie les images dont notre société actuelle nous assaille et celles que l'on recrée en séminaire, nous permettant une meilleure approche de l'inconscient? Qu'est ce qui dans l'image première d'un patient entrave notre écoute et nécessite un réaménagement ouvrant à de nouvelles données en lien à l'inconscient?

De nouveau le travail d'Armand Abécassis nous est précieux °. Il semble effectivement que l'image puisse être de deux natures différentes: l'une dans l'immédiateté avec ses effets de sidération, une image directe de l'objet, une image de vérité, ou d'illusion de vérité, devrais-je dire; l'autre indirecte, puisque passant par l'audition, par l'écrit ou par la représentation. Cette deuxième nature d'image est en fait la seule qui puisse exister si l'on suit les textes bibliques puisque la vision directe du monde est impossible pour l'homme. L'Eternel ne saurait être vu directement, même par Moïse: «...tu ne peux voir ma face car l'homme ne saurait me voir et vivre » (Exode 34, 18-23).

C'est l'acceptation ou la conscience de cet interdit qui fait défaut à notre époque, et nous entraîne dans l'illusion et sa cohorte de faux semblants. La psychanalyse se charge de nous confronter de nouveau à cette impossibilité, à cette castration finalement. Les séances fonctionnent comme un espace-temps où le visuel est manquant et, parce que l'image n'est pas image directe avec ses effets de fascination, la place reste ouverte à une écoute flottante, venant buter, ou s'organiser, au travers d'autres images, elles, métaphoriques, plus en lien avec le sujet de l'inconscient.

Ainsi, analyser en séminaire est bien évidemment un acte de séparation: de séparation entre signifiants et signifiés, mais aussi de séparation entre le sujet et ce que l'analyste en appréhende. Ceci pour y intercaler une écoute autre et restaurer l'ordre des sens, ou du sens dans l'ordre, comme vous souhaiterez, c'est-à-dire que tout objet a d'abord à être entendu avant d'être vu. Au final, permettre une approche d'interprétation et non de vérité. Ainsi, ce qui sera perçu désormais sera marqué par l'empreinte de cette séparation, définissant la relation à l'objet comme indirecte, comme une appréhension subjective.

La conscience que notre appréhension du monde n'est qu'une construction, certes évolutive mais néanmoins qu'une construction, est ce qui nous protège de l'aliénation sociale actuelle. Elle offre l'effet symboligène permis par le renoncement du voir à tout prix, du voir d'abord avant d'entendre.

Pour conclure, si l'on cherche à déduire un peu ce qui opère lors des séminaires, en comparant les processus pathologiques et analytiques du langage, ou les processus pathologiques et analytiques du rapport à l'image, c'est bien de la déduction qui apparait: une déduction du visuel comme mode d'appréhension directe, ou premier. Accepter cette soustraction libère notre pensée vers une écoute analytique et protège celle-ci de n'être qu'un détournement narcissique du sens premier.

sens qui fait acte de parole et attribue un signifié au signifiant. A. Abécassis souligne d'ailleurs: « Il y a coïncidence entre les deux et nous rencontrons là, un exemple unique d'identité totale entre le signifiant et le référent ». Il s'avère que, plus ou moins rapidement selon le Midrash (interprétation rabbinique de la Bible qui tend à trouver dans celle-ci un sens plus expressif que celui légué par la tradition institutionnelle). le divorce s'introduit entre la lumière originelle et la lumière perçue, le voir s'éloigne du dire et au final: « Ils virent qu'ils étaient nus » (Genèse 3, chap. 7). Nous ne sommes plus dans l'interprétation du sens d'une parole, mais dans le savoir. L'homme perçoit désormais d'abord ce que ses yeux voient et non ce que ses oreilles entendent, il entend ce qu'il voit au lieu de voir ce qu'il entend. Plus loin, et c'est là la troisième phase, en tous cas là que l'humanité prend forme, lorsque Moïse redescend du Mont Sinaï et casse les tables de Loi, le texte dit: «... et tout le peuple virent des voix» (Exode 19, 9-16-21). Voir une voix, voilà qui est bien étrange. Ici se réorganise de nouveau le voir à partir de l'entendre. Ceci, sans que ce qui soit vu ne soit une image directe, en adéquation totale avec ce qui est dit, puisque la vision passe par de l'écrit. Notons au passage la faute de conjugaison (sujet au singulier, verbe au pluriel), que certaines traductions font apparaître, d'autres non. Il est probable que ce changement d'accord en cours de phrase marque le point de départ d'une nouvelle ère de développement correspondant à l'individuation des sujets, au passage du groupe (singulier), à la conception individuelle (pluriel).

¹ S. Leclaire, *Ecrits pour la psychanalyse*, tome 1, Paris, Arcanes, 1996, p. 79.

² D. Vasse, Le temps du désir, Paris, Seuil, Paris, p. 31.

³ Notez « point de vue » au lieu de « façon d'entendre », ce qui laisse penser le voir et l'entendre dans une certaine combinaison, peut être une certaine structuration de l'un sur l'autre, ou vice versa lors de ces séminaires. L'écoute analytique pouvant servir à passer d'une structuration à l'autre, nous y reviendrons plus tard.

⁴ S. Leclaire, op. cit., p. 80. L'esquive, l'évanescence et la butée.

⁵ L. Israël, *La jouissance de l'hystérique*, Paris, Arcanes, 1996, p.120.

⁶ A. Abécassis, « Tout le peuple voyait les voix », in *Les dix* paroles, Paris, Ed. du Cerf, 1995, pp. 461-505.

⁷ C. Melman, *L'homme sans gravité, Jouir à tout prix,* Paris, Denoël, 2002.

⁸ J.-P. Lebrun, *La perversion ordinaire*, Paris, Denoël, 2007.

⁹ Trois événements structuraux sont à repérer dans la Genèse à propos du voir et de l'entendre. Le premier, bien évidemment, correspond à l'acte de création originelle: « ELOHIM dit: que la lumière soit. La lumière fut » (*Gen*èse 1, 2-4). La parole première étant suivie d'un changement visuel, l'apparition de la lumière, celui-ci vient confirmer ce qui est d'abord entendu. Dans cette phase, la vision revisite ce qui est de l'entendre, y donne du sens,



Catherine Millot, Ô solitude

Ed. Gallimard. coll. L'Infini. 2011

La lecture de l'ouvrage de Catherine Millot *Ô solitude*, invitée des Bibliothèques Idéales de Strasbourg à une table ronde animée par Jean-Richard Freymann, m'a inspiré les réflexions suivantes.

Il s'agit d'un ouvrage difficile à définir puisqu'il oscille entre l'autobiographie, le récit de voyage, l'essai critique psychanalytique. En tout cas, il ne s'agit pas d'un roman, contrairement à ce qu'indique la première de couverture.

L'ouvrage poursuit une réflexion entamée avec le livre précédent, *La vie parfaite* (2006), qui s'attachait à la question de la liberté chez les mystiques. La thèse est cette fois de défendre l'idée d'une solitude positive, qui représenterait une sorte d'achèvement intérieur du côté de la sérénité, analogue à la «quiétude mystique». Cet isolement du monde ouvrirait (paradoxalement) un accès inédit au réel.

Du point de vue de la biographie de l'auteur, cette solitude heureuse est présentée comme un apaisement après une vie marquée par une alternance entre des phases de passion amoureuse et des moments de déréliction où elle se retrouvait de manière répétitive face au gouffre d'un jugement d'inexistence de l'autre à son endroit.

Lorsqu'on lit un tel ouvrage et qu'on sait que l'auteur, puisqu'elle se ne s'en cache pas, fut une analysante de Lacan et que ces références théoriques sont psychanalytiques, on ne peut s'empêcher de réfléchir à la question de la fin de l'analyse. La solitude heureuse dont il est fait la promotion, a-t-elle quelque chose à voir avec l'issue d'une psychanalyse?

Et quelle forme d'écriture peut-elle rendre compte de l'expérience d'une analyse terminée? Le style autobiographique n'est-t-il pas en lui-même contradictoire avec la cure d'amaigrissement du moi qui devrait caractériser la psychanalyse? La déconstruction et le morcellement de la mémoire qui découlent d'une psychanalyse, (bien plus, de nos jours, que la levée de «l'amnésie infantile» freudienne), sont-elles compatibles avec l'édification d'un récit biographique cohérent? N'observe-t-on pas

souvent au contraire, après une analyse, un désinvestissement, voire un désintérêt du sujet vis-àvis des défroques passées de son moi, lorsque l'illusion d'un sens s'est évanouie? A ce titre, une série d'anecdotes rapportées par l'auteur semble pour le moins inutile, et sacrifier gratuitement à une brillance parisienne sans grand intérêt: l'auteur a croisé Robert Hossein à une soirée chez Serge Poliakov, le grand peintre, mais l'acteur ne lui a pas accordé un regard. Elle fréquentait Pierre Klossowski, qui était le voisin de Roland Barthes, et Jean-Noël Vuarnet qui était son voisin du dessous, mais elle ne l'a jamais croisé dans l'escalier ni dans le restaurant chinois du quartier où il avait ses habitudes. Mais elle a sans doute croisé sa bonne, marocaine, vêtue d'habits traditionnels, imagine-t-elle. Elle a récemment dîné chez des amis, Pascal Quignard était là...

Plus intéressant est d'essayer de voir ce qui pourrait différencier l'issue d'une psychanalyse de la quiétude mystique, à partir de cet ouvrage. Car Catherine Millot fait l'éloge et l'apologie d'une forme de solitude qui est tout entière du côté de la contemplation (et de la jouissance?) de ce qui inspire l'éternité, la paix, le vide, l'abîme, le trou, l'infini... Au premier plan des objets de cette contemplation sont les éléments de la nature physique. De nombreux auteurs et peintres sont convoqués pour illustrer cette posture (par exemple Caspar David Friedrich et notamment son tableau Les falaises de craie sur l'île de Rügen). L'ambivalence de cette solitude est parfaitement reconnue par l'auteur le problème est celui du rapport à l'autre qui n'apporte pas cette même paix. «L'autre devient tour à tour le poison et le remède » des états de déréliction dans lesquels l'amour peut plonger. D'où la question: comment s'adonner, s'abandonner à (la jouissance de) la solitude tout en gardant un minimum de relations sociales? Le modèle de Catherine Millot, c'est Roland Barthes qui avait su trouver, semble-t-il, une vie très organisée et préservée des intrusions intempestives de l'autre.

Le plus mystérieux réside, comme chez les mystiques, du côté de cette opération de la «transmutation de l'angoisse en sérénité contemplative» devant les choses *qui se passent de nous*. On semble passer de l'angoisse ou du gouffre mélancolique provoqués par le jugement d'inexistence de l'autre, à une jouissance

intrinsèque à la contemplation de ce face à quoi nous ne sommes rien... La nature semble devenir une figure d'un Autre tout-puissant, dont la sérénité (son éternité se moque de notre existence) serait comme contagieuse. Le jugement d'inexistence devient apaisant et même source de jouissance, comme Catherine Millot en trouve la trace dans une nouvelle d'Allan Edgar Poe, Descente dans le maelström, où elle décèle la description de la volupté de se tenir sur la crête de la terreur, au bord de l'anéantissement. Mais que devient le sujet qui se livre ainsi à la contemplation de la nature jusqu'à l'abolition même de son désir? Catherine Millot fait à cet endroit l'hypothèse intéressante que le désir ne naît pas du manque (la peine, le chagrin, la séparation...), mais plutôt du rayonnement de la joie de vivre, de son expansion et de la satiété même. Mais s'agit-il vraiment du désir ou plutôt de la capacité d'aimer, de s'ouvrir à l'autre, qui renaît avec tous les autres appétits lorsque la phase de déréliction est terminée?

La sérénité ainsi acquise suppose-t-elle, comme cela semble suggéré par l'auteur, une disparition du conflit? La fin de l'analyse doit-t-elle s'imaginer comme la paix enfin trouvée d'une « zen attitude », enfin débarrassée du conflit et du désir? On peut en douter.

Catherine Millot explique avoir découvert très tardivement le lien entre les arrachements répétés et violents à des lieux de vie pendant l'enfance, et le retour répétitif de ce trauma sous la forme de l'alternance des amours et des dévastations du moi. Fille de diplomate, elle s'est retrouvée ballottée de ville en ville et de pays en pays sans pouvoir jamais s'adapter à ces arrachements. «Le pays natal n'existait pas pour moi », «j'étais toujours étrangère ». Il semble en effet que pour les enfants de diplomates (ou de coopérants, ou de militaires) si le pays de naissance existe bien sûr, s'il y a une nation de rattachement officielle, il semble bien que l'éloignement, les départs, les séparations, les retours seulement temporaires interdisent souvent de nourrir cette origine d'un investissement qui fasse sens, qui donne une assise à l'origine. Ces réflexions sont intéressantes par rapport à la question de l'exil qui comprend souvent la nostalgie d'un pays d'origine de plus en plus imaginaire. Elles posent aussi la question de la transmission parentale: comment asseoir, dans une famille soumise à des déplacements nombreux et répétés, quelque chose du lieu et de la demeure? Car on peut être quelque part, être de quelque part, sans jamais demeurer nulle part.

Mais sans doute la question la plus originale abordée par l'auteur est-elle l'idée qu'un accès plus direct au réel serait permis par cet état de quiétude mystique, de sérénité ou de solitude heureuse. Catherine Millot cite Proust: Le Narrateur, du fond de son lit, peut s'ouvrir d'une manière plus vive, plus accrue, plus sensible, au réel de la vie qui lui parvient à travers les lumières et les sons qui traversent la fenêtre et les rideaux... Cet isolement du monde qui va jusqu'à la clinophilie, Catherine Millot s'en méfie tout de même et admet qu'elle peut relever de l'autisme schizophrénique ou bien dégénérer vers une clôture masochiste, comme celle de «la séquestrée de Poitiers». Le lit toutefois, c'est là que le sujet peut côtoyer le réel de la maladie, le réel du corps, et s'autoriser une nouvelle sérénité et nouvelle liberté par relâchement des pressions morales et sociales (l'auteur semble en avoir fait l'expérience).

Mais elle propose un cran de plus : comment échapper aux demandes des autres et même et surtout au langage intérieur? L'idéal qui est suggéré, c'est celui d'un autre qui ne vous demande rien (p. 110). Le réel, pour l'auteur, serait confondu avec «l'avant monde», le monde d'avant nous. Pas seulement celui d'avant le langage (celui de l'enfant, ouvert sans prévention vers le dehors), mais celui d'avant tout homme: le monde d'une nature désertée ou pas encore domestiquée. Une nature qui est indifférente à la présence humaine (encore le jugement d'inexistence). Et c'est là que Catherine Millot fait appel à un auteur méconnu mais dont l'originalité et le pittoresque donnent envie de le découvrir plus avant. Il s'agit de Sir William Henry Hudson, ornithologue argentin d'origine anglaise. Dans ses ouvrages, cet homme décrit une sorte de communication directe avec les choses de la nature, une suspension des frontières entre intérieur et extérieur, un silence intérieur enfin obtenu. Plus exactement: la réduction au silence de la pensée ellemême, une pensée devenue impossible. Pour Hudson, cet état, analogue à la quiétude mystique, relève d'un retour à une sauvagerie primitive, instinctuelle et animale. Mais l'auteur se demande: ne s'agirait-il pas plutôt de la libération des pulsions les plus vives, en deçà ou avant le langage? Ou bien du fantasme du retour à l'utérus maternel puisque Catherine Millot se plaît à imaginer le sentiment océanique sans doute parfait du requin évoluant dans son élément («le du requin sentiment océanique doit être incomparable », p. 153)!

Le réel, ce serait ainsi de voir «le monde sans voiles, sans les filtres de la mémoire et du savoir » (p. 158); ce serait «une présence au monde sans désir », «enfin délivré de la fatigue du sens ».

Cette conception, pour séduisante qu'elle soit, entraîne quelques remarques. Qu'est-ce que la prise directe sur le monde? Peut-on totalement évacuer les filtres, les voiles, le fantasme autrement dit, à travers lesquels nous voyons d'ordinaire le monde? Même si, bien sûr, il existe toute une mythologie de la traversée du fantasme à la fin de l'analyse, comme celle d'un miroir à la Lewis Caroll.

Il existe par ailleurs des expériences de «rencontre avec le réel». La clinique nous apprend à les reconnaître. Mais le réel ici n'est pas l'objet d'une perception plus aiguë, d'une acuité des sens, d'une surbrillance. C'est toujours le retour de ce qui n'était jamais là: le réel correspond à ce (ceux) qui revient (reviennent) de l'invisible (et de l'inaudible). Le réel c'est ce qui apparaît comme une effraction, une apparition saugrenue (parfois sans doute mystique), une voix venue d'on ne sait où. Le réel serait donc plutôt de l'ordre de l'apparition et de l'hallucination que de la perception ultra précise.

Alors qu'est-ce que le réel? Car il faut bien dire que la littérature analytique en propose des acceptions un peu fourre-tout: le corps, la maladie, la nature physique (catastrophe), l'ordre caché des choses (auquel seules la physique et la biologie donnent accès), etc. Or pour Lacan, la définition est assez simple, le réel c'est ce qui ne relève ni du symbolique ni de l'imaginaire.

Reste peut-être à imaginer un autre aspect du réel, celui-là même qui est sans doute l'objet d'évitement de toute cette construction autour de la solitude, le réel de l'autre: l'innommable et l'impossible à percevoir et à intégrer de la violence même qui fonde le rapport interhumain et les rapports sociaux. La conflictualité foncière et les contradictions qui animent les masses, les agrégats humains, avant qu'un ordre ne les ordonne en groupes ou corps sociaux et institutions, n'est-ce pas là le lieu d'un autre réel tout aussi «résistant » à la symbolisation et à la pensée que celui de la nature?

Si le réel c'est ce qui résiste, alors ce réel-là colore autrement les expériences de retrait social mystiques et l'expérience de la solitude en général... La mystique du réel apaisant de la nature ne serait finalement que la résistance à ce qui fonde le rapport social, le rapport à l'autre...

Bertrand Piret

Patrick Delaroche, Psychanalyse du bonheur

Albin Michel, 2011

Le bonheur n'est pas un concept psychanalytique, mais la psychanalyse peut largement y contribuer. Le bonheur est un idéal que chacun tente impérieusement d'atteindre. Cependant, il y a aujourd'hui tellement de dépressions que l'on peut douter de le trouver là où nous le cherchons ou là où on nous le promet.

Dans Psychanalyse du bonheur Patrick Delaroche tente de décrypter les arcanes de ce bien le plus précieux pour l'homme. L'auteur précise en premier lieu que l'amour est tellement synonyme de bonheur qu'il paraît bien difficile de les distinguer. Il avance alors la thèse que le bonheur réside d'abord dans le sentiment de toute puissance qui remonte à l'enfance. Lié donc à l'enfance, le bonheur l'est aussi à la sexualité et concerne l'identité, le désir et leurs ambiguïtés. Aujourd'hui, la libération des mœurs, le droit à la jouissance et la disparition des contraintes devraient fonder la trilogie du bonheur. Mais l'inconscient est à l'œuvre qui met à mal ce droit. Le surmoi empêche le bonheur parce qu'il le juge immérité et peut conduire à une phobie du bonheur... on peut même parler de terrorisme du bonheur.

Actuellement, dans nos sociétés, les critères de l'épanouissement sont de ne rien devoir se refuser et « jouir sans entraves ». Le corps incarne cette jouissance qui pour beaucoup de nos contemporains tient lieu de bonheur. C'est dans ce faire qu'on pourrait parler de narcissisme de notre époque. Ce corps qu'on veut glorifier, c'est le moi idéal. Ce moi narcissique tout puissant formé dès la petite enfance, abandonné à lui-même, non limité par l'éducation, le principe de réalité, la loi symbolique, peut engendrer toutes les folies.

On retrouve cette folie dans l'état amoureux qui est d'ailleurs fondamentalement amour de soi. En outre, ce dessaisissement de soi-même qu'on voit dans l'état amoureux correspond au mécanisme de l'asservissement de l'individu par le groupe ou de la foule par le leader. Ainsi observe-t-on combien le jugement peut être perverti par le groupe qui fait de son propre plaisir la loi à laquelle se soumettent les adeptes. Le bonheur que l'on s'interdit, on va l'imposer à l'autre. C'est cela qu'on appelle «se sacrifier».

Ensuite, Patrick Delaroche revient au « bonheur à ses débuts ». Le bonheur est censé accompagner les débuts de la vie avec la satisfaction du nourrisson qui

accompagne l'amour maternel et le plaisir relationnel qui en découle. Freud le premier, a fait de cette satisfaction du nourrisson par sa mère l'essence même du bonheur. Le bonheur fusionnel tel que le réalise aussi l'état amoureux, relation pleinement satisfaisante qui comble non seulement tous les désirs psychiques mais aussi tous les besoins corporels. Ce bonheur va donc devenir un idéal. Mais, avance Delaroche, ce sentiment de bonheur s'explique par le fait que cet amour permet de satisfaire sans culpabilité des désirs longtemps refoulés et pervers.

Ainsi, désir et bonheur ont partie liée comme le pensent tous ces patients venus chercher le bonheur en analyse et dont certains disent au bout de quelques mois ou années: «Mais au fond, je suis heureux!». C'est sûrement, déclare Patrick Delaroche, que ces patients sont enfin en paix avec le désir. Un psychanalyste anglais, Donald Winnicott, parle même d'«orgasme du moi» pour décrire un état de bonheur. C'est ainsi que le désir d'enfant peut prendre le pas sur le désir sexuel.

Aucun bonheur, conclut l'auteur, n'est possible sans que l'individu n'arrive à satisfaire l'idéal qu'il s'est lui-même forgé et qui constitue la somme des valeurs que chacun reconnaît comme siennes et cherche à atteindre. C'est cela qui fait le prix du bonheur. C'est dire à quel point il est important de reconnaître cet idéal en chacun de nous.

Marie-Noëlle Wucher

NOUVELLES ASSOCIATIVES

FEDERATION EUROPEENNE DE PSYCHANALYSE ET ECOLE PSYCHANALYTIQUE DE STRASBOURG

F.E.D.E.P.S.Y.

Procès-verbal de l'assemblée générale du 11 octobre 2011 Exercice 2010

Le 11 octobre 2011 à 20 h les membres de la *Fédération Européenne de psychanalyse et de l'Ecole Psychanalytique de Strasbourg* (F.E.D.E.P.S.Y.) se sont réunis au siège social en assemblée générale ordinaire sur convocation du président.

L'assemblée est présidée par Jean-Richard Freymann, président de la F.E.D.E.P.S.Y.

Le secrétariat est assuré par Eveline Kieffer, secrétaire de la F.E.D.E.P.S.Y.

1. Approbation du PV de l'assemblée générale 2009

2. Rapport moral par Jean-Richard Freymann, président de la F.E.D.E.P.S.Y.

Comme prévu, nous avons tenté de doubler les postes tout au moins dans leur fonctionnement. Les séminaires et groupes de travail continuent à se développer; nous voyons l'apparition de cartels nouveaux (aussi bien pour le G.E.P. que pour l'E.P.S.). Les contacts avec l'université se maintiennent et essaient de s'adapter en fonction des nouvelles nominations de professeurs.

Par ailleurs, le congrès sur le 5es journées de la F.E.D.E.P.S.Y. est prévu approximativement autour de mars 2014 et les séminaires de préparations se poursuivent. Nombre de projets apparaissent, en particulier la création d'un nouveau local, la *Maison de la Psychanalyse de la F.E.D.E.P.S.Y.*, et le ciné-club va prendre une nouvelle tournure.

Quant au journal *Analuein*, il poursuit son destin de bulletin de liaison avec ses effets de travail. Le bulletin de l'agora de l'E.P.S. est bisannuel. Les informations sont diffusées mensuellement ainsi que sur le site www.fedepsy.org qui continue à se développer.

Approbation du rapport moral à l'unanimité.

3. Rapport financier présenté par Jacques Weyl

Le montant des produits de l'exercice 2010 (clos au 31 décembre) s'élève à 58 292 € et l'ensemble des charges à 49 856 € ce qui fait apparaître un résultat d'exploitation de 8 436 € pour l'année 2010 auquel s'ajoutent 154 € de produits financiers.

Par conséquent le résultat bénéficiaire de l'exercice se monte à 8 589 €

Approbation du rapport financier à l'unanimité.

4. Inscription des nouveaux membres

GROUPEMENT DES ETUDES PSYCHANALYTIQUES
Correspondants:
BOUMAIZA Hanane
BRULE Murielle
DE PIERPONT Claire
DI GIULIO-M. Chiara

DILLMANN Claude DUMAY-HEINTZ Josiane FAGHERAZZI Michel FERRY Nicole HAMBURA Johannes **KEISER-WEBER Gaby KEMPF Salomé KOENIG Annick** MAAHADI Mohamed MARCHESINI Silvane Maria MASQUIDA-JUNG Valérie MAY Emmanuelle **OUAHIM** Jean SCHINDLER Isabelle STUTZ Vincent WEISGERBER Cyrielle WINLING Jean-Philippe

Membres actifs:
ACER Murielle
CHATELET Patricia
GILLET Alexandra
IGLESIAS Cécile
KAUFFMANN GLATTFELDER Elisabeth
KESSLER Barbara
MASTELLI Dominique
SAFARI Niki-Dionysia
STILIANIDOU Vassiliki
ROUGEOT Christophe
VASQUEZ Gipsy

Membres actifs étudiants: KLOPP Aurélien HUG Pauline POREE DU BREIL Clarisse

ECOLE PSYCHANALYTIQUE DE STRASBOURG (nouveaux postulants) CHATELET Patricia HART Martine MASTELLI Dominique

Ces membres sont admis à l'unanimité.

5. Les cotisations

Elles resteront inchangées pour l'exercice à venir, à savoir:

- Membre actif du G.E.P.: 140 €
- Membre correspondant du G.E.P.: 46 € (statut possible pour un an).
- Etudiant : 46 €

Fait à Strasbourg, le 24 octobre 2011

Jean-Richard Freymann
Président de la F.E.D.E.P.S.Y.

Eveline Kieffer
Secrétaire de la F.E.D.E.P.S.Y.

FEDERATION EUROPEENNE DE PSYCHANALYSE ET ECOLE PSYCHANALYTIQUE DE STRASBOURG

Groupement des Etudes de Psychanalyse G.E.P.

Procès-verbal de l'assemblée générale du 11 octobre 2011 Exercice 2010

Le 11 octobre 2011 les membres de la Fédération se sont réunis au siège social en assemblée générale ordinaire, sur convocation du Président.

L'assemblée est présidée par Jean-Richard Freymann, président de la F.E.D.E.P.S.Y., et par Daniel Lemler, président du GEP.

Le secrétariat est assuré par Eveline Kieffer, secrétaire de la F.E.D.E.P.S.Y.

1. Approbation du PV de l'assemblée générale de l'exercice 2009

2. Rapport moral par Daniel Lemler, président du G.E.P.

Pour les activités du G.E.P. cf. le compte rendu de l'AG de la F.E.D.E.P.S.Y.

De l'entretien d'un «jardin à la française» ou la place du G.E.P. par rapport à l'histoire de la psychanalyse.

Qui s'intéresse à la vie et l'œuvre de Freud ne peut manquer de s'interroger sur la difficulté de ce dernier à quitter Vienne, à partir de l'*Anschluss*. Et cela a suscité des explications plus que tendancieuses à certains détracteurs de Freud et de la psychanalyse. J'ai trouvé dans le dernier livre de Jean-Claude Milner *Clartés de tout*, une réponse séduisante à cette question.

Freud savait que l'exil pour la psychanalyse signifiait aussi qu'elle devrait épouser la langue de l'exil. Or la psychiatrie anglaise s'était mise au service de la nation pour lutter contre la menace nazie et la psychanalyse ne pourrait pas s'en désolidariser.

Cette question de la langue allait prendre une dimension plus dramatique après la guerre. Laquelle d'entre elles allait pouvoir abriter la psychanalyse, alors qu'elles venaient d'être blessées par le totalitarisme : l'allemand par le nazisme, l'italien par le fascisme, l'espagnol par le franquisme, et que l'anglais devenait la langue de la marchandisation...

Il restait le français! C'est le sens du retour à Freud de Jacques Lacan, tel qu'on peut le lire dans son « Rapport du Congrès de Rome » tenu à l'Istituto di Psicologia della Universitá di Roma les 26 et 27 septembre 1953, intitulé: « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse ». C'est dans un congrès des psychanalystes de langue romane, que Lacan propose, à partir de la jungle freudienne, son « jardin à la française ». Le français peut devenir la nouvelle langue de la psychanalyse, mais pas la langue maurrassienne, la langue dialectique. En écrivant ces mots, je repense à cette lettre — qui nous est connue

grâce aux travaux d'Elisabeth Roudinesco – qu'Angelo Hesnard envoyait à l'éditeur Grasset, dans les années 20 du siècle dernier, où il lui écrivait que – je cite de mémoire – «cette science germano-juive était incompatible avec la finesse de l'esprit latin », une idée qui était très fréquente à l'époque. Au regard de cette idée, il est plaisant, que grâce à Jacques Lacan, le français soit devenu la langue dans laquelle la psychanalyse pouvait poursuivre son cheminement.

Cependant, il fallait aussi restituer leur tranchant aux concepts freudiens, malmenés par ces langues blessées par le totalitarisme. Et pour cela il fallait violenter la langue, rompre l'ordonnancement sujet, verbe complément, brutaliser sa syntaxe.

Or, trente ans après la mort de Lacan, la question reste entière : comment éviter l'émoussement des concepts de la psychanalyse?

Et cela semble la vocation du G.E.P. de participer à un travail, toujours à refaire, de maintenir le tranchant des concepts psychanalytiques, qu'ils soient freudiens ou lacaniens.

Approbation du rapport moral du G.E.P. avec une abstention.

3. La commission européenne, par Bertrand Piret

Il rappelle que les conférences préparatoires aux 5^{es} Journées de la F.E.D.E.P.S.Y. ont repris, elles sont programmées mensuellement jusqu'en juin 2012.

Par ailleurs les sessions parlementaires qui étaient au nombre de quatre par an, n'auront lieu que deux fois par an.

4. Rapport financier présenté par Jacques Weyl

Les cotisations encaissées dans le cadre du G.E.P. se montent à 14 828 €, en diminution de 4%, et les dépenses réalisées sont de 17107 €. Elles représentent la participation contributive du G.E.P. aux charges de fonctionnement de la F.E.D.E.P.S.Y.

Le résultat est un excédent bénéficiaire de 1 721 € soit une augmentation de 6,3% par rapport à l'année précédente.

Approbation du bilan financier du G.E.P. avec une abstention.

Fait à Strasbourg, le 24 octobre 2011

Daniel Lemler Président du G.E.P.

Eveline Kieffer Secrétaire de la F.E.D.E.P.S.Y.

FEDERATION EUROPEENNE DE PSYCHANALYSE ET ECOLE PSYCHANALYTIQUE DE STRASBOURG

Ecole Psychanalytique de Strasbourg E.P.S.

Procès-verbal de l'assemblée générale du 11 octobre 2011 Exercice 2010

Le 11 octobre 2011 les membres de la Fédération se sont réunis au siège social en assemblée générale ordinaire sur convocation du président.

L'assemblée est présidée par Jean-Richard Freymann, président de la F.E.D.E.P.S.Y., et Michel Patris, président de l'E.P.S.

Le secrétariat est assuré par Eveline Kieffer, secrétaire de la F.E.D.E.P.S.Y.

1. Approbation du PV de l'assemblée générale 2009

2. Rapport moral par Michel Patris, président de l'E.P.S.

Michel Patris constate le dynamisme de l'E.P.S. et le succès des différentes modalités d'entrée à l'Agora, en particulier l'originalité du témoignage direct et du compagnonnage. A l'heure actuelle, nous comptons 51 postulants (34 au premier témoignage, 17 au second témoignage).

Il existe aussi un regain d'intérêt pour les analyses de contrôle et les supervisions qui sont une des conditions d'entrée à l'Agora.

Par ailleurs le nombre d'inscription de cartels de l'E.P.S. augmente et nous en attendons des effets d'enseignement.

Les numéros d'*Agora* se poursuivent avec actuellement une nouvelle rubrique: le témoignage dans la littérature analytique « d'itinéraires d'analystes ».

Approbation du rapport moral à l'unanimité.

3. Rapport financier présenté par Jacques Weyl.

Les cotisations encaissées dans le cadre de l'E.P.S. se montent à 35 555 €, sensiblement égales à l'année précédente, et le montant des dépenses réalisées s'élève à 32 029 €. Ces dépenses correspondent aux charges contributives de fonctionnement de la F.E.D.E.P.S.Y.

Il en résulte un excédent de 3 702 € en augmentation de 30% par rapport à l'année 2009.

Le rapport financier est adopté à l'unanimité.

Fait à Strasbourg, le 24 octobre 2011

Michel Patris Président de l'E.P.S.

Eveline Kieffer Secrétaire de la F.E.D.E.P.S.Y.

ACTIVITES DES MEMBRES DE LA F.E.D.E.P.S.Y.

2011-2012

GROUPEMENT DES ETUDES DE PSYCHANALYSE - G.E.P. STRASBOURG

Echanges dialogués: Désir – Fantasme – Pulsions «L'advenir des pulsions»

Séminaire de Jean-Richard FREYMANN (2011-2012)

08.11.2011

Introduction: Pulsion, fantasme, désir. *Jean-Richard Freymann*

Au triptyque: Inhibition, Symptôme, Angoisse et aux 4 concepts topologiques de Lacan: l'inconscient, la répétition, le transfert, la pulsion, nous proposons un nouage théorico-clinique entre Pulsion, Fantasme, Désir.

A ce qui a été développé les années précédentes de la constante énergétique de la pulsion, de sa topologie de bord, de ce qui se joue à partir de la zone érogène et de la dissociation entre le but et l'objet de la pulsion, nous ouvrons cette année aux articulations suivantes:

- Comment, dans la pratique de l'analyse, différencier pulsion, fantasme et désir inconscient?
- Comment entendre la phrase de J. Lacan: « Après le repérage du sujet par rapport au a, l'expérience du fantasme fondamental devient la pulsion » (*Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Livre XI, Seuil, p. 245)?
- Et une question à rendre contemporaine : « Comment un sujet qui a traversé le fantasme radical peut-il vivre une pulsion? » (*ibid.*, p. 246).

06.12.2011

Evolution de la notion de pulsion chez Freud *Michel Patris – Discutant: Nicolas Janel*

17.01.2012

La logique du fantasme chez Lacan Ferdinand Scherrer – Discutant: Gabriel Boussidan 07 02 2012

Généralités sur le concept de fantasme chez Freud Daniel Lemler – Discutant: Christian Schneider

21.02.2012

Théorie traumatique et mise en place de la Phantasie Bertrand Piret – Discutant: Jean-Raymond Milley

20.03.2012

La notion de pulsion chez Lacan Marcel Ritter – Discutant: Amine Souirji 10.04.2012

Le devenir du fantasme dans la cure analytique Alain Didier-Weill – Discutant: Liliane Goldsztaub 22.05.2012

Emergence de la question du désir chez Freud Jean-Marie Jadin – Discutant: Joël Fritschy

05.06.2012

Subversion du sujet et dialectique du désir Bernard Baas – Discutant: Pascale Gante

19.06.2012

Fantasme et désir: Final Jean-Richard Freymann et les autres

> Date et lieu: le mardi de 12h30 à 14h Clinique Ste Barbe 29 fg National 67000 Strasbourg Contact: Secrétariat du Dr Freymann Tél. 03 88 41 15 51 – freymjr@wanadoo.fr

Séminaire de lecture de l'œuvre de Jacques Lacan et de ses références

Direction : Jean-Richard FREYMANN Avec Sylvie LEVY, Marc LEVY et Liliane GOLDSZTAUB

A partir d'un « questionnement étudiant », il s'agit pas à pas de prendre un séminaire de l'œuvre de Lacan, d'y repérer les nouveautés, d'en articuler les concepts synchroniquement et diachroniquement. De mettre en place des exposés des participants au séminaire sur les références explicites et implicites de J. Lacan et de les positionner par rapport aux apports freudiens et de tous les analystes inventifs.

Actuellement lecture et interprétations du Séminaire sur l'*Angoisse* (1962-63, Séminaire livre X, Seuil, 2004), à partir du chapitre XVI. Puis nous travaillerons *Les quatre concepts fondamentaux* (Séminaire livre XI, Seuil, 2004).

Articulation de la F.E.D.E.P.S.Y. avec la Faculté de Psychologie de Strasbourg, avec F.E.D.E.P.S.Y. Belo Horizonte (Brésil), Faculté de Fumec.

Date et lieu: 2° lundi du mois, reprise le lundi 10.10.2011 à 21h15 16 av de la Paix Strasbourg Inscription et contact: Secrétariat Dr Freymann Tél. 03 88 41 15 51 - freymjr@wanadoo.fr

Séminaire « Apports de Freud à la psychiatrie – De la découverte de la sexualité infantile à la clinique de la perversion »

Daniel LEMLER

Dans le mouvement qui a amené Freud à donner une interprétation subversive à l'hystérie et à fonder une nouvelle nosologie en se laissant enseigner par l'application du « procédé » thérapeutique lui-même, il rencontre une notion inédite, inouïe, qui ne renvoie à aucune expérience clinique connue et répertoriée.

Aussi demande-t-il à ses proches collègues du premier cercle d'observer leurs enfants pour découvrir sur le vif « cette sexualité infantile que l'on a tant de mal à défouir de l'inconscient de nos névrosés adultes ».

C'est à cette découverte de la sexualité infantile par Freud et à son introduction dans le champ de la science et dans celui de la culture que nous allons étudier cette année.

Séminaire inscrit dans le cadre de l'ASSERC, ouvert aux étudiants du DES de psychiatrie, aux étudiants en psychologie et aux membres de la F.E.D.E.P.S.Y.

Date et lieu: 2° mardi du mois à la salle polyvalente de la clinique psychiatrique, 18h Début le mardi 08.11.11

Contact: Daniel Lemler
Tél. 03 88 61 35 51 – daniel.lemler@gmail.com

Séminaire: Mémoires vivantes de la Shoah

Daniel LEMLER

En partenariat avec le programme transversal «Transmission de la mémoire de l'Holocauste et prévention des crimes contre l'Humanité » du Conseil de l'Europe.

A l'heure du constat de la disparition imminente des derniers survivants, la question de la transmission de la Shoah est d'une criante actualité. «Qui témoignera pour les témoins?» Comment pérenniser cette mémoire?

(...) Pour ce faire, il est essentiel de différencier transmission et enseignement.

Un enseignement est nécessaire. Encore y a-t-il lieu de préciser ce qu'il s'agit d'apprendre. L'histoire, le politique, les mécanismes, mais en se posant la question épineuse de savoir comment enseigner cette histoire en ayant conscience de l'horreur et de la jouissance qui l'accompagnent souvent, surtout lorsqu'elle s'appuie sur de l'image. Ce qu'il s'agit d'enseigner, c'est moins les techniques de l'horreur en tant que telle, mais ce que la Shoah a révélé: l'espèce humaine. (...)

La transmission se distingue de cet enseignement. Elle est inconsciente et passe de génération en génération, de Surmoi en Surmoi au moment de la destruction de l'Œdipe. Ce qui se transmet là, à notre insu, est moins ce que nous voudrions, que ce que nous sommes. (...)

Les effets de cette transmission touchent d'une part les champs culturels, sociétaux, institutionnels, et d'autre part, chaque sujet dans sa singularité.

Le séminaire se propose d'en débattre avec des invités de tous les champs de la culture (linguistes, écrivains, artistes, sociologues, historiens, anthropologues, juristes, scientifiques...), les passeurs de mémoire malgré eux... Il se tiendra dans la Salle Blanche de la librairie Kléber, à partir de janvier 2012. (L'argument complet peut être consulté sur le site www.fedepsy.org)

Date et lieu: reprise le mercredi 2.11.11 à 20h30, 1 rue Murner à Strasbourg pour une dernière séance de travail sur le livre d'Anne Lise Sterne Le savoir déporté.

Contact: Daniel Lemler
Tél. 03 88 61 35 51 – 06 80 57 53 73 daniel.lemler@gmail.com

Séminaire «Les abords de Lacan»

Sylvie LEVY, Marc LEVY

Le séminaire «Les abords de Lacan», poursuit son bonhomme de chemin en prenant, quand cela s'avère nécessaire, des chemins de traverse. En effet, la réflexion autour de la relation d'objet est pour lacques Lacan bien plus vaste et riche en nuances, tout en étant moins centrale - en particulier dans sa pratique - qu'elle ne peut l'être pour les tenants de «l'ego psychologie» ou pour les auteurs s'exprimant dans le contexte d'une psychanalyse dite classique. Jacques Lacan déploie l'objet dans divers registres, lui attribue des fonctions variées, et vient à mettre en lumière son caractère quelque peu fortuit. Aussi notre abord de Lacan nous a non seulement ramené vers la lecture de Freud, mais nous a permis une excursion majeure au pays de Claude Lévi-Strauss. Nous en sommes aujourd'hui au séminaire livre IV de Lacan «La relation d'objet».

Pour la première séance, il serait bon de faire un survol de tout ce qui a été vu jusqu'à présent – soit du chapitre 1 au chapitre 18 – pour en avoir une vue d'ensemble. Cela permettra à de nouveaux participants de prendre le train en marche et de poser éventuellement leurs questions.

L'année reprendra avec le chapitre 19. Une fois la relation d'objet derrière nous, nous poursuivrons avec le séminaire livre V «Les formations de l'inconscient».

Date et lieu: premier lundi du mois Début le 3.10.2011 à 20h30 16 av de la Paix Strasbourg Contact: Sylvie Lévy – Tél. 0388619563, Marc Lévy 03 88 61 08 88 – sylev@noos.fr

Séminaire « RSI »

Jean-Pierre ADJEDJ

Groupe de travail sur le séminaire de Jacques Lacan RSI.

Date et lieu: 3° jeudi du mois à 20h30 3 rue Turenne Strasbourg Contact: Jean-Pierre Adjedj Tél. 03 88 35 40 46 – jpadjedj@gmail.com

Séminaires «Les bases conceptuelles de la psychanalyse»

Liliane GOLDSZTAUB

Le séminaire continue pour la troisième année. Depuis 2 ans des textes de Freud et de Lacan ont été travaillés. Cette année nous reprendrons le chapitre XII du séminaire *Les quatre concepts fondamentaux* de J. Lacan.

Date: un jeudi par mois de 20h30 à 22h, début le 20.10.11 Contact: Liliane Goldsztaub – Tél. 03 88 22 00 60

Séminaire « Création et psychanalyse » autour des enjeux psychiques de la création

Cécile VERDET

Nous continuerons à examiner ces enjeux à partir de l'approche de créations contemporaines et des discours qu'elles suscitent dans les différents champs: psychanalyse, science et médecine, histoire de l'art etc. Nous tenterons de les confronter aux théories déjà existantes pour questionner leurs effets sur la subjectivation et interroger les incidences psychiques de ce qu'on appelle les «métaphores contemporaines».

Date et lieu: 2° mercredi du mois, début en octobre 2011, 20h, 16 av de la Paix Strasbourg Contact: Cécile Verdet – Tél. 06 12 16 84 70

Séminaire « Enfants »

Françoise CORET

Le séminaire « Enfants » prolongera cette année son travail sur la clinique actuelle.

L'évolution des bases de la société sera prise en compte dans leurs conséquences sur la subjectivité de l'in-fans.

Comment faire la place à la prévalence de l'image et la capture qu'elle produit?

Que dire de l'importance de ce qu'il est convenu d'appeler la «com» et du glissement vers la «chiffration»?

De même avec la position en réseau avec l'adulte de celui qui a encore à prendre la parole?

Et quid du travail thérapeutique dans ces conditions? Ce séminaire s'adresse à tous ceux qui travaillent avec des enfants dans une vision analytique.

Date et lieu: 2° lundi du mois à 20h30, début le 10.10.2011 au 34 rue Schweighaeuser 67000 Strasbourg Contact: Françoise Coret Fax 03 88 45 08 61 ou drcoret@noos.fr

Séminaire « Le corporel et l'analytique » A partir des travaux de François Perrier

Martine CHESSARI POREE DU BREIL

La lecture du séminaire de François Perrier se poursuivra, encore cette année, sur le fil de la conceptualisation du corporel et de l'analytique.

Si les apports théoriques et cliniques des enseignements de Perrier sont une source rigoureuse et signifiante pour avancer sur les pas de Freud, de même, le procès de sa théorisation nous mène progressivement sur la piste de sa propre Durcharbeitung, vers une forme de transubjectalité, un au-delà de la théorie proprement dite.

Ainsi, de la *Psychanalyse de l'hypocondriaque* (1959) à *Thanatol* (1975), en passant par le séminaire sur l'*Amour* (1970/71), une question ne cessera de traverser ses élaborations, à savoir la capacité de la psychanalyse à recréer du père, pour une nouvelle naissance du suiet.

(L'argument complet peut être consulté sur le site www.fedepsy.org)

Date et lieu: 1er jeudi du mois à 20h, début le 6.10.2011 16 avenue de la Paix Strasbourg Contact: Martine Chessari Tél. 06 66 24 97 37 – mchessari@free.fr

Séminaire «Les enseignements de la psychanalyse. Freud, Lacan et quelques autres au chevet de l'Homme aux loups »

Anne-Marie PINÇON

Ce séminaire a pour objet de revisiter les concepts fondamentaux de la psychanalyse, de repérer le procès de leur théorisation et leurs avancées dans l'œuvre de Freud et Lacan, à partir de l'étude des *Cinq psychanalyses* de Freud.

Nous avons commencé par la lecture de «L'homme aux loups, histoire d'une névrose infantile» et poursuivons le travail de ce séminaire de recherche au fil des échanges entre les participants et des questions qui surgissent.

Il est possible de rejoindre ce séminaire.

Date et lieu: début le 26.09.11, les dates ultérieures seront fixées lors de cette première séance en fonction de la disponibilité de la salle à 18h.30 16 av de la Paix Strasbourg Contact: Anne-Marie Pinçon Tél. 03 88 66 04 94 – am.pincon@9online.fr

Séminaire « Psychanalyse et religion »

Anne CHENAIS-BUCHER

Nous pensons réfléchir au thème «psychanalyse et religion et/ou spiritualité», en partant des textes fondamentaux (Freud, Lacan) et de l'abondante littérature psychanalytique sur le sujet, afin d'interroger le ou les regards de la psychanalyse sur ce besoin de croire...

Date et lieu: le séminaire débutera le 15.11.11 de 18h à 20h et aura lieu les 3° mardi du mois au cabinet de Mme Chenais Bucher Contact: Anne Chenais-Bucher, Tél. 0603313061 – annecb@9online.fr

Séminaire de préparation aux 5[∞] Journées de la F.E.D.E.P.S.Y.

«Clinique de la déshumanisation: pulsion, jouissance, collectif»

Bertrand PIRET, Jean-Raymond MILLEY

15.10.2011: Introduction par *Bertrand Piret* et Jean-Raymond Milley

19.11.2011: Jean-Marie Danion, Professeur de Psychiatrie, Faculté de Médecine de Strasbourg, Chef de service

« Humaniser par le handicap psychique? »

Longtemps, les personnes souffrant de troubles psychiques graves ont été victimes d'une stigmatisation et d'une discrimination déshumanisantes et, de fait, la reconnaissance de leur commune appartenance à l'humanité a été déniée. Comment lutter contre la déshumanisation de ces personnes et leur assurer les conditions d'un plus grand épanouissement personnel et d'une relation à soi-même plus positive, en somme d'une vie plus humaine? Les évolutions récentes de la psychiatrie, marquées notamment par le mouvement de désinstitutionnalisation, le développement d'une prise en charge médico-sociale en complément de la prise en charge médicale et la reconnaissance de la notion de handicap psychique sont de nature à enrayer cette stigmatisation et cette discrimination et sont donc très encourageantes.

Mais comment rendre compte de l'effet bénéfique de ces évolutions?

Comment la prise en compte des difficultés de la vie quotidienne des personnes en situation de handicap psychique, et la mise en place de mesures médicosociales d'accompagnement peuvent-elles avoir un effet bénéfique sur les personnes handicapées psychiques?

Ces mesures ont-elles des limites et, dans l'affirmative, quelles sont elles?

Pour répondre à ces questions, nous nous appuierons sur les travaux que le philosophe allemand Axel Honneth a consacrés à la notion de reconnaissance mutuelle. Ces travaux définissent un cadre théorique général qu'il nous semble pertinent d'appliquer à la notion de handicap psychique pour en comprendre les enjeux.

07.01.2012: en préparation

18.02.2012 : *Laure Razon*, enseignante à la Faculté de Psychologie de Strasbourg

14.04.2012: Patrick Sultan

09.06.2012: Jean-Pierre Lebrun

23.06.2012: Conclusion et bilan de l'année

Date et lieu: dates citées, de 9h30 à 11h30 à l'amphithéâtre de la Clinique Psychiatrique H.C. de Strasbourg

Contact: Bertrand Piret Tél. 03 88 37 95 45 Jean-Raymond Milley Tél. 06 19 17 65 97

LES GROUPES CLINIQUES

Groupe clinique

coordonné par Daniel LEMLER

Date et lieu: 3° jeudi du mois. Début 17.11.11 à 20h30, 1 rue Murner Strasbourg Contact: Daniel Lemler Tél. 0388613551 - dlemler@noos.fr

Groupe de formation à la clinique

Mireille LAMAUTE-AMMER

Nous poursuivrons ce travail de recherche et de confrontation théorie/pratique. Nous maintenons l'exigence de l'articulation entre la présentation clinique et l'exposé théorique. L'entrée dans ce groupe est possible pour des psychologues ou des étudiants en Master (1 ou 2) de psychologie. Groupe de 12 personnes maximum.

Date et lieu: un mardi par mois à 17h, reprise le 20.09.11 - 16 av de la Paix Strasbourg Contact: Mireille Lamaute-Ammer Tél. 06 82 60 98 90 – mireille.ammer@orange.fr

Lecture avec Freud de l'Homme aux rats

Martine CHESSARI-POREE DU BREIL

Nous continuerons, dans ce séminaire, l'étude du cas de l'« Homme aux rats » à partir, d'une part, des notes de séance de Freud, publiées dans *Le journal d'une analyse*, que nous lisons de manière associative et en suivant le fil de la cure retracé par Freud; d'autre part, en nous référant au texte « officiel » publié dans les *Cinq psychanalyses* qui constitue le fondement établi de la théorie de la névrose obsessionnelle.

Cette double lecture nous permet de suivre Freud, le psychanalyste, dans son écoute, dans le mouvement de son élaboration mais aussi ses jeux de mots et autres écarts de restitution, en voyant se dessiner, dès les premiers moments, la logique de la cure, au regard du travail de théorisation qui s'en suit, dans l'exigence que soutient sa position.

Elle permet également des repérages tout à fait signifiants quant à la question de la névrose proprement dite qui se révèle et se précise de par ses coordonnées par rapport au désir.

Elle se poursuivra cette année à partir de la séance du 18 octobre 1907.

Dates et lieu: lundi 24.10.2011 à 20h, 16 av de la Paix à Strasbourg (dates suivantes à définir avec les participants). Contact: Martine Chessari Tél. 06 66 24 97 37 - mchessari@free.fr

Correspondance entre l'artiste et le psychanalyste

Fabienne KROTKINE

Comment notre pratique d'artiste amateur ou professionnel peut-elle nous aider à aborder de manière engagée et concrète les concepts fondamentaux de la psychanalyse? Je propose de travailler, ensemble, à partir de notre propre vécu artistique que ce soit en musique, écriture, peinture, sculpture, art culinaire, danse etc. et d'approfondir notre réflexion par la lecture d'écrits d'artistes. On pourrait envisager en première approche les textes suivants: Ecrits complets de Magritte, des interviews de Bacon, des écrits sur l'art de Goethe ou de musiciens etc., et les textes de base de la psychanalyse se référant aux questions qui ne

manqueront pas d'être soulevées concernant entre autres l'inconscient, le réel, l'irrationnel, l'angoisse, l'image, le regard le transfert, la mort, la société etc., et il y en a bien d'autres...

Date et lieu: dates à définir (mardi, jeudi ou vendredi) - 3 d rue des Mineurs à Strasbourg Contact: Fabienne Krotkine - 06 87 01 76 84 ou 09 54 45 13 60 - fkrotkine@free.fr

ECOLE PSYCHANALYTIQUE DE STRASBOURG - E.P.S.

Cartel « Transfert, fin d'analyse, transmission »

Jean-Pierre Fourcade, Joël Fritschy, Mireille Lamaute-Ammer, Anne-Marie Pinçon

Le cartel se poursuit à partir d'un questionnement sur le « devenir analyste » et la formation des analystes.

Cartel de l'E.P.S. « Entre les lignes »

Martine CHESSARI et Jennifer GRIFFITH

Nous poursuivons nos réflexions autour de la constitution d'une adresse de psychanalyste. Que ce soit dans son cabinet, à l'hôpital ou dans tout autre lieu ouvert à la pratique de la psychanalyse.

Date et lieu: Reprise au mois d'octobre 2011, le 4° jeudi du mois. Nous contacter pour le lieu. Contact: Martine Chessari et Jennifer Griffith Tél. 03 88 35 50 56 – jennifer.griffith@wanadoo.fr

CINE-CLUB DE LA F.E.D.E.P.S.Y.

Georges HECK, Jean-Richard FREYMANN, Cécile VERDET

Poursuite du Ciné-Club sur la thématique « Les folies au cinéma ».

Programme en cours d'élaboration.

MULHOUSE

Cartel de l'E.P.S.: Voix de la psychanalyse: un cartel d'images acoustiques...

Joël FRITSCHY et Michel FORNE

Notre cartel s'articule autour d'un support vidéo – le coffret DVD *Etre Psy*, Films du CNRS, 2009 – et s'inscrit d'une façon originale dans le champ de la transmission orale.

C'est en 1983 que Daniel Friedmann, auteurréalisateur et sociologue au CNRS, décide d'interviewer 15 psychanalystes parisiens. Parmi eux citons L. Bataille, J. Clavreul, A. Green, G. Haddad, J.B. Pontalis, E. Roudinesco, F. Roustang ou encore J.P. Valabrega.

Tout en maintenant la parole comme épicentre de ces entretiens, il va la fixer sur pellicule. Cette méthode ajoute aux mots un corps vivant: le timbre des voix, ses inflexions et hésitations mais aussi les regards, les mouvements des mains portant des cigarettes en bouche, les décors des cabinets, les styles des fauteuils et divans.

Après ce premier tournage (deux ans après la mort de Lacan), il revint filmer les mêmes praticiens 25 ans plus tard en 2008. Trois d'entre-eux étaient décédés (Bataille, Clavreul et Garner). Tous les autres acceptèrent le principe de ces retrouvailles, C. Millot et P. Landmann venant compléter le collectif.

L'originalité de cette parole vidéo-enregistrée sur le mode de l'association libre nous met face à un double après coup. Celui des mots de ces analystes, encadrant un « hors-champ » d'un quart de siècle, et le notre après que nous ayons commenté leurs «vues».

On y parle des changements de pratiques, tant du coté fauteuil que du coté divan, de la nouvelle économie psychique de nos sociétés ainsi que de l'atypique croissante des demandes de cures et des symptômes.

L'écran de TV ouvre une voie singulière de rencontre vers des voix qui se montrent. Encore faut-il s'extraire du pouvoir fascinant de l'image et de ses effets-chocs que sont le réel des corps vieillissants et ce temps qui ne cesse pas de ne pas se suspendre, car ils sont autant de rocs sur lesquels nous ne pouvons que buter.

Alors seulement l'imaginaire peut laisser place au symbolique d'une pensée, porteuse de vérité subjective. Mais quelle qu'en soit la façon dont elle nous traverse, cette parole nous regarde...

Participent à ce cartel: Claudine Paredès, Michel Forné, Joël Fritschy, Rémy Darnis, Pierre Fritsch. Une ou deux places restent disponibles.

Lieu: 26 rue des Boulangers 68100 Mulhouse Contact: Joël Fritschy 03 89 56 22 62 joel.fritschy@wanadoo.fr ou Michel Forné – dr.fm@orange.fr

L'Autre scène: théâtre, cinéma et psychanalyse (à la Filature à Mulhouse)

Joël FRITSCHY

La Filature, scène nationale de Mulhouse, en partenariat avec la F.E.D.E.P.S.Y. (Fédération Européenne de Psychanalyse et l'Ecole Psychanalytique de Strasbourg) propose un cycle de rencontres-débats autour de quatre spectacles durant la saison 2011/2012.

En quoi le théâtre intéresse-t-il la psychanalyse? Le théâtre moderne – qu'il s'agisse des auteurs classiques ou des auteurs contemporains – est vivant et ses enjeux vont bien au-delà d'une catharsis visant à prolonger ou satisfaire la rêverie éveillée du spectateur. La dimension inventive et actuelle de la scène théâtrale laisse apparaître que l'acte théâtral n'est pas seulement un échange de plaisir entre la scène et la salle, mais un acte soutenu, inséparable d'un style et plutôt que d'une esthétique, d'une éthique qui se situe dans une perspective d'émergence de la parole.

Interrogeons donc le théâtre d'aujourd'hui dans son pouvoir de renouvellement du langage et de son rapport au langage et à la parole. Les rencontres de cette année se dérouleront sous forme de débat entre un metteur en scène, les comédiens, le public et un psychanalyste invité. Les échanges ainsi proposés viseront à privilégier, dans l'immédiat après-coup d'un spectacle, une parole spontanée encore sous l'effet de la densité du propos et du jeu théâtral. Elles sont ouvertes à toute personne intéressée par le théâtre, le questionnement psychanalytique dans ses rapports à la culture, à l'art, à l'histoire, à la psychiatrie, au politique.

Mercredi 19 octobre 2011 : Le chercheur de traces d'après Imre Kertész

Rencontre-débat avec *Bernard Bloch*, metteur en scène et *Daniel Lemler*, psychanalyste à Strasbourg

Jeudi 15 décembre 2011 : Les grands plateaux de Denis Lachaud

Rencontre-débat avec *Jean-Philippe Naas*, metteur en scène et *Cécile Verdet*, psychanalyste à Strasbourg

Jeudi 12 janvier 2012: Ivanov Re/mix d'après Anton Tchekhov

Rencontre-débat avec *Armel Roussel*, metteur en scène et *Jean-Pierre Adjedj* psychanalyste à Strasbourg

Jeudi 2 février 2012: Quelqu'un m'attend de l'autre côté – Eve Ledig

Rencontre avec *Eve Ledig*, metteur en scène et *Marc Morali*, psychanalyste à Strasbourg, membre de l'Association Lacanienne Internationale

Lieu: La Filature 20 allée Nathan Katz 68090 Mulhouse Cedex Contact: Joël Fritschy, 26 rue des Boulangers 68100 Mulhouse Tél. 03 89 56 22 62 ~ joel.fritschy@wanadoo.fr

Cinéma et psychanalyse au Cinéma Bel Air à Mulhouse

« Inceste et folie au cinéma »

Le cinéma en tant qu'art universel englobe d'une certaine manière tous les autres arts : la littérature et le théâtre, la musique, la danse et la beauté de la nature, l'emploi de la lumière et de la couleur, avec, pour finir, toujours une seule et même thématique au travail : le sexe, l'amour, la mort, la folie individuelle et collective, le passage à l'acte meurtrier. Dispositif de fiction, le cinéma permet d'évoquer les conditions souvent invraisemblables, contradictoires, conflictuelles dans lesquelles navigue - de Charybde en Scylla - l'être parlant. Ses naufrages sont la substance de la psychanalyse et en ce sens, le cinéma offre au psychanalyste une réserve d'illustrations cliniques propres à soutenir la pertinence du discours analytique. Ainsi que l'écrit le psychanalyste Nestor Braunstein: «La vie mérite la psychanalyse et le cinéma, l'art en général».

Ces rencontres sont ouvertes à toutes les personnes intéressées par le cinéma et le questionnement psychanalytique dans ses rapports à l'art et à la culture.

Elles sont organisées conjointement avec la F.E.D.E.P.S.Y. et l'Ecole Psychanalytique de Strasbourg.

Vendredi 7 octobre 2011 à 20h: Mulholland drive de David Lynch

Intervenant: Marc Morali, psychiatre, psychanalyste

Vendredi 4 novembre 2011 à 20h: Les abysses de Nico Papatakis

Intervenant: Liliane Goldsztaub, psychanalyste

Vendredi 6 janvier 2012 à 20h: Les fragments d'Antonin de Gabriel Le Bomin

Intervenant: Daniel Lemler, psychiatre, psychanalyste

Vendredi 20 janvier 2012 à 20h: Pater d'Alain Cavalier

Intervenant: Bertrand Piret, psychiatre, psychanalyste

Vendredi 3 février 2012 à 20h: Shutter Island de Martin Scorcese

Intervenant: *Jean-Michel Klinger*, ancien psychiatre des hôpitaux, psychanalyste

Vendredi 17 février 2012 à 20h: Habemus Papam de Nanni Moretti

Intervenant: Michel Lévy, psychiatre, psychanalyste

Jeudi 15 mars 2012 à 20h: Black Swan

Intervenant: *Jean-Pierre Adjedj*, psychiatre, psychanalyste

Lieu: Au Cinéma Bel Air à Mulhouse Contact: Joël Fritschy, 26 rue des Boulangers 68100 Mulhouse

Tél. 03 89 56 22 62 - joel.fritschy@wanadoo.fr

COLMAR

Séminaire autour du texte «Lacaniana» de Moustapha Safouan

Hervé GISIE

Cet ouvrage est une présentation des dix premiers séminaires que Lacan a délivrés à l'Hôpital Ste Anne entre 1953 et 1963. Il sert de guide à la lecture et d'éclairage des concepts-clefs et élaborations lacaniennes.

Nous entamons cette année le chapitre X correspondant au Séminaire sur *L'angoisse* (1962-1963).

Chaque participant est encouragé à présenter, au cours de l'année, un topo, de son choix, à partir duquel se développent les discussions.

Le groupe peut éventuellement accueillir encore une ou deux personnes.

Date et lieu: une fois par mois à Colmar, le mardi à 20h30 Contact: Hervé Gisie – Tél. 06 88 23 06 71

SARREGUEMINES

Séminaire de lecture de textes de Lacan «L'identification»

Gérard SCHNEIDER

Pour 2011-2012 nous proposons de terminer l'étude du Séminaire de Lacan « L'identification ».

Date et lieu: 2° mardi du mois à 20h, au CHS de Sarreguemines Renseignements: Gérard Schneider Tél. 03 87 98 37 66 – schneider.g@bdmail.com

NANCY

Séminaire « Angoisse: clinique et théorisations »

Jacques WENDEL, Sylvie PIERRE

Le groupe travaille régulièrement (une fois par mois) depuis janvier 2009. Le concept d'angoisse a continué durant 2010-2011à nous transporter *Hors les murs* avec Charlotte Herfray, dans les abîmes de la passion avec Jacques Hassoun *A l'intersection de la passion et de l'angoisse: l'attente*, ou dans l'opacité de l'objet *a.* Non sans ouvrir des perspectives dans notre travail clinique et dans notre approfondissement des notions de création et de transmission.

Chemin périlleux de la fracture médecine/ psychanalyse à la fracture subjective, en frôlant réel, jouissance et pulsion de mort. Echanges fructueux entre nos communes solitudes.

La voie est tracée et le groupe reste ouvert. Nous continuerons à la rentrée le texte de J. Hassoun, en le retraversant avec la boussole de l'angoisse.

Dates retenues: une séance par mois, début le 15.09.11 à 20h Lieu: CMP « La Madeleine » Nancy Renseignements: Jacques Wendel Tél. 0383928400 – Sylvie Pierre 06 12 56 02 60

BESANÇON

Cartel du G.E.P.

Poursuite du cartel, créé fin 2006, avec Cristina Bachetti, Aline Durandière, Claudine Ormond, Florence Pichot, Stéphane Sosolic, Dominique Vinter et soutenu par un psychanalyste de la F.E.D.E.P.S.Y., avec une rencontre un mercredi par mois. Poursuite du travail de la question de la jouissance, des jouissances (pour faire suite à la question de la répétition travaillée en 2010/2011).

A travers différents séminaires de Jacques Lacan et textes de S. Freud et du livre de N.A. Braunstein *La jouissance, un concept lacanien*, ces questions autour de « la jouissance » sont travaillées dans le cartel et reprises dans les soirées débat organisées à Besançon.

Date: un mercredi par mois
Contact: Cristina Bachetti
Tél. 06 75 71 12 47 – famillebachetti@free.fr

Groupe clinique d'échange de la pratique

Florence PICHOT

Le groupe clinique, d'échange de la pratique, qui a vu le jour en avril 2008 avec Isabelle Barthet, Aline Durandière, Stéphanie Marchand-Musselin, Carole Martin, Cristina Bachetti et Florence Pichot, continue à se réunir une fois par mois afin d'y présenter un cas pratique (psychanalytique, thérapeutique...) et d'échanger en allant de la pratique à la théorie. Le groupe a le projet de pouvoir théoriser à plus long terme le matériel apporté.

Date: un mercredi par mois

Contact: Florence Pichot Tél. 03 81 58 87 15 –
06 47 78 82 01 – florence-pichot@orange.fr

Groupe de lecture

Stéphane SOSOLIC

Le groupe de lecture organisé à l'initiative de S. Sosolic, se poursuivra au centre de Guidance avec des psychologues, psychothérapeutes, infirmières et la présence de nouveaux étudiants-psychologues de Master 2 et des invités.

Chacun peut y présenter une approche de sa pratique quelles que soient ses références théoriques à partir d'une lecture de textes suivie d'échanges.

Date: un lundi par mois
Contact: Stéphane Sosolic Tél. 03 81 88 90 30 –
06 73 58 86 88 – stephance@sosolic.net

Autres activités

Les participants des cartels, groupes cliniques et groupes de lecture organisent depuis 2009 des soirées-débats nées d'une journée de réflexion organisée en avril 2009 sur l'inceste.

Apres deux années:

- 2009/2010: centrée sur la question du passage à l'acte et de l'acting out (intervention de Michel Lévy le 28 mai « Le passage à l'acte » et de J.R. Freymann « Les différents types d'actes dans le Monde Contemporain » le 15 octobre 2010 à Besançon),
- 2010/2011 sur la question de la répétition (intervention de Michel Lévy le 11 mars « La répétition » et de J.R. Freymann le 13 mai « Répétition et structures » à Besançon), nous poursuivons ce questionnement en organisant sur 2011/12 toujours avec un invité, suivi d'un échange avec les participants (travailleurs sociaux, psychologues...) deux soirées sur la « Jouissance » :
- avec Michel Lévy le 18 novembre 2011 à Besançon, • avec Jean-Richard Freymann (date à définir, mai/juin? à Besançon).

Date: deux soirées dans l'année:
18.11.11 et seconde date à définir
Contact: Aline Durandière
Tél. 06 18 99 74 09 – durandierea@gmail.com

DIJON

Séminaire: Le stade du négatif précurseur du stade du miroir

Touria MIGNOTTE

Nous poursuivons cette année la lecture de «L'Homme aux loups» en portant plus particulièrement l'attention sur la sorte de sexe anal qui modélise la scène primitive. En insistant sur le coitus a tergo more ferarum comme schème

fondateur de la scène primitive, Freud interroge en réalité une sexualité anale induite par la jouissance barbare du père primitif – devenu l'Autre non barré après avoir été le « dedans primitif ». Une sexualité dont « la mère » est l'objet et où, écrit Freud, « la partie du corps de la femme qui reçoit le membre viril, n'est pas le vagin mais l'anus ». L'hypothèse que nous mettrons à l'épreuve de notre élaboration, est que Freud interroge dans l'inconscient collectif – et non individuel – un acte de sodomie de « La FEMME » dont la finalité est la fertilité du père ou sa grossesse; acte qui vise le rétablissement du rapport intime fils/père primitif – objet de la quête narcissique de l'Homme aux loups.

Nous interrogerons cette sorte de rapport «hommosexuel», comme dit Lacan, induit par la jouissance sauvage de la béance de l'Autre et auquel se soumet « la FEMME » en faisant comme si elle était un homme, mais châtré, sacrifiant son propre masculin préalablement nié – tel serait la forme de son don – et destiné à reconstituer le père, disséminé par la naissance et figuré par les loups.

Dans cette nouvelle lecture que nous proposons, «L'homme aux loups» tente de suppléer à la défaillance de cette contribution sexuelle anale de « la FEMME ». Nous verrons quelles conséquences nous pouvons en tirer pour repenser la problématique de la castration.

Le séminaire est ouvert à de nouveaux participants.

Date et lieu: 1er mardi du mois, au CHS de La Chartreuse, dans la salle 2 du Centre de documentation à 20h30. Première rencontre le 4.10.11. Contact: Touria Mignotte 20 rue du Maréchal de Saulx Tavannes 21000 Dijon – Tél. 03 80 42 03 26

ACTIVITES DES ASSOCIATIONS MEMBRES DE LA F.E.D.E.P.S.Y.

Association Enseignement et Recherche Clinique (ASSERC)

Forclusion, refoulement, déni, dans les différentes structures

Après avoir abordé la question du conflit des nosographies avec les risques anhistoriques et athéoriques des classifications contemporaines, nous maintenons pour la pratique la subdivision Névrose-Psychose et Perversion.

Nous voulons cette année élaborer l'approche des différentes structures psychiques et en préciser les mécanismes. Sur le plan épistémologique, nous voudrions distinguer la notion de structure en psychiatrie, en psychanalyse et en psychopathologie pour en définir la différence de cheminements cliniques.

Nous ferons intervenir des collègues qui préciseront les mécanismes des névroses (refoulement, symptomatisation), ceux de la perversion (déni de la castration, fétichisation...) et psychoses (déni du réel, forclusion). Ces mécanismes ont-ils varié dans la

clinique contemporaine? Quel est l'effet des structures sociales et politiques sur les structures mentales?

Cela nous amènera à différencier dans l'actualité les différenciations « Délire et fantasme » et les effets que produisent une référence au « clivage du Moi et au clivage du sujet ».

Présentations cliniques

Lieu: Amphi Clinique Psychiatrique de l'Hôpital Civil à 18 h (avant les conférences du vendredi).

Elles sont strictement réservées aux étudiants et aux collègues membres de l'ASSERC. Elles impliquent un engagement au respect du secret professionnel. La participation à un groupe clinique est le complément nécessaire à ces présentations.

Groupes cliniques

Ils permettent:

- · de tirer enseignement des présentations cliniques et des conférences.
- d'aborder des points précis touchant aux difficultés de la pratique,
- d'élaborer les liens dialectiques de la théorie et de la praxis.

Groupe 1 animé par

Jacques IRRMANN (03 88 25 65 11) et Marie PESENTI-IRRMANN (03 88 35 11 00): mercredi à 20h30, Clinique Psychiatrique

Groupe 2 animé par *Marc LEVY* (03 88 61 08 88) et *Christian SCHNEIDER* (03 88 61 24 97): lundi à 19h, Clinique Psychiatrique

Groupe 3 animé par Sylvie LEVY (06 63 17 84 50) et Amine SOUIRJI (03 88 16 55 13): jeudi à 20h15, 8a, rue Sleidan

Groupe 4 animé par

Cécile VERDET (03 88 61 40 10) et Jean-Raymond MILLEY (03 88 60 58 86): jeudi à 20h30, Clinique Psychiatrique

Les groupes cliniques ont lieu dans la semaine qui suit la présentation clinique.

Coordination des groupes: Sylvie LEVY (06 63 17 84 50)

Les conférences:

Vendredi 28 octobre 2011 (à 19 h exceptionnellement) suivie de l'Assemblée Générale *M. PATRIS et J.R. FREYMANN*: « Comment penser les structures en psychanalyse, en psychiatrie et en psychopathologie? »

Vendredi 16 décembre 2011

Daniel LEMLER: « La place des dépressions et de la mélancolie dans les classifications actuelles »

Vendredi 27 janvier 2012

Liliane GOLDSZTAUB: « La clinique montre-t elle des passerelles entre le refoulement le déni et la forclusion? »

Vendredi 24 février 2012

Alain VANIER: «Place de la forclusion dans les différentes structures »

Vendredi 23 mars 2012

Bertrand PIRET: « La culture a-t-elle une incidence sur les mécanismes de forclusion, déni et refoulement? »

Vendredi 20 avril 2012

Charles MELMAN: «Névroses, psychoses et perversions sont-elles toujours pertinentes?»

Vendredi 4 mai 2012

Thierry VINCENT: « Les mécanismes des psychoses »

Vendredi 25 mai 2012

Ferdinand SCHERRER: «Les mécanismes des névroses»

Vendredi 8 juin 2012

Robert LEVY: « Délire et désir »

Date et lieu: le vendredi à 20h aux dates précitées à l'Amphithéâtre de la Clinique Psychiatrique CHRU Strasbourg – début 28.10.2011 Renseignements: www.fedepsy.org asserc@orange.fr

Oùest-FEDEPSY - ANGERS

Lecture de texte: de l'hystérie à une lecture chronologique des textes de Freud

Dominique PEAN

Après avoir travaillé des textes de Freud autour de l'hystérie (Etudes sur l'hystérie, Les psychonévroses de défense, Fragments d'une analyse d'hystérie...) et fait des incursions dans quelques chapitres d'autres textes (correspondance Freud-Fliess, sur le rêve, Psychopathologie de la vie quotidienne...), le retour à une lecture plus chronologique des textes fondateurs de la psychanalyse nous conduit à commencer l'année par la lecture des Trois essais sur la théorie sexuelle. Lecture que nous nourrirons encore une fois de l'apport d'autres textes et que nous complétons par la comparaison des différentes traductions.

Date et lieu: une fois par mois, généralement le jeudi à 20h30, au cabinet de Dominique Péan, 3 rue Vieille Saint-Nicolas, Angers Contact: Dominique Péan – Tél. 02 41 23 15 30

Séminaire

Henri-François ROBELET, Dominique PEAN

Cette année, nous poursuivons notre lecture du Séminaire «...Ou Pire» et «Le Savoir du psychanalyste» que nous prolongerons par le Séminaire «Encore».

Date: 3° lundi du mois. Contacts: Henri-François Robelet Tél. 02 41 43 85 55 Dominique Péan – Tél. 02 41 23 15 30

Groupe de lecture: *Boiter n'est pas pécher* de Lucien Israël

Groupe qui vient de se constituer après une première rencontre en septembre 2011.

Groupe qui a à trouver son rythme, sa dynamique, son climat avant peut-être d'en dire plus. Il semble quand-même que ce soit bien la rencontre de plusieurs avec cet auteur qui a produit l'envie d'échanger avec d'autres sur ses effets de lecture.

Il ne s'agit pas de promouvoir une lecture au mot à mot où il serait question d'en retirer un sens «académi-édifiant » qui ferait consensus...

Si le groupe permet de soutenir un travail singulier pour chacun, tout en ouvrant à du autre, il pourra peut-être faire cheminement malgré les boiteries de ses premiers pas...

Il est prévu de se rencontrer une fois par mois (a priori les semaines impaires).

Contact: Damien Leroy - 06 79 05 48 92

Groupe OPUS

Groupe de « travail » axé sur la question de la prise en compte de l'inconscient, de ses effets et prolongements dans le cadre de pratiques professionnelles que nous pourrions réduire à celles du médico-social et étendre à toutes tant que concernées par la question du prendre soin, du soin en général. Depuis plusieurs années, sur le mode de la discussion, tentant de veiller à favoriser une certaine libre-association d'idées, par des détours, nous nous proposons d'échanger, d'interroger, des évidences et du sens, des places et postures, discours et parole, du désir... Pour l'année 2011-2012, nous nous engageons à travailler à partir des textes que chacun pourra produire sur la base de sa pratique et proposer à l'échange, au questionnement, en veillant à prendre le temps d'aller-retour entre pratiques et théories en fonction de ce qui s'y rencontrera.

Le groupe a décidé de sa fermeture, pour l'année 2010-2012, afin de préserver et de prendre soin des qualités des échanges des dires et des écoutes, qui, semblent-il, produisent toujours des vagues pour chacun...

Date et lieu: 2° mercredi du mois, de 19h30 à 21h30 - 22h au Bar « Oh Puces » (Salle de réunion). Contacts: Damien Leroy – Tél. 06.79.05.48.92 Thomas Courcault – Tél. 06.80.99.71.38 Alain Thiery – Tél. 06.87.56.38.58

Association PAROLE SANS FRONTIERE - Strasbourg

Séminaire « Qu'est-ce qu'analyser (aujourd'hui)? » Les lieux de la psychanalyse

Bertrand PIRET et Jean-Raymond MILLEY

Nous poursuivrons cette année la lecture des textes traitant de «la technique», tel que Fenichel les indique dans son ouvrage et que nous avons commencé l'an dernier. Nous débuterons l'année par la lecture du texte de James Strachey «La nature de l'action thérapeutique de la psychanalyse».

(L'argument complet peut être consulté sur le site www.fedepsy.org)

Date et lieu: 20.10.2011, 17.11.2011, 8.12.2011, 19.01.2012, 23.02.2011, 22.03.2012, 12.04.2012, 24.05.2012 et 28.06.2012. Contact: Bertrand Piret – Tél. 0388379545, Jean-Raymond Milley – Tél. 0619176597 www.p-s-f.com

Association A PROPOS - Metz

Séminaire clinique: Serial transfert ou le transfert à l'épreuve d'une série télé

Raphaël HERR, Michel JAGER et Philippe WOLOSZKO.

Dans le cadre de l'association A Propos, un séminaire clinique public sur la question du transfert aura lieu au cours de l'année 2011/12. Les séances s'appuieront sur la série télé « En Analyse », (en anglais « In Treatment ») saison 1 (2008).

Le travail sur la série nous permettra de repérer les effets de transfert qui apparaîtront au cours des séances, de les travailler ensemble à la lumière de la théorie psychanalytique et de nos inspirations.

L'analyse du transfert est ce qui spécifie la psychanalyse et la différencie de toutes les formes de psychothérapies. Une approche didactique sera faite sur la question de l'analyse du transfert.

Ce séminaire s'adresse à ceux et celles qui ont une pratique en rapport avec la parole, telle que des liens transférentiels peuvent se nouer.

Date et lieu: les jeudis à 20h30 (24.11.2011, 8.12.2011, 19.01.2012, 8.03.2012, 3.05.2012, 14.06.2012, à Metz, le lieu sera précisé ultérieurement. Le nombre de places est limité. Contact: Raphaël Herr – Tél. 0678447647, Michel Jager – Tél. 0661838391, Philippe Woloszko – Tél. 0387550984 www.aproposmetz.com

Activités diverses

Vendredi 14 octobre 2011 à 20h30

Philippe Choulet: «Sigmund et Yvette, ou la rencontre entre Sigmund Freud et Yvette Guilbert» Fonds Régional d'Art Contemporain de Lorraine 1 bis rue des Trinitaires à Metz

Jeudi 3 novembre 2011 à 20h30

Dans le cadre de l'exposition du FRAC : « Le moins du monde »

L'ABC de la Psychanalyse: « M comme Moins » Avec la participation de Dominique Marinelli, Anne-Marie Meyer, Lysiane Naymark, Nathalie Wahl-Danon, Colette Zaponi, Michel Jager, Michel Klein et d'autres ...

Fonds Régional d'Art Contemporain de Lorraine 1 bis rue des Trinitaires à Metz

Vendredi 25 et samedi 26 novembre 2011 Rencontre avec *Françoise Davoine*

- **Vendredi 25 novembre 2011 à 20h30:** Projection du film *« Mère Folle »* au cinéma Caméo à Metz
- Samedi 26 novembre 2011 de 14h30 à 17h30: Après-midi de travail avec *Françoise Davoine* à Metz, lieu à définir, *réservée aux adhérents*.

La suite du programme ...

Conférences et rencontres:

Deux conférences et **deux rencontres** sont actuellement prévues pour la deuxième partie de la saison 2011-2012. Les invités et les thèmes abordés vous seront communiqués dès que possible.

Séminaires:

Un séminaire de lecture sur les textes de D.W. Winnicott est en place.

Il est animé par Raphaël Herr et Philippe Woloszko. Ce groupe est actuellement complet.

Un séminaire de lecture sur les Séminaires de Jacques Lacan va se mettre en place.

Nous vous transmettrons d'autres informations à ce sujet dès que possible.

Contact: par mail: apropos.metz@gmail.com, par courrier au 1b, rue Mozart, 57000 Metz Et pensez à enregistrer notre nouveau site: www.aproposmetz.com

Association E.S.P.A.C.E. TIERS - Strasbourg

Les journées de sociodrame et psychodrame en groupe reprennent à partir de mi-octobre. Il est possible d'entrer dans l'un des groupes au cours de l'année.

Contact: Liliane Goldsztaub – Tél. 03 88 22 00 60

Association TRANSVERSALES-EUCLIDE - Nancy

Groupe clinique: Groupe composé de 6 participants (psychologues et psychiatres). Chaque mois un des participants présente un cas clinique de sa pratique et nous réfléchissons ensemble à ce cas de façon théorique, nosographique et structurale également en essayant de dégager des hypothèses et pistes à suivre.

Hervé Princl (1er mercredi du mois à 20h)

Séminaire II de Lacan: Groupe en place depuis deux ans. Le travail s'appuie sur une lecture chronologique des séminaires. Cette lecture est étayée d'un retour sur les textes freudiens cités et des discussions en lien avec la clinique de chacun.

Cette année nous poursuivons l'étude du séminaire de 1954-1955: Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse.

Claude Mekler (les jeudis à 20h30 au 138 rue St Dizier)

Histoire de la psychanalyse:

Claude Mekler (les jeudis soirs au 138 rue St Dizier)

La jouissance:

Cartel faisant suite à la journée du 24.10.2009 sur la jouissance : *Claude Mekler*, les samedis matin 138 rue St Dizier).

Ethique de la psychanalyse:

Erwan Le Duigou (1er mardi du mois)

Séminaire animé par Daniel Lemler

Pour ceux qui ne le connaîtraient pas encore, rappelons qu'il fait ce séminaire depuis près de 10 ans, dans le cadre des activités de l'Association Transversale. (...) Dans son séminaire il part souvent

d'un fait d'actualité. (...) Daniel Lemler parle aussi souvent des problèmes qu'il rencontre dans le service de néo-natalité qui posent de graves interrogations éthiques.

(L'argument complet peut être consulté sur le site www.fedepsy.org)

Ce séminaire est ouvert à tous ceux qui peuvent s'intéresser à ces questions. Une participation de 15 € est demandée pour couvrir les frais.

Date et lieu: Reprise le samedi 20.10.11 à 10h au Centre Médico-Psycho Pédagogique, 73 rue Isabey à Nancy Contact: Tél. 0383190253 transversale.euclide@wanadoo.fr

ACTIVITES DES ASSOCIATIONS REGIONALES DE LA F.E.D.E.P.S.Y.

FEDEPSY-Méditerranée

Séminaire « Données actuelles sur la psychanalyse avec l'enfant »

Moïse BENADIBA

Il s'agit, dans ce séminaire qui s'adresse aux psychanalystes et aux psychanalystes en formation, de proposer un espace, un lieu où ils parlent de leur pratique analytique avec l'enfant pour, à travers ce qui en est dit, de cette pratique, s'y confronter, soutenir leur questionnement sur l'abord, par la psychanalyse, de l'enfant, de ses fantasmes, de ses symptômes et des symptômes chez lui induits, du rapport des énoncés de l'enfant à ses énonciations.

Autour des vignettes cliniques exposées, nous essayons de percevoir le cheminement des conceptions analytiques autour de l'enfant avec les éclairages de Freud, Lacan et des pratiques actuelles de la psychanalyse avec l'enfant.

Date et lieu: une fois par semaine, dans les locaux du service de psychiatrie infantojuvénile, secteur 13103. Contact: Dr Moïse Benadiba – Tél. 0491876793 moise.benadiba@ch-valvert.fr

Séminaire «L'enfant et sa famille dans le cadre des expertises demandées par le Juge aux affaires familiales »

Moïse BENADIBA

Il s'agit d'une formation continue au rythme de deux séances par semaine s'adressant à tour de rôle à deux participants en situation d'apprentissage des modalités d'expertises concernant l'enfant et sa famille et les affaires familiales.

L'objectif essentiel de cette formation est pour nous d'en révéler la possibilité d'un regard et d'une écoute psychanalytiques sur le médico-légal, le familial et plus largement le social.

Contact: Dr Moïse Benadiba Tél. 0491876793 moise.benadiba@ch-valvert.fr

Conférences F.E.D.E.P.S.Y.

7 décembre 2011:

Roland Gori: Discours et subjectivité à partir de son livre De quoi la psychanalyse est-elle le nom?

18 janvier 2012:

Michèle Benaim: « Folie et société »

8 février 2012:

Marianne Souquet: « Dialogue et médiation »

14 mars 2012:

Jean Noël: titre à définir.

Autres dates: 11.04, 09.05., 13.06, 12.09., 10.10., 14.11., 12.12. 2012

Date et lieu: un mercredi par mois de 19h30 à 22h, Fac de Lettres, Aix en Provence, amphi Guyon

Contact: Marie-Josée Pahin Tél. 0616242857

ACTIVITES DES MEMBRES d'HONNEUR DE LA F.E.D.E.P.S.Y.

Séminaire interdisciplinaire sur « L'objet / l'abject: entre Winnicott et Lacan »

Avec Jacob ROGOZINSKI, Yannick COURTEL et Serge LESOURD

Date et lieu: 1e mardi du mois,
Palais Universitaire salle 42 au rez-de-chaussée,
de 17h à 19h,
Début le 8.11.11 puis le 6.12.11
Contact: Jacob Rogozinski – jacob.rogozinski@sfr.fr

ACTIVITES DES CORRESPONDANTS ETRANGERS

ALLEMAGNE - Berlin

Séminaire:

Was in der psychoanalytischen Kur wirkt Ce qui est opérant dans la cure. Des psychanalystes en débat (Edition érès 2008)

Claus-Dieter RATH

Séminaire en langue allemande (des participants francophones sont les bienvenus) dans le cadre de la Freud-Lacan-Gesellschaft (FLG) et de l'Assoziation für die Freudsche Psychoanalyse (AFP).

Date et lieu: Maison de France Berlin (4° étage), Kurfürstendamm 211 (Ecke Uhlandstraße). Environ une fois par mois, samedi 17h à 19h Contact: Claus Dieter Rath – Tél. 030/8819194 Mobile du séminaire 0160/6583340 RathCD@aol.com

LUXEMBOURG

Groupe de travail sur «Le transfert dans les métiers de l'éducation, de la formation, des soins et des thérapies»

Dans l'exercice des métiers de l'enseignement, de l'éducation, des métiers de soins, des psychothérapies et de la psychanalyse, le professionnel est souvent

amené à rencontrer des changements inattendus et des difficultés qui mettent à mal son travail et qui restent souvent incompréhensibles. Tel que le signale A. Cordié, la dysimétrie dans les relations, le savoir qui est en jeu, mêlé le plus souvent à une certaine forme de pouvoir, sont propices à la création du phénomène du transfert. La psychanalyse a élaboré le concept de transfert qui permet d'examiner sous un certain angle ces phénomènes et de dénouer éventuellement la complexité des facteurs qui sont en jeu dans une éducative, formative, médicale ou relation thérapeutique. Afin de mieux se rendre compte du transfert en jeu, nous proposons à des professionnels des réunions de travail, avec une lecture commune de textes traitant du concept de transfert et avec un apport de la pratique des participants. Nous ferons référence, bien entendu, aux textes de Freud et de Lacan, tout en nous intéressant à des publications qui témoignent de l'apparition du transfert dans les praxis de l'enseignant, de l'éducateur, des métiers de soignants, des psychothérapeutes.

A partir de ces réflexions nous pourrons interroger nos différentes praxis, pour en saisir quelque chose de ce phénomène dont le déroulement est surtout de nature inconsciente.

Le nombre de participants sera limité.

Date et lieu: un mercredi par mois de 19h30 à 21h30 à l'Université de Luxembourg, à Walferdange: Bâtiment 3, salle 1.10.
Première rencontre: le 21.09.2011.
Contact: Guy Nilles – Tél. 621 27 93 08
gnilles@vo.lu et Jean-Marie Weber
Tél. 4666446260 – jean-marie.weber@uni.lu

GRECE - Athènes

Enseignement

«Architecture et Psychanalyse: Fantasme et construction»

Ecole d'Architecture, Université Nationale Technique d'Athènes, 26 Rue Stournari, tel. +302107723830 Mercredi de 18h à 21h.

Peinture : Création et Fantasme de l'artiste – Le cas de l'érotisme

Ecole des Beaux arts, Université Nationale Technique d'Athènes, 26 Rue Stournari, tel. +303897157210 Mercredi de 10h à 13h.

Art et psychanalyse: L'érotisme dans la peinture Athens College, 15 rue Stefanou Delta, Psychiko, Tél. + 302106748160 – Vendredi de 18h à 21h.

Renseignements pour ces trois activités: Nicolas Sideris – nikos@siderman.gr

BRESIL - Belo Horizonte

Réunions cliniques

Lundi de 9h à 10h30

Activités de la Clinique de Psychologie et de Psychanalyse de l'Hôpital Mater Dei.

Coordination: Equipe de la Clinique de Psychologie et de Psychanalyse de l'Hôpital Mater Dei

Séminaire Psychanalyse et Hôpital

Lundi de 14h à 15h30 - 18a classe

Coordination: Marisa Decat de Moura et Simone Borges de Carvalho

Séminaire Psychanalyse et Clinique de bébés, de l'enfant et de l'adolescent

Lundi de 18h à 19h30

Coordination: Marisa Decat de Moura et Simone Borges de Carvalho

Professeurs invités: Débora Carla Marques de Castro, Marcelo Matta de Castro, Maria de Lourdes Guimarães de A. Barros, Sandra Seara Kruel

Séminaire Psychanalyse et Hôpital (intensif)

Les mois de janvier et juillet - pour les psychologues et étudiants qui habitent à l'extérieur de Belo Horizonte

Coordination : Simone Borges de Carvalho

Séminaire International F.E.D.E.P.S.Y. / BRASIL sur Le Séminaire de J. Lacan, Livre X, L'Angoisse, (1962-1963)

Lundi de 8h à 9h.

Coordination: Marisa Decat de Moura, Bruna Simões de Albuquerque, Marcelo Matta de Castro, Pedro Braccini Pereira et Simone Borges de Carvalho. Professeurs invités: Guilherme Massara Rocha et

Professeurs invités: Guilherme Massara Rocha Jeferson Machado Pinto.

Toutes les activités se passent au Centre d'Etudes de l'Hôpital Mater Dei à Belo Horizonte/MG – Brésil. Elles ont lieu de février à décembre, excepté le Séminaire *Psychanalyse et Hôpital* intensif, qui a lieu durant les vacances scolaires des mois de janvier et juillet.

Contact: Marisa Decat de Moura – marisadecatm@uol.com.br

FORMATIONS APERTURA-ARCANES

2 et 3 décembre 2011

« Phobies et actes chez l'enfant et l'adolescent »

16 et 17 mars 2012

« Séparation, abandon, perte »

21 et 22 septembre 2012

« Aux limites des structures et du transfert »

30 nov. et 1er déc. 2012

«Complexes familiaux: l'enfant imaginaire, l'enfant merveilleux»

FORMATIONS F.E.D.E.P.S.Y.

LES FORMATIONS DU MERCREDI

19 octobre 2011

«L'objet en psychanalyse et l'objet de la psychanalyse»

25 janvier 2012

« L'hystérie est-elle dépassée? »

9 mai 2012

« Obsession, compulsion et toc! »

17 octobre 2012

« Névrose d'angoisse et phobie »

FORMATION A GRENOBLE

31 mars 2012

« Psychothérapies et Psychanalyse »

FORMATIONS AU CHOIX POUR LES INSTITUTIONS

Renseignements: sur le site www.apertura.arcanes.com email arcanes-apertura@wanadoo.fr Tél. 03 88 35 19 93

BUREAU DE LA F.E.D.E.P.S.Y. (DIRECTOIRE)

Président de la F.E.D.E.P.S.Y.: Jean-Richard FREYMANN

Secrétaire : Eveline KIEFFER

Trésorier et conseil de gestion : Jacques WEYL Conseil juridique : Delphine FREYMANN Conseil administratif : Jean-Pierre FOURCADE

Président de l'E.P.S. (au titre de la C.D.E.F.) : Michel PATRIS

Président du G.E.P.: Daniel LEMLER

Président de la Commission Européenne (CE) : Bertrand PIRET

Représentant du G.E.P. : Marc LEVY Représentant de l'E.P.S. : Cécile VERDET

Commission Européenne : Bertrand PIRET, Jean-Raymond MILLEY

Publications et bulletin de liaison : Sylvie LEVY, Joël FRITSCHY, Geneviève KINDO, Hervé GISIE, Anne-Marie PINÇON

Formations (Journées): Liliane GOLDSZTAUB, Michel LEVY

Centre de recherche (de la C.D.E.F.): Urias ARANTES, Marie-Frédérique BACQUÉ, Jacob ROGOZINSKI

RESPONSABLES DE LA F.E.D.E.P.S.Y.

1. Commission Européenne :

Bertrand PIRET, Jean-Raymond MILLEY

Participants: Julie KOEHLHOFFER, Annie LOTTMANN, Anne CHENAIS-BUCHER, Sylvie LEVY

- 2. Représentants de la F.E.D.E.P.S.Y. auprès des instances internationales (Convergencia): Marjorie RUF (Paris), Martine BIEHLER, Sylvie LEVY, Cristina BURCKAS (Allemagne), Daniel LEMLER, Dominique MARINELLI (Metz), Khadija NIZARI-BIRINGER
- **3. Représentants au groupe de contact** : Michel PATRIS, Jean-Richard FREYMANN, Jacques SEDAT (Paris, membre d'honneur)
- 4. Coordination des formations :

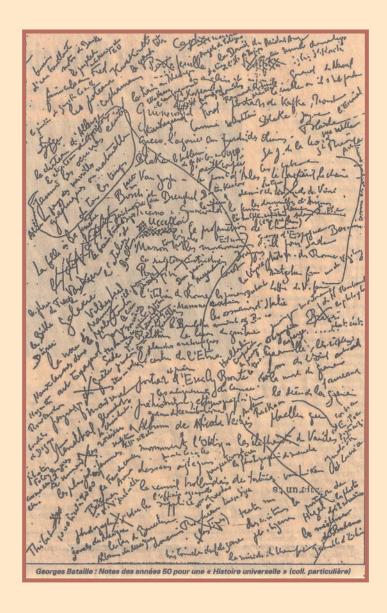
Direction: Liliane GOLDSZTAUB, Sylvie LEVY, Michel LEVY

Organisation: Pascale GANTE, Nicolas JANEL, Amine SOUIRJI, Khadija NIZARI

- 5. Responsables du site fedepsy.org: Martine et Pierre BIEHLER
- **6. Responsables du Ciné-Club** : Georges HECK (Vidéo Les Beaux Jours), Jean-Richard FREYMANN, Cécile VERDET
- **7. Responsables des relations à l'Université** : Mireille LAMAUTE-AMMER, Pascale GANTE, Nicolas JANEL, Nadine BAHI, Philippe LUTUN, Michel PATRIS, Marie-Frédérique BACQUÉ
- 8. Responsables des groupes cliniques : Sylvie LEVY, Cécile VERDET, Daniel LEMLER
- 9. Relations interrégionales et internationales: Anne-Marie PINÇON (Strasbourg), Moïse BENADIBA (Marseille), Roland GORI (Marseille), Marie-Josée PAHIN (Marseille), Thierry VINCENT (Grenoble), Claude MEKLER (Nancy), Pierre-André JULIE (Angers), Dominique PEAN (Angers), Henri-François ROBELET (Angers), Daniel LYSEK (Suisse), Jalil BENNANI (Maroc), André MICHELS (Paris, Allemagne, Luxembourg), Renate BAIER (Allemagne Munich), Cristina BURCKAS (Argentine, Allemagne Freiburg), Peter MULLER (Allemagne Karlsruhe), Claus-Dieter RATH (Allemagne Berlin), Jean-Marie Weber (Luxembourg), Elmina VALSAMOPOULOS (Grèce), Daniel MEIER-MOOG (Israël), Marisa DECAT DE MOURA (Brésil), Bruna ALBUQUERQUE (Brésil), Pedro BRACCINI PEREIRA (Brésil)

Ont contribué à ce numéro:

Urias Arantes, praticien de l'analyse, enseignant de la philosophie, Strasbourg
Jalil Bennani, praticien de l'analyse, psychiatre, Rabat, Maroc
Blandine Darbon, praticienne de l'analyse, psychologue, Marseille
Michel Forné, médecin généraliste, praticien de l'analyse, Altkirch
Jennifer Griffith, praticienne de l'analyse, interprète, traductrice, Strasbourg
Jean-Richard Freymann, praticien de l'analyse, psychiatre, Strasbourg
Laurence Joseph, praticienne de l'analyse, psychologue, Paris
Annie Lottmann-Liétar, pédopsychiatre, Alsting
Bertrand Piret, praticien de l'analyse, psychiatre, Strasbourg
Cyrielle Weisgerber, interne en psychiatrie, psychothérapeute, Strasbourg
Marie-Noëlle Wucher, écrivain, Strasbourg



«La pratique de l'analyse est interrogeable comme celle de la littérature, et l'on pourrait poser à un analyste les mêmes questions qu'à un écrivain: "D'où vient votre inspiration? Quel est le style de votre pratique?".

On devrait poser ces questions.»

Serge André interviewé par Laurent Demoulin, février 2002

